Richard Bateman Esq.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN

TOME HUITIE'ME.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

OU

RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Representées par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies representées depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME HUITIE'ME.

293588
22. 11. 53

A PARIS,

Chez Briasson, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Tour de Carnaval, Comedie Françoise.

Temple de la verité, Comedie Françoise.

Amour Précepteur, Comedie Françoise.

Arcagambis, Tragedie Françoise.

Horoscope accompli, Comedie Françoise.

Retour de tendresse, Comedie Françoise.

PQ
1231
I5N6
1729
t.8

LE TOUR DE CARNAVAL,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Representée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy.

Par M. D'ALLAINVAL.

A PARIS,
Chez BIENVENU, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, au Nom de Jesus.

M. DCC. XXVII.
Avec Privilege du Roy.

ACTEURS.

MADAME RICHARD, *Veuve d'un Préſident de Giſors.*

MARIANNE, *Fille de Madame Richard.*

CLITANDRE, *Officier, Amant de Marianne.*

SOTENROBE, *Aſſeſſeur de Giſors.*

SANS-QUARTIER, *Valet de Clitandre.*

MARTON, *ſuivante de Marianne.*

UN GARÇON *de l'Hôtel garni.*

DANSEURS ET MUSICIENS.

La Scene eſt à Paris dans un Hôtel garni.

LE TOUR DE CARNAVAL.

COMEDIE.

SCENE I.

MADAME RICHARD, MARIANNE, MARTON.

Madame RICHARD.

QUE je t'embraſſe, ma chere fille, je ſuis charmée de te voir enfin déterminée à épouſer M. de Sotenrobe : Je ſuis ſûre que tu ſeras heureuſe avec lui ; s'il n'a pas cet air vif

& ces manieres évaporées qui prennent la plûpart des femmes, il n'a pas auſſi les défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouſe par leur humeur volage & libertine. M. l'Aſſeſſeur eſt un garçon doux, ſage, poſé, riche; d'ailleurs tu n'auras à eſſuyer de ſa part ni inconſtance, ni caprice : Si tu ſçavois le plaiſir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les diſpoſitions où tu es à ſon égard, je croïois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il eſt actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce ſoir dans cet hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela, & toi Marton, ſonge que nous reprenons demain le chemin de Giſors.

MARTON.

Madame, tout eſt prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reſte à faire, je ne tarderai pas.

SCENE II.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

MAdame de Sotenrobe veut-elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la réverence ?

MARIANNE *riant.*

Hà, ha, ha.

MARTON.

Vous riez, ma foi Mademoiſelle, la choſe n'eſt pas trop riſible pour vous... Riez, riez, cela ne durera pas toûjours ; mais de grace, Mademoiſelle, répondez-moi autrement, & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux, lui que vous haïſſiez à mort, ſur-tout depuis qu'il s'eſt fouré dans la tête d'être votre époux.

MARIANNE.

Quoi, tout de bon, Marton, tu crois que je l'aime ?

MARTON.

Non vraiment, je me doute bien que vous ne l'aimez pas, le moyen d'aimer un homme de cette trempe.

MARIANNE.

A propos de quoi t'allarmes tu donc ?

MARTON.

Ah ! je vous entens ...tenez, Mademoiſelle, je ſerois la premiere à vous conſeiller de l'épouſer ſi vous aviez toûjours à vivre à Paris : En fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus ſots ſont ſouvent les plus courus ; une fille ne s'y marie que pour ſe ſouſtraire au joug de ſes parens, & un Mari tel que votre Aſſeſſeur eſt un tréſor pour une jolie femme, elle a tant d'aimables gens qui lûi plaiſent, qu'elle y perdroit trop ſi

ſon époux lui plaiſoit ; mais mort de ma vie, il faut chanter autrement à Giſors, dans une Province groſſiere où les belles manieres ne ſont pas encore reçûës, une femme n'oſeroit y donner un ſubſtitut à ſon Mari ſans qu'on en jaſe. *Ergo*, il en faut choiſir un qu'on puiſſe aimer.

MARIANNE.

Belle concluſion !

MARTON.

Helas ! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule? Avez-vous oublié les tendres adieux que vous lui fîtes quand il partit de Giſors avec ſon Régiment il y a quatre mois ? Ne vous ſouvient-'il plus des aſſurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui ? Le pauvre garçon s'endort dans ſa garniſon ſur la foi de vos ſermens ; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier ſon Valet, & je mourrois plûtot que de les violer.

MARIANNE.

Mais, que dirois-tu, Marton, si je t'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier sont à Paris ?

MARTON.

Seroit-il possible, Mademoiselle ?

MARIANNE.

Oüi, je les ai vûs ce matin au Palais, jamais Clitandre ne m'a semblé plus charmant : mon cœur s'est émû mille fois ; j'ai vû dans ses yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder ; mais comme j'étois avec ma mere, il s'est contenté de me faire des mines de loin, & de me faire suivre par son valet jusqu'ici.

MARTON.

Quelle joye, Mademoiselle ! mais, s'il vous plaît, puisqu'il nous vient un si puissant renfort, pourquoi n'avoir pas continué de faire une rigoureuse résistance ?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais, n'eſt que pour amuſer ma mere.

MARTON.

Qu'eſt-ce que cela operera ?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Sotenrobe à me donner le Bal ce ſoir : quand je ſonge qu'il me ſera permis d'y voir Clitandre ſous quelque déguiſement.

MARTON.

Que l'amour donne d'eſprit, j'y pourrai de même entretenir mon cher Sans-Quartier ; mais je crains fort que ce ſecours ne ſoit venu un peu trop tard : car enfin nous partons demain avec M. l'Aſſeſſeur pour Giſors, & le lendemain de l'arrivée vous devez être ſon épouſe.

MARIANNE.

Crois-tu que Clitandre ſçaura parer ce coup.

MARTON.

J'eſpere auſſi beaucoup en ſon Valet ; qu'il me tarde de les voir déja.... mais....

SCENE III.

MARIANNE, MARTON SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

SERVITEUR, Mademoiſelle ; bon ſoir Marton.

MARIANNE ET MARTON.

Bon ſoir Sans.Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Mademoiſelle ?

MARIANNE.

Fort bien.

SANS-QUARTIER.

Et toi, charmante Marton ?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANSQUARTIER.

J'en ſuis en verité ravi.

MARIANNE.

Et ton Maître ?

MARTON.

Et toi ?

SANS-QUARTIER *vivement.*

A merveille mon enfant ; à merveille Mademoiſelle ; vous l'allez bien-tôt voir ici ; il m'a envoyé devant comme un camp volant à la découverte, afin de regler ſa marche ſur les inſtructions que je lui donnerai : ma chere Marton que je ſuis charmé de te voir : *il l'embraſſe.*

MARIANNE.

Mais dis moi, puis-je me flater que ton Maître ait pensé à moi ?

SANS-QUARTIER.

En pouvez-vous douter, Mademoiselle ? nous n'avons cessé de parler devous. Oh ! pour un homme de guerre, c'est un homme bien tendre que mon Maître.

MARTON.

Et toi Sans-Quartier, m'aimes-tu toûjours ?

SANS-QUARTIER.

A la rage, mon Infante, à la rage ; depuis que je t'ai perduë de vûë, je ne suis point entré dans aucun cabaret pour m'enivrer, que je n'y aye cassé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom est entrelassé avec le mien sur toutes les cheminées des Corps-de-gardes ; mais depuis quand êtes-vous à Paris, Mademoiselle ?

MARIANNE.

Depuis près d'un mois nous y sommes venûës pour une petite affaire que nous avons heureusement terminée : & vous, y a-t'il long-tems que vous y êtes ?

SANS-QUARTIER.

Depuis quatre jours.

MARIANNE.

Hé, qu'y venez-vous faire ?

SANS-QUARTIER.

Nous sommes ici en recruë, nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux... Ah, ah, voilà des yeux sur ma foi qui me disent que nous pourrions bien y faire des femmes.

MARTON.

Oh ! je tremble que ta conjecture ne soit pas vraie.

SANS-QUARTIER.

Comment, te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais c'eſt que depuis que nous ne vous avons vû, il eſt arrivé bien des affaires, Madame Richard marie Mademoiſelle à un Aſſeſſeur de notre Ville qui eſt ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Eſt-il croyable, Mademoiſelle, que vous puiſſiez préferer à mon Maître un pied plat de Province ?

MARIANNE.

Hélas ! mon pauvre Garçon, Marton m'eſt témoin des chagrins que ma mere m'a fait ſur ce ſujet.

SANS-QUARTIER.

Oh, ne vous embaraſſez pas, il ne ſera pas dit qu'on nous ſoufflera ce que nous aimons ſur la mouſtache ; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela uſer d'une

grande diligence, car nous retournons demain à Gisors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'est le diable ; mais ne vous allarmez de rien. Dis-moi seulement comment s'appelle cet Assesseur ?

MARTON.

Tu ne le connois pas : pendant que vous étiez en garnison à Gisors, il étoit à Orleans à étudier en Droit ; son nom est Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment ?

MARIANNE.

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe ! Sotenrobe ! ah quel bonheur ! un Basset ? . .

MARTON.

Oüi.

SANS-QUARTIER.

Blondin tirant sur le fade ; pour l'esprit des plus nigaud, une vraie hapelourde.

MARIANNE.

Justement ; comment tu le connois ?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois . . . vraiment je le crois, nous avons été camarades d'étude.

MARIANNE.

Que veux-tu dire camarade d'étude ?

SANS-QUARTIER,

Oüi, camarades d'étude, nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur ; il y étoit espalier, c'est-à-dire Clerc & moi Laquais.

MARTON.

Il n'est pourtant guere dessalé pour avoir fait ses exercices sous un Procureur.

SANS-QUARTIER.

Oh il n'y reſta guere, la Procureuſe lui fit des avances qu'il n'eut pas l'eſprit d'entendre, quoiquelles fuſſent trés-intelligibles; quand elle vit cela il lui fit une querelle d'Allemand, & elle obligea Maître Jean Cornichon ſon époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans la ſuite de bons ſervices.... Ah, ah, Monſieur de Sotenrobe, c'eſt donc vous qui voulez aller ſur nos briſées? nous verrons cela, nous verrons cela.

MARIANNE.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce ſoir un petit Bal.

SANS-QUARTIER.

Tant mieux; ce ſera mon champ de bataille, je l'y ferai danſer d'un diable d'air... Ah, ah, ah, j'imagine un panneau qui ſentira un peu ſon carnaval, mais il ſera bien fin s'il n'y donne. Le tems preſſe, adieu Mademoiſelle, je vais rendre compte à mon Maître de

mes découvertes, & des intelligences que j'ai dans cette place; enſuite j'avancerai ici mon artillerie, & quoique l'ennemi ſoit déja maître des fauxbourgs, & que la gouvernante tienne pour lui. Morbleu je veux à ſa barbe arborer mon pavillon ſur la breche, ſur-tout ne vous étonnez de rien, & ne marquez point nous connoître, je vais vous envoyer mon Maître déguiſé d'une maniere qu'il ne pourra être ſuſpect *à Marton*; ſans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

VOYEZ, Mademoiſelle, comme la rentrée d'une ou deux cartes racommode en un inſtant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une conſternation terrible, l'allarme étoit au camp, & l'arrivée de Clitandre & de Sans-Quartier nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

MARIANNE.

Que je ſerois heureux ſi....

MARTON.

Oh, Mademoiſelle, repoſez-vous de tout ſur Sans-Quartier, puiſqu'il s'en mêle, nous aurons une bonne iſſuë, il eſt plein d'expediens.

SCENE V.

SOTENROBE, MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE *en dedans.*

AH les fripons, les marauds, les canailles....

MARIANNE.

Voilà M. de de Sotenrobe bien en colere.

SOTENROBE. *entre en robe ſans perruque & ſans chapeau, avec un rabat tout chifonné.*

Insulter de la sorte un Assesseur !

MARTON *riant.*

Ah, ah, ah, comme le voilà fait ; ah, ah, ah.

MARIANNE.

Que vous est-il donc arrivé, M. l'Assesseur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour, je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà assez rire, Marton.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiselle ? Ah, ah, ah, M. l'Assesseur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là ? Ah, ah, ah, on voit que nous sommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s' en est fallu, mon cher enfant,

que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *bas.*

Cela nous auroit tiré une grosse épine du pied.

MARIANNE.

Quelle disgrace avez-vous donc euë ?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde ; mais je ne sçay si je dois te le conter, car l'amour que tu as pour moi est si violent que tu ne pouras jamais l'entendre sans pleurer.

MARTON.

Contez, contez-nous votre lamentable avanture, Mademoiselle la soutiendra bien, pour moi j'en pleure déja de rire.

SOTENROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baissois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu

donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet : mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils sont courus sur moi, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de foüet; j'ai fui, ils m'ont poursuivi toûjours foüettant. Mille badaux se sont mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien, le spectacle étoit des plus nouveaux de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins.

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derriere qui crioient aux Fiacres foüettez, foüettez, c'est un Commissaire : enfin, je me suis sauvé dans le Palais

Roïal, je l'ai traverſé, j'ai demandé en ſortant un Commiſſaire pour faire ma plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai fait, croyant que c'étoit la corde d'une ſonnette, & il eſt tombé ſur moi un ſceau d'eau.

MARTON *riant de toutes ſes forces..*

Ha, ha, ha.

SOTENROBE.

Ces inſolens-là ſont bienheureux d'avoir affaire à un homme qui prend les choſes auſſi-bien que moi.

MARIANNE.

Marton, que je ne t'entende pas rire davantage.

SOTENROBE.

Laiſſe, laiſſe la rire, cela ne me fait point de peine.

MARTON.

Oh, Mademoiſelle, je ris de ce que

M. de Sotenrobe en a été quitte à si bon marché ; c'eſt un miracle, il devoit périr ſous les foüets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela eſt vrai, c'eſt un miracle.

MARIANNE.

Mais vous ne ſongez pas, Monſieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumer.

SOTENROBE.

Quand je ſuis auprés de toi je n'ai jamais froid, je ne ſens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre ſanté m'eſt chere.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime ! je n'aurois jamais crû être ſi aimable, il faut que j'aïe quelque mérite que je ne me connoiſſe pas ; mais tu as beau faire, je ne ſçaurois

te quitter... tiens, Marton, voilà ma clef.

MARTON.

Pourquoi faire ?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre ? vous moquez-vous, Monsieur l'Assesseur ? avec cet air dangereux que vous avez, si l'on m'en voyoit sortir, pour peu que mon linge fut dérangé, ne s'imagineroit-on pas que je serois quelque plaideuse qui sortiroit d'une sollicitation ? Oh j'ai de l'honneur, quoique je ne sois qu'une suivante.

MARIANNE.

Vous ferez mieux d'y aller vous-même.

SOTENROBE.

J'y cours, mignone, j'y cours, & je reviens sur le champ.

MARIANNE.

Ne vous gênez point.

SOTENROBE.

Oh je crois que tu t'ennuies beaucoup quand tu ne me vois pas ; va, tu me verras bien-tôt, & tu me poſſederas tout à ton aiſe. Cela n'eſt pas croyable, l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin ; va mon bouchon nous nous divertirons bien ce ſoir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens, je reviens.

MARTON.

Allez, allez, croyez-moi, reſtez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous venez d'eſſuyer. Ah, ah, ah, que dites-vous, Mademoiſelle, de ſon avanture ? j'admire le ſerieux avec lequel vous l'avez entenduë.

MARIANNE.

As-tu bien le courage, Marton, de rire

rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon...

MARTON.

Hé, où eſt le mal, Mademoiſelle? Je voudrois pour une année de mes gages avoir eu le plaiſir de voir la ſcene ſur le lieu où elle s'eſt paſſée. Oh! j'imagine que cela étoit fort divertiſſant de le voir galoper en robe ſans perruque & ſans chapeau, j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

MARIANNE.

Ne trouves-tu pas que ſon Maître eſt bien lent à venir, & que pour un Amant.....

SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANNE, MARTON.

CLITANDRE. { *en Haut-à-bas une malle sur le dos.*

HAUT-A-BAS, mes Dames, des éguilles, des rubans, des boëtes à mouches....

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des éventails, des tabatieres à la mode.

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre marchandise.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous conviendroit assez.

MARTON.

Peste de l'importun, laisse-nous, te dit-on, nous avons bien d'autres choses à songer.

CLITANDRE.

Diable, Mademoiselle Marton est bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah! Monsieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu?

MARIANNE.

Ah Ciel!

MARTON.

Contez-vous vos raisons, je m'en vais faire le guet afin que vous ne soyez pas surpris.

MARIANNE.

Comment, Clitandre, c'est vous.

CLITANDRE. { *après avoir posé sa malle sur une table.*

Oüi, belle Marianne, c'eſt moi, c'eſt un Amant que vous revoyez plus paſſionné que jamais. Suis-je aſſez heureux pour que le temps ne m'ait point effacé de votre mémoire ? Et puis - je eſperer que votre cœur ſoit encore pour moi dans ces charmantes diſpoſitions où je l'ai laiſſé en partant de Giſors ?

MARIANNE.

En pouvez-vous douter, Clitandre ? aprés les aſſûrances que je vous en ai données ?

CLITANDRE.

Ah ! ſi cela eſt, je ſuis le plus heureux des hommes.... Sans-Quartier vient de m'apprendre le grand beſoin que vous avez d'un prompt ſecours, & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entrepriſe que je médite contre mon rival, & qui m'aſſurera la poſſeſſion de votre cœur : allons, adorable Marianne, qu'un mot de votre belle bouche acheve mon bonheur.

MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit, & votre mérite, Clitandre, seront mon excuse; faites tout ce qu'il vous plaira, pourvû cependant que ma mere n'y jouë point un rôle désagréable.

CLITANDRE.

Non, ne craignez rien de ce côté-là, je vais vous mettre au fait...

MARTON.

Paix, paix, voilà Monsieur de Sotenrobe qui revient; peste du trouble-fête, qui est-ce qui demandoit ici sa figure?

SCENE VII.

CLITANDRE, SOTENROBE, MARIANNE, MARTON,

SOTENROBE *en entrant.*

AU diable le Marchand, j'ai envie de m'en retourner, car il m'en va couter de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux, Mademoiselle; c'eſt moi qui ai donné au public l'idée d'y peindre les avantures nouvelles.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là, ma petite femme, il t'affronteroit, il m'a tout l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là, je le connois, & je suis sûre que toute sa marchandise est de bon aloi.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Ah ! Monseigneur....

SOTENROBE.

Monseigneur.... il faut que j'aye un air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez-vous rien du nôtre.... des peignes pour bien peigner votre perruque.

SOTENROBE.

J'en ay, j'en ay...

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet éventail.

CLITANDRE.

C'eſt un Gaſcon qui ſe ſauve dans un naufrage ſur ſa valiſe.

MARTON.

En guiſe de callebaſſe. Et celui-ci, que veulent dire tous ces gens vêtus de noir que je vois, qu'ils ont l'air triſte, viennent-ils d'un convoi ?

CLITANDRE.

C'eſt une troupe d'Auteurs qui viennent de la premiere repréſentation d'une piece qu'ils ont eu la douleur de voir applaudir : *à Sotenrobe*, ne touchez pas, Monſeigneur, à cette tabatiere-là.

SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi ?

CLITANDRE.

C'eſt qu'elle eſt venduë à un gros Chanoine qui doit y faire peindre ſa gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre éventail.*

Ah la vilaine figure ! Eſt-ce un poſſedé que cette homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'eſt M. Bredoüille Notaire, qui veut déviſager la Comedie, parce qu'il s'eſt reconnu dans une piece nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiſeaux-là ?

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiſelle ; l'oiſeau que vous voyez au milieu, eſt un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauvette qui eſt à ma droite; le moineau s'eſt couvert de plumes étrangeres pour ne point donner d'ombrage au coucou ſon rival que vous voyez à ma gauche : Le moineau veut faire entendre adroitement à la fauvette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou ſi elle y conſent.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, cela eſt plaiſant, cela eſt plaiſant, voilà un drôle de moineau, qui eſt-ce qui diroit qu'un oiſeau ſi petit auroit tant d'eſprit, cela me confond; & la fauvette conſent-elle ? . .

CLITANDRE.

Il faut que je le voye dans ſes yeux.

MARIANNE.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou la détermine à ſuivre ſon moineau.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, le pauvre coucou, le pauvre coucou.

MARTON.

Marchand n'auriez-vous pas un éventail où l'on eut peint un Aſſeſſeur foüeté par quatre Fiacres ?

CLITANDRE.

Non.

MARTON.

Je m'en étonne, car c'eſt une avantu-

re des plus nouvelles & en voilà le heros.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER. *Pendant cette Scene, Clitandre, Marianne & Marton, sous prétexte de voir des éventails, parlent de leurs affaires.*

HOla quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf, j'ai crû encore entendre la voix enroüée de ces maudits Fiacres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe est-il ici ?

MARTON.

Le voilà.

SANSQUARTIER. { *L'embraſſant deux ou trois fois rudement.*

Ah votre ſerviteur, M. de Sotenrobe, comment vous portez-vous M. de Sotenrobe ? que j'ai de joye de vous voir M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnois plus un de ſes amis ; ne vous ſouvient-il plus de Maître Jean Cornichon ?

SOTENROBE.

Ah ! c'eſt toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oüi c'eſt moi, je ſçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'eſt moi qui vous ai déniaiſéquand

vous débarquâtes chez le Procureur, vous étiez si neuf.

SOTENROBE.

Tu t'en souviens ?

SANS-QUARTIER.

Bon, & vous, avez-vous oublié tous les tours que je vous ai joüez : souvenez-vous de cette nuit que vous vous régalliez avec la femme de Chambre ; de concert avec elle j'entrai, j'avois la robe du Procureur & un grand bois de Cerf sur la tête, vous me prîtes pour l'ombre de votre pere ; la peur vous saisit, vous vous sauvâtes, & je demeurai maitre du champ de bataille... Ah ! que ce vin de Champagne étoit bon.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce soir que je vous fis prendre par le Guet.

SOTENROBE.

Ah ! oüi, oüi ; mais à préſent je ſuis bien changé, je ne ſuis plus ſi ſot que j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh, diable, vous m'avez l'air d'un fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu ne m'as vû, j'ai été étudier en droit à Orleans : oh cela fait bien un jeune homme.

SANS-QUARTIER.

Male peſte à qui le dites vous, je me doute que vous faites bien des vôtres à Giſors.

SOTENROBE.

Oh, oüi, depuis que je ſuis Aſſeſſeur j'ai fait mettre dans la halle une cloche pour annoncer l'heure du marché.

SANS-QUARTIER.

Je veux dire que vous y êtes la coqueluche de toutes les belles.

SOTENROBE.

C'eſt à qui m'aura, l'une me tire par ma perruque, une autre me déchire mon habit ; dès qu'on me voit, tout le monde ſe met à rire, juſqu'aux petits enfans. Oh c'eſt que je ſuis ſi divertiſſant.

SANS-QUARTIER.

Morbleu vous avez un air qui me charme.

SOTENROBE.

C'eſt bien autre choſe, ſi tu me voïois dans mon tableau, je me ſuis fait peindre en robe.

SANS-QUARTIER.

C'eſt pour n'être pas un original ſans copie.

SOTENROBE.

Et par un peintre fameux qui ne peint que des visages.

SANS-QUARTIER.

Des visages, M. l'Assesseur ! qu'il vous aura bien attrapé.

SOTENROBE.

Mais, qu'est-ce que je vois lá à ton chapeau ? Est-ce que tu sers le Roi ?

SANS-QUARTIER.

Oüi je le sers en second, je suis Valet d'un Officier ; bonne condition, il ne me paye point, me nourrit mal & me bat beaucoup ; mais je ne laisse pas de tirer mon épingle du jeu, il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi ! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain.

SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Oh! pendant la paix, le métier des armes eſt ſans riſque; ſi la guerre venoit je ne dis pas que je ne quitaſſe le ſervice, comme quantité d'autres braves.

SOTENROBE.

Que ne reſtois-tu chez M. Cornichon.

SANS-QUARTIER.

Ah! un Procureur eſt d'un dangereux exemple pour un Valet; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui; & comme je n'avois pas le privilege de le faire impunément comme lui, j'ai donné le congé à ce cocu-là. A propos de cocu, vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard, & vous lui donnez ce ſoir le Bal.

SOTENROBE.

Qui t'a donc déja dit cela?

SANS-QUARTIER.

Tout Paris ; on ne parle que de vous dans les ruës, & je gage qu'avant qu'il soit deux jours on vous chantera sur le Pont Neuf.

SOTENROBE.

Oh si je sçavois cela, quoique j'aïe bien envie d'être marié, je resterois encore ici pour avoir le plaisir de m'entendre chanter ; je suis glorieux moi.

SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace ; l'Officier que je sers voudroit bien venir à votre Bal, & y amener quelques Messieurs & quelques Dames de ses amis.

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne, qu'il vienne, plus on est de fous & plus on rit.

SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera sa reconnois-

sance. Il faut que je vous confie une chose ; mais, diable, *motus*, mon Maître est amoureux d'une jeune personne qui sera à votre Bal ; il doit l'y enlever, parce que sa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre.

SOTENROBE.

Ah que c'est bien fait.

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître est auprés de sa maîtresse ; ils prennent ensemble des arrangemens pour cette expedition, tandis que la pauvre dupe se laisse amuser par un fripon, sans qu'il se doute de rien.

SOTENROBE.

Oh le sot, le sot, nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu, Marchand, que je suis charmée que nous nous soïons accomodez ; cela me coute un peu, mais j'espere que je n'au-

rai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Assurément, Mademoiselle, vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, & que je ne suis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur, Mademoiselle.

SANS-QUARTIER *à Sotenrobe.*

C'est apparement-là, Mademoiselle votre future; vous voulez bien que je la saluë.

SOTENROBE.

Saluë, saluë, Dupont; tiens, m'amour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te feliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER.

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites; c'est

un homme plein d'eſprit, bien fait de ſa perſonne, du meilleur caractere...

SOTENROBE.

Oh! ce garcon-là me connoît bien.

MARIANNE *à Sans-Quartier.*

Je te ſuis obligé, mon ami.

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fit ſouper ſi-tôt que ta mere ſera venuë.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu Dupont, adieu.

SCENE IX.

SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER.

AH, Marton, le grand nigaud! je me donne aux Diables, il n'étoit pas si stupide il y a deux ans; il n'y a point d'honneur pour un homme d'esprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus grossiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & sans la crainte de gâter le mistere, j'aurois éclaté cinq ou six fois.

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtresse a dit à mon Maître quand il s'est retiré, je me doute bien que les parties sont d'accord & qu'elles consentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à gouter le deſſein de ton Maître : ces filles de Provinces ſont ſi ſotes quand il faut prendre un parti.

SANS-QUARTIER.

Oh vive nos Pariſiennes : çà parlons un peu pour notre compte, je gage que tu ne te feras pas tant prier pour me ſuivre.

MARTON.

Sans-Quartier, quoique j'aye été la premiere à enhardir ma Maîtreſſe, je ne laiſſe pas de voir le riſque que nous courons en nous rendant toutes deux à diſcrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Raſſure-toi, nous en uſerons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guere vous autres.

SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que n'irai point à maraude. Je te regarde déja comme une place dont je suis le conquerant ; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux ; je te recrepirai d'un bout à l'autre; je te maintiendrai dans tous tes privileges, & dans toutes les clauses de la capitulation : mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des païs conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te sera fidéle.

SANS-QUARTIER.

Quelle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette; ces simphonistes, vois-tu, sous prétexte de venir faire

faire au Gouverneur quelques complimens de bienſéance, ſont chargez d'ordres ſecrets pour faire ſoulever la place; ils en examinent le fort & le foible; ils regardent par où ils pourront tenter l'eſcalade, afin de dreſſer leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu ſi je ſçavois que quelqu'étranger ſe fut gliſſé dans ma Citadelle, tout ſeroit perdu, je ferois main-baſſe ſur l'ennemi & ſur la place même.

MARTON.

Sauve-toi, voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me ſauver, Madame ne me connoît point; quand nous étions à Giſors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit crainte du ſcanda-

le. Cà, ma foi, vive les gens de guerre pour la circonſpection.

SCENE X.

MADAME RICHARD, SANS-QUARTIER, MARTON.

Madame RICHARD *ſe jettant dans un fauteuil.*

AH que je ſuis laſſe ; mais par bonheur voilà toutes mes affaires finies. Marton, où eſt ma fille ?

MARTON.

Elle eſt dans votre chambre à ſe préparer pour le Bal.

Madame RICHARD.

Et M. l'Aſſeſſeur.

MARTON.

Il eſt auſſi dans la ſienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là ?

MARTON.

Madame, c'eſt un garçon de la connoiſſance de M. l'Aſſeſſeur.

SANS-QUARTIER.

Oüi, Madame, j'ai l'avantage de connoître votre Gendre futur ; j'ai déja eu l'honneur de complimenter Mademoiſelle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en aller ſans avoir celui de vous ſaluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton, tu ne ſçaurois t'imaginer combien je ſuis contente de ma fille, &

combien je lui ſçais bon gré de ſon obéïſſance.

MARTON.

Aſſurément, Madame, il faut qu'elle vous reſpecte bien pour épouſer M. de Sotenrobe, malgré l'averſion qu'elle a pour lui. Ce n'eſt pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompenſe; mais, Madame, je n'ai pas laiſſé de vous ſervir à la diſpoſer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdras rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque choſe, Madame, je vous prie de le faire à préſent, avant de quitter Paris je m'acheterois....

Madame RICHARD.

Oh cela ne me regarde point, c'eſt à Monſieur de Sotenrobe à te payer de tes ſoins.

MARTON.

Vous ſçavez bien qu'il n'eſt guere donnant.

SCENE XI.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

SOTENROBE { *ridiculement habillé en Cavalier.*

JE vous ai entendu venir, belle-mere, & je ſuis vîte couru à la cuiſine pour dire qu'on nous fit ſouper : que dites-vous de mon équipage, c'eſt pour le bal que je me ſuis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peſte du ſot.

Madame RICHARD.

Comment, M. l'Aſſeſſeur, cela vous va à merveille.

SOTENROBE.

N'eſt-il pas vrai : & toi, Marton, qu'en dis-tu ? Là, tout de bon, ſi tu ne m'avois jamais vû, pour qui me prendrois-tu ?

MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mine; quel dommage, Monſieur, que vous ſoyez enſeveli dans une Robe, vous avez un air Guerrier, une taille de Conquerant.

SOTENROBE.

Tenez, belle-mere, écoutez-lá, écoutez-là : oh, j'étois aſſurément né pour la guerre, & j'y ſerois parvenu, ſi je n'avois apprehendé les épées & les fuſils.

SCENE XII.

On met le Couvert.

MADAME RICHARD,

MARIANNE. { *en Domino blanc & un masque à la main.*

SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

VOILA ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, quelle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mere étoit de retour ?

Madame RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétenduë, de ma figure ? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu ſi bonne mine avec un plumet.

MARTON.

Oh, il n'y a perſonne à qui le pennache aille comme à vous.

MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danſe comme une peinture : oh tu ne ſçais pas encore tout ce que je ſçais faire ; je ſçais joüer des gobelets, & j'eſcamote on ne peut mieux.

MARTON.

Le beau talent pour un homme de Juſtice : oh, je connois des gens qui eſcamoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toûjours à table, & dépêchons nous de souper ; *il se met dans un fauteuil au milieu* : voilà votre place, belle-mere ; & toi mon enfant mets toi à ma gauche, tu n'es pas mal placée, c'est le côté du cœur.

MARTON.

Remarquez-vous, Mademoiselle, que M. l'Assesseur est galant jusques dans les moindres choses.

SOTENROBE.

Bon, bon, j'en dirai bien d'autres. Hola, ho garçons, aportez le souper.

UN GARÇON *en dedans.*

Allons, allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme, car je suis rassasié, mignone, dès que je te vois.

MARTON.

Que voilà un compliment bien tourné !

UN GARÇON.

Monsieur, voilà des Violons & des Masques qui entrent.

SOTENROBE *se levant de table brusquement.*

Vîte, vîte, ôte cette table, nous souperons aprés le Bal ; ces Musiciens sont alterez en diable, ils se jettent d'abord sur les bouteilles, cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui sont donc ces Masques.

SOTENROBE.

Ce sont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de souffrir qu'ils vinssent à mon bal. *Marianne met son masque, & va avec Madame Richard & Marton s'asseoir au fond du Theatre.*

SCENE XIII.

MADAME RICHARD, MARIANNE, SOTENROBE, MARTON, DANSEURS,

En Soldats & en Amazonnes.

SANS-QUARTIER.

SERVITEUR, M. de Sotenrobe ; Messieurs, honneur au Roy du Bal. *Les Danseurs & Danseuses conduits par Clitandre masqué entrent en dansant une marche & saluent tous en cadence M. de Sotenrobe.*

AIR.

Cedez, cedez, jeunes beautez ;
L'Amour vous somme de vous rendre,
Soumettez lui vos libertez,
Et ne le faites pas attendre ;
De son pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompense les cœurs qui lui rendent hommage ;

Mais quand on réſiſte à ſes coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Livre l'aſſaut & met tout au pillage.

SOTENROBE.

Cela n'eſt pas mal chanté, je lui donnerois volontiers un coup à boire, mais il a trop de ſuite. *On danſe.*

VAUDEVILLE.

JE ſuis un bon Soldat
ti, ta, ta,
Tout cede à mon courage;
J'ai dans mon fourniment
Pa ta pan
De quoi faire ravage.

Quand je vais au combat
ti, ta, ta,
Pour moi c'eſt une fête,
Quand je monte à l'aſſaut
Tôt, tôt tôt
Jamais rien ne m'arrête.

Auſſi-tôt que j'entens
Pa ta pan,
La gloire m'éguillonne,
Et d'un air reſolu
tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.

Il a beau faire feu
Ventre bleu,
Je ris de ſa menace,
S'il ne ſe rend d'abord
Par la mort,
Je l'étens ſur la place.

Pour devenir vainqueurs
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle,
A grands coups de canon
Pa ta pon,
Battez la Citadelle.

Allez prés d'un objet

Vîte au fait,
Devenez témeraires,
Quand les dehors ſont pris
Biribi,
La place ne tient guerre.

On danſe.

SOTENROBE.

A nous, m'amour, danſons un Menuet enſemble.

MARIANNE.

Monſieur, c'eſt à ma mere à commencer.

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Marton mets toi là auprés de ma fille, & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons, allons un Menuet; là que ce ſoit gaillard. *Pendant que Sotenrobe &*

Madame Richard danſent enſemble un Menuet : Clitandre, emmene Marianne, & un Maſque couvert d'un Domino ſemblable à celui de Marianne prend ſa place ; tous les Maſques s'évadent enſuite tout doucement.

SCENE XIV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD *après avoir danſé.*

QUE ſont donc devenus tous ces Meſſieurs & ces Dames, je ne me ſuis point apperçûë de leur départ.

SOTENROBE *riant.*

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez-vous donc à rire M. l'Aſſeſſeur ?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARÇON.

Monsieur, un des Masques qui sort m'a chargé de vous venir dire que la Becasse étoit bridée, & que tout-à-l'heure il seroit à vous.

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, qu'il est bon là ! Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais ne puis-je sçavoir.

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, belle-mere, vous allez bien rire aussi : un de ces Masques m'a envoyé prier tantôt de souffrir qu'il enleva à mon Bal sa Maîtresse ; & voilà qu'on m'apprend que cela est fait.

Madame

Madame RICHARD.

Ah, M. l'Aſſeſſeur! qu'avez-vous fait? Pourquoi vous êtes vous prêté à cette affaire ſans m'avertir?

SOTENROBE.

On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuſes ſuites pour vous.

SOTENROBE.

Bon, bon, tu te moques, belle-mere, tu te moques: celui que cette fille devoit épouſer, n'eſt qu'un ſot, un benêt, un pauvre ſot.

SCENE XV.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER *en femme.*

AU ſecours, Juſtice, Juſtice, un Prevôt, des Archers, que l'on coure aprés le raviſſeur..

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme ?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame une femme comme vous ! Comment vous ſouffrez qu'on enleve ma fille chez vous ?

Madame RICHARD.

Je n'en ſçavois rien, Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah traître de Sotenrobe, tu ſeras pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laiſſé monter cette folle.

SANS-QUARTIER.

Comment tu oſes me traiter de folle, aprés avoir facilité l'enlevement de ma fille ? un Aſſeſſeur prêter ſa main à un rapt, c'eſt tout ce qu'oſeroit faire un Commiſſaire : *Il fait ſemblant de pleurer.*

Madame RICHARD *à Marton qui eſt au fond du Théatre.*

Marton, cauſe avec ma fille, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle entende....

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend pas.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquilisez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je ? ma fille, ma chere fille, entre les mains d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut....

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guerre, ces gens-là ébauchent mille mariages sans y mettre jamais la derniere main : *à Sotenrobe* ; comment tu oses encore paroître devant moi, traître, infame, scelerat.

SOTENROBE.

Belle-mere, belle-mere, elle m'étrangle.

SCENE DERNIERE.

MADAME RICHARD, CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

CLITANDRE *amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adresse à Sans-Quartier.*

MADAME, voilà Mademoiselle votre fille que je vous ramene. Il est tems de vous découvrir la passion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

Ah fille ingratte ! Larron d'honneur !

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi, Madame, & de Mademoiſelle votre fille; tout ce que j'en ai fait, c'eſt pour devenir ſon époux. Je m'appelle Clitandre, mon nom & ma fortune ſont aſſez connus dans le monde, accordez-là à mon amour.

Madame RICHARD.

Marton, je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez, Madame, elle eſt en bonne main.

CLITANDRE.

Laiſſez-vous fléchir, Madame; & Monſieur, parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils ſeront mariez enſemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour tes épices.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, vous devez vous rendre, je connois la famille de M. Clitandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous, Madame, si c'étoit votre fille qu'on eût enlevée.

Madame RICHARD.

Oüi, je croirois qu'il y auroit de l'imprudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baisant la main de Sans-Quartier.*

Ah Madame.... comptant sur vos

bontez : voilà un Notaire avec un Contrat tout dressé ; daignez assurer mon bonheur. *Sans-Quartier signe* : Madame faites-nous l'honneur d'y signer.

Madame RICHARD.

Avec plaisir, Monsieur.

CLITANDRE *à Sotenrobe.*

Et vous, Monsieur.

SANS-QUARTIER.

Ah, mettez qu'il a déclaré ne sçavoir signer.

SOTENROBE.

Un Assesseur ! vous me prenez apparemment pour un Elû.

CLITANDRE.

Et ces Demoiselles qui sont....

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future, M. de Sotenrobe. *Sotenrobe va prendre le personnage qui s'est substitué à la place de Marianne pendant le Bal ; & quand il l'a amené jusqu'au bord du Théatre, le Masque & le Domino tombent & laissent voir un gros Valet de cuisine.*

SOTENROBE.

Ah, ah, qu'est-ce donc ? . .

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où est ma fille ?

MARIANNE *se démasquant.*

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah ! .... comment impertinente ; t'enfuir avec un Officier ; me joüer de ces tours. Ah je n'en puis plus ! me voir trahir par ma propre fille !

SOTENROBE.

Qui eſt-ce qui auroit crû cela d'elle ?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame....

Madame RICHARD.

Laiſſez-moi, Monſieur.

MARIANNE.

Ma mere laiſſez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puiſque j'ai été aſſez ſimple pour ſigner : allez, ſoyez heureux ſi vous le pouvez.

SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous consentez ?

Madame RICHARD.

Vos sotises me mettent dans cette nécessité.

CLITANDRE.

Ah, Madame, soyez sûre de ma part d'un respect...

MARIANNE.

Ma mere, que ne vous dois-je pas !

SOTENROBE.

L'éfrontée comme elle dit cela.

MARIANNE *à Sotenrobe.*

Monsieur une femme vertueuse a trop de risques à courir avec un mari fait comme vous.

SANS-QUARTIER.

Madame, je ſuis le brave Sans-Quartier, Valet de Monſieur, & Sur-Intendant de toute l'intrigue; j'aime Marton, & je ſerois homme à l'épouſer à petit bruit; mais elle veut votre conſentement.

Madame RICHARD.

Epouſe-là, fais en tout ce que tu voudras, mais que je ne voye jamais cette coquine-là.

CLITANDRE.

Va faire avancer les Danſeurs & les Muſiciens que j'ai amené, ils vont nous donner une petite fête de Carnaval à l'*impromptu* : ſi vous m'en croyez, M. l'Aſſeſſeur, vous prendrez votre part du divertiſſement.

SOTENROBE.

Je ſerois bien fâché de reſter plus longtems avec vous, pour vous faire enrager tous, je m'en vais me coucher ſans ſouper.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Masques entrent & dansent.

MENUETS.

LE Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres amours, venez regner sur nous,
Enchaînez la raison cruelle,
Endormez les Argus, & bercez les jaloux:
Qu'en ces lieux tout chante, tout danse,
Que Bachus à grands flots répande sa liqueur,
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abondance,
Jusques chez l'Usurier & chez le Procureur.

On recommence : *Le Carnaval, &c.*

UNE PETITE FILLE.

Je ne ſuis plus dans l'ignorance,
Je ſçai ma ba, be, bi, bo, bu,
Déja mon petit cœur émû,
Prés d'un jeune Berger commence
De faire ta, te, ti, to, tu.

Faites-moi donc préſent ma mere
D'un Mari da, de, di, do, du,
Qu'il ſoit ſemillant, vif & dru,
Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire,
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu.

Si pour moi ſa tendreſſe dure,
J'aurai toûjours de la vertu;
Mais s'il eſt brutal & bouru,
Ma bonne maman je vous jure,
Qu'il ſera ca, ce, ci, co, cu.

DANSE DE VIELLARDS.

VAUDEVILLE.

UN VIELLARD.

DANS ma jeuneſſe
On ſe divertiſſoit,
Chacun ſe trémouſſoit,
Avec grace on danſoit,
Dans un Bal on faiſoit
Admirer ſon adreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Ce n'eſt qu'indolence.
Langueur, négligence,
Les graces, la danſe
Sont en décadence,
Et le Bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
La verité regnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,

La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

Un Vieillard.

Dans ma jeunesse
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenseurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
L'on gruge, l'on pille,
La Veuve, la fille,
Majeur & pupille;
Sur tout on grapille;
Et Themis va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient même feux,
De l'Hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat d'une aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela.
Les Vers aſſoupiſſent,

Les Scenes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent,
Pegaze va
Cahin, caha.

Une Vieille.

Dans ma jeuneſſe
Les Papas, les Mamans,
Severes, vigilans
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
L'Amant eſt habile,
La fille docile,
La mere facile,
Le pere imbecile;
Et l'honneur va
Cahin, caha

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
L'homme ſobre & prudent,
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ſon ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Turbulent, volage,
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Chez lui prévient l'âge,
Bien-tot il va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe
Les femmes de vingt-ans
Renonçoient aux Amans,
De leurs engagemens
Les devoirs importans
Les occupoient ſans ceſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Plus d'une grand'-mere,
S'efforce de plaire,

Et veut encor faire
Un tour à Cythère,
La bonne y va
Cahin, caha.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe
Un Partiſan perdoit
Les fêtes qu'il donno,
Tous les dons qu'il faiſoit;
Et celle qu'il aimoit
C'étoit une tygreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Un Cadeau ſans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En Fiacre on la mene,
Sa vertu va
Cahin, caha.

LA VIEILLE *au Parterre.*

Dans ma jeuneſſe
Le ſpectacle cheri
Se voyoit applaudi,

Le Théatre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloit d'allegresse,
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle
Pour vous notre zele
Constant & fidéle
Jamais n'ira
Cahin, caha.

VAUDEVILLE *de la fin.*

AH que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ses affaires;
Que l'on y dupe de Maris,
Et qu'on en fait accroire aux meres.
Censeurs n'en dites point de mal,
Tout est permis en Carnaval.

L'homme de Robe est aujourd'hui
Bien attrapé sans qu'il y pense,
Les amours s'ébattent chez lui,
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Censeurs n'en dites, &c.

Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſçachant la tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Tandis que Monſieur Rigaudon
Repete en ville une Ecoliere,
Un Ecolier donne leçon
A ſa femme qui ſçait lui plaire.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Contre ce docte Medecin;
C'eſt à tort qu'en tous lieux on crie,
Lorſqu'il détruit le genre humain
Son épouſe le multiplie.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Le Banquier ſur ſon Ecuſſon
Met des Licornes aparentes,
Son épouſe a grand ſoin, dit-on,
De rendre ſes armes parlantes.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Le jour que Martin s'eſt pourvû
De ſa femme prude & ſevere,
Il a trouvé plus qu'il n'a crû,
Avant d'être époux il fut pere.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Qu'il fait bon chez Blaiſe aujourd'hui,
Il eſt tout cœur, il eſt tout ame,
Le bon homme n'a rien à lui,
Son argent, ſon vin ni ſa femme.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Ces jours paſſez on m'a fait voir
En ces lieux une étrange choſe,
Une Veuve en grand deſeſpoir,
Grand deſeſpoir couleur de roſe.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Ma mere du matin juſqu'au ſoir,
Me cherche un tendre époux qui m'aime,
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle ſe pourvoit elle-même.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Mon papa ſortant du logis
Laiſſa maman au lit malade,
Le ſoir au Bal il fut ſurpris
De la trouver en maſcarade.
Cenſeurs n'en dites, &c.

Pour nous rendre tous ſatisfaits;
Venez voir la piece nouvelle,
C'eſt une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zéle,
Cenſeurs n'en dites, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *Les Tours de Carnaval*, Comedie ; & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression : Fait à Paris ce 19. Janvier 1727.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JACQUES BIENVENU, Libraire à Paris ; Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre : *Le Tour de Carnaval, Comedie*: offrant pour cet éfet de le faire imprimer en beau papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée sous le contre-scel des Présentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Manuscrit ci-dessus specifié, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre

Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera fait dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de notre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans

ACTEURS DU PROLOGUE.

Un AUTEUR.
Un LIBRAIRE.
LE VICOMTE.
Un MARQUIS, Arlequin.
Un AMI de l'Auteur.

La Scene est dans la Boutique d'un Libraire.

PROLOGUE
DU
TEMPLE DE LA VERITE'.

SCENE PREMIERE.

Un AUTEUR & un LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE.

VOUS me demandez mon ſentiment en ami ſincere, je vous obéïs; je trouve votre Piece mauvaiſe.

L'AUTEUR.

Je vais vous la relire encore une fois.

LE LIBRAIRE.

Quartier, ſongez que ce ſeroit la troiſiéme.

LE LIBRAIRE.

Oui, mais il y a des esprits qui ne se délassent qu'avec des choses réellement bonnes, & vous devez sçavoir qu'il s'est trouvé des Auteurs qui ont fait rire le Public trés serieusement.

L'AUTEUR.

Ils ont gâté le métier; dequoi se sont-ils avisez? mais je rajusterai tout cela par un petit Prologue, où j'avertirai le Parterre qu'il ne doit pas s'attendre à trouver du bon dans ma piece.

LE LIBRAIRE.

Il vous répondra, pourquoi nous la donne-tu?

L'AUTEUR.

Cela est vrai, mais à quoi servent donc les Prologues?

LE LIBRAIRE.

A pas grand-chose, le Public ne veut être prevenu ni sur le bon ni sur le mauvais d'une Piece, & sans qu'on l'en avertisse, il s'en apperçoit à merveilles.

L'AUTEUR.

Eh bien, je lui ferai faire un compliment qui m'attirera sa bienveillance.

LE LIBRAIRE.

Un compliment! je ne vous le con-

ſeille pas, l'uſage n'en eſt établi que pour les Tragedies: il n'eſt pas même fort ancien.

L'AUTEUR.

Ah! voici le Vicomte & le Marquis, faites nous donner des ſieges.

LE LIBRAIRE.

Comment vous leur allez lire votre Piece?

L'AUTEUR.

Oui vraiment.

LE LIBRAIRE.

Quelle fureur! il ne fait autre métier.

SCENE II.

LE VICOMTE, ARLEQUIN *en Marquis*, l'AUTEUR.

LE VICOMTE.

Ah! parbleu mon cher Platinet, vous devez nous avoir bien de l'obligation, nous avons quitté le Marquis & moi une table, où le vin de Champagne abondoit, ruiſſeloit, & le tout pour entendre la lecture de votre Comedie, qu'on m'a dit être la choſe du monde la plus originale.

L'AUTEUR.

On m'a fait bien de l'honneur.

LE VICOMTE.

Qu'avez vous notre ami Platinet? vous paroiſſez conſterné; ſeroit-ce parce que le moment fatal approche? Quand nous donne-t-on votre Piece?

L'AUTEUR.

Dans huit jours, Monſieur, je vais vous la lire.

ARLEQUIN, *d'un ton impoſant.*

Eſt-elle bien riſible?

L'AUTEUR.

Je ris comme un fol toutes les fois que je la lis.

ARLEQUIN.

Elle doit être fort plaiſante, en combien d'Actes eſt-elle, en trois, en cinq, en ſept?

L'AUTEUR.

En ſept, Monſieur, on n'a jamais vû cela, elle eſt en deux Actes.

LE VICOMTE.

En deux Actes, je n'ai jamais entendu parler de Pieces en deux Actes.

L'AUTEUR.

La mienne eſt d'un genre nouveau.

ARLEQUIN.

Y a-t-il des Divertiſſemens?

L'AUTEUR.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois divertissemens en deux Actes, mais voila une Piece très divertissante. Est-ce une Tragedie?

L'AUTEUR.

Non, Monsieur, c'est une Piece Italienne.

ARLEQUIN.

De qui est elle?

L'AUTEUR *impatient.*

De moi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Arlequin y joue-t-il?

L'AUTEUR.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Silvia y paroît elle?

L'AUTEUR.

Je n'ai eu garde de l'oublier.

ARLEQUIN.

Et vous fin; y a-t-elle un joli rôle?

LE VICOMTE.

Parbleu mon cher Marquis tes questions ne finissent point, écoutons paisiblement la lecture.

L'AUTEUR.

Que je vous suis obligé, il m'auroit tenu jusqu'à demain, je vais vous lire...

LE VICOMTE.

Marquis, voila ce qui s'appelle un Auteur courageux, il y en auroit d'autres qui ne se nommeroient qu'après la réussite de leurs Pieces, mais celui-ci paye de sa personne & s'expose en bute aux traits caustiques de Messieurs les Auteurs ses confreres.

L'AUTEUR.

Oh je n'ai rien à craindre de ce côté-là, tous les Auteurs sont de mes amis.

LE VICOMTE *à part.*

Tant pis pour lui, ses Pieces ne valent donc pas le Diable.

L'AUTEUR.

Et quand cela ne seroit pas, j'en appellerois au jugement du Public qui ne peut gueres se tromper.

ARLEQUIN *se fâchant.*

Qui ne peut gueres se tromper! je ne suis pas de votre avis moi, & je soutiens qu'une demie douzaine d'Auteurs ou beaux esprits répandus dans un Parterre, doivent y décider souverainement, & avoir autour d'eux un cercle subalterne qui les admire & confirme leur Sentence par écho.

L'AUTEUR.

Ah! Monsieur, que dites vous-là,

vous prétendez lier les mains au Parterre, détruire ſes privileges, anéantir ſes droits & le laiſſer mener par des gens qui ne ſont ordinairement conduits que par leur caprice, ou par des raiſons particulieres? Et ſi, Monſieur, laiſſez à une multitude éclairée un pouvoir établi par l'uſage & la raiſon; le Parterre ne doit avoir que ſon bon gouſt pour guide, ſes Arrêts doivent partir d'un jugement unanime, jugement auquel l'Acteur & l'Auteur doivent être aſſujettis: pour moi je n'appellerai jamais de ſes déciſions, & je voudrois, pour ainſi dire, qu'il ſifflât ma Piece, pour avoir le plaiſir de la corriger par ſes avis, & de la redonner dans quelques temps plus belle, plus brillante, & plus ſuivie.

LE VICOMTE.

Qu'il ſifflât votre Piece! c'eſt un plaiſir qué vous pouriez bien avoir au moins, mon cher.

L'AUTEUR.

Tant mieux, Monſieur, tant mieux, je regarde le ſifflet comme un vent ſalutaire qui peut conduire au port lorſqu'on en ſçait profiter; combien voyons-nous de Pieces enſevelies dans un profond oubli, &

qui ne reverront jamais le jour, parce qu'elles n'ont pas seulement eû le bonheur d'être sifflées?

ARLEQUIN.

Parbleu je vous promets de faire passer la vôtre à la posterité, & je vous réponds d'une simphonie qui pourroit au besoin servir à un Opera nouveau.

L'AUTEUR.

Vous badinez, Monsieur, & j'ai trop bonne opinion de votre jugement, pour croire qu'il me soit contraire.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop modeste.

LE VICOMTE.

Oh! pour cela Marquis, je te prie de faire réussir la Piece de Monsieur Platinet, il a un respect pour le Public qui fait que l'on s'intéresse on ne peut pas plus en faveur de son Ouvrage.

ARLEQUIN.

Je lui promets à ta consideration de faire mon possible; mais si le Parterre le siffle au bout du compte?

L'AUTEUR.

Il aura tort, Monsieur.

ARLEQUIN.

Comment tort, le Parterre avoir

tort ! qu'eſt devenu votre reſpect pour lui ?

L'AUTEUR.

Fiction poëtique, Monſieur, fiction poëtique, que l'on peut hazarder quand on eſt sûr de ſon fait ; je ſçais dans le fond que ma Piece n'eſt pas ſifflable, c'eſt à quoi j'ai mis bon ordre : je vais vous en faire la lecture ; prêtez-moi je vous prie une attention entiere, la moindre choſe, une mouche qui vole vous fait perdre le fil & l'interêt d'une piece. Le Temple de la Verité (*Arlequin éternue*) Le... Eh ! Monſieur, il y a une heure que vous pouviez éternuer ; Acteurs de la Comedie, Arlequin, Dindonnet Cabaretier.

ARLEQUIN *bâillant.*

Ah ! un Cabaretier, cette Piece n'eſt pas ſi mauvaiſe.

L'AUTEUR.

Un Philoſophe Indien..... Vous dormez, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi dormir, Monſieur, vous m'avertirez des endroits où il faudra rire.

SCENE DERNIERE.

Un AMI de l'Auteur, LE VICOMTE, ARLEQUIN, L'AUTEUR.

L'AMI.

Ah! mon ami, à quoi vous amusez vous, votre Piece ne devoit être jouée que dans huit jours, n'est-ce pas?

L'AUTEUR.

Eh bien?

L'AMI.

Eh bien! elle va être jouée tout à l'heure.

L'AUTEUR.

Cela n'est pas possible!

L'AMI.

Je viens d'entendre l'annonce.

L'AUTEUR.

Mais comment! sans m'avertir?

L'AMI.

Les Comediens craignoient une cabale, & pour la prevenir, ils n'ont point affiché la Piece.

L'AUTEUR.

Ah! malheureux que je suis, j'avois sollicité tout Paris qui seroit venu à la premiere representation, & j'étois du

moins sûr d'une bonne recette; que vais-je devenir! je n'aurai pas un ami.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable me fait pitié, venez mon cher, je vais rassembler les miens & vous aider de mon credit pour faire réussir votre Piece.

L'AUTEUR.

Que je vous aurai d'obligation.

ARLEQUIN.

Pourvû qu'elle soit bonne au moins.

Fin du Prologue.

LE TEMPLE DE LA VERITE.

ACTEURS DU PREMIER ACTE.

ARLEQUIN.
DINDONNET, Cabaretier.
Un PHILOSOPHE Indien.
Un MENSONGE Gascon.
Un MENSONGE Normand.
Une ILLUSION.
TROUPE d'Illusions & de Mensonges, chantans & dansans.
LE SUISSE de la Verité.

La Scene est dans un Bois.

LE TEMPLE DE LA VERITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DINDONNET.

DINDONNET.

ALLONS, sortez de chez moi, tout à l'heure, parbleu celui-ci n'est pas mauvais, venir chez les gens manger leur marchandise & n'avoir pas de quoy la payer.

ARLEQUIN.

De grâce.

DINDONNET.

Sortez de chez moi, vous dis-je, n'avoir point d'argent!

ARLEQUIN.

Ah! cœur de Tigre, Monſieur Dindonnet, Monſieur Dindonnet, vous êtes plus dur qu'un Oyſeau de proye; quoy! parce que je n'ai point d'argent il ne faut pas que je mange?

DINDONNET.

Il y a maniere de manger.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mangé dans toutes les regles?

DINDONNET.

Que trop, de par tous les Diables, vous deviez m'avertir de votre indigence, j'aurois pû vous aider ſans vous donner ce que j'avois de meilleur comme vous me l'avez demandez.

ARLEQUIN.

Voila comme je ſuis fait quand je ſuis en voyage, rien ne me coute.

DINDONNET.

Vous raillez encore, je penſe? ſi votre habit en valoit la peine, je vous ferois bien voir.....

ARLEQUIN.

Alte là, s'il vous plaît, parlons d'autres choſes; donnez-moy mon compte.

DINDONNET.

A quoi servira-t-il, vous ne le payerez pas.

ARLEQUIN.

N'importe, apportez toujours bouteille pour compter.

DINDONNET.

Oh! je n'y serai plus attrappé, & je ferai payer tout le monde d'avance.

ARLEQUIN.

Ce sera bien fait, vive les gens prévoyans.

DINDONNET.

Si je l'avois été à ton égard, il ne m'en auroit pas couté....

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monsieur Dindonnet, cette avanture-ci vous fera prendre des mesures qui vous vaudront cent pistolles de rente, en conscience cela merite bouteille pour le droit d'avis.

DINDONNET.

Va t'en au diable.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Voilà comme les bons avis sont récompensez. Helas ! pauvre Arlequin ; quelle est ta destinée, tu vas manquer de tout puisque tu manques d'argent ; que le diable emporte celui qui l'a mis à la mode sans en faire une égale distribution ; j'ai bien à faire moi, de voir mettre un prix mercenaire à des choses que la nature liberale produit également pour tout le monde : il faut de l'argent pour manger ! le seul appetit ne devroit-il pas suffire ? mais je me plains à des arbres qui sont aussi sourds & aussi durs que des hommes : encore si cette foreſt produisoit des fruits, ne m'en refuseroit-elle pas, quelle mesure prendre ! pauvre Arlequin.

L'ECHO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Plaît-il, on m'appelle, je crois, que demandez vous ?

L'ECHO.

Vous.

ARLEQUIN.

On me demande, je ne croyois pas être connu dans ce bois.

L'ECHO.

Bois.

ARLEQUIN.

Oui, que je boive, Monsieur Dindonnet si l'on ne paye ne donne point à boire.

L'ECHO.

A boire.

ARLEQUIN.

A boire, on fait quelque festin aux environs, ne buvez pas tout, Messieurs, gardez m'en pour boire à votre santé.

L'ECHO.

A votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé, je vous suis bien obligé; Messieurs, voilà des gens fort honnêtes, mais que vois-je, *aïuto!*

SCENE III.

Un PHILOSOPHE, ARLEQUIN.

LE PHILOSOPHE.

Quel est ton dessein? Crois-tu fatiguer impunement une Nimphe qui ne répond qu'à regret à ta voix importune?

ARLEQUIN.

Monsieur je vous demande pardon, je ne croyois pas avoir affaire à une Nimphe ; mais comme elle ma appellé, je lui ai répondu.

LE PHILOSOPHE.

La nimphe Echo t'avoir appellé ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Tu te trompes, elle observe un silence perpetuel & n'ouvriroit jamais la bouche, si la voix des hommes ne la reveilloit dans son antre.

ARLEQUIN.

Je vous assure, Monsieur, qu'elle ne dormoit point, elle étoit même à table, & vient de boire à ma santé.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo ?

ARLEQUIN.

Oui, la Nimphe Echo, est d'un écot là haut, elle boit comme un trou, & comme Nimphe de l'Echo elle m'a apparamment appellé pour payer le mien.

LE PHILOSOPHE.

Ta simplicité me réjouit, va t'en & garde

garde toi bien de lui parler davantage..

ARLEQUIN.

Diable ! vous prenez grand interêt à cette Nimphe-là.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je loge dans sa grotte ; retire-toi, & laisse en repos le Philosophe Zintica.

ARLEQUIN.

Quoy ! vous êtes Philosophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ne le vois-tu pas à mon air grave ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur le Philosophe, vous qui devez être si sçavant, enseignez moi je vous prie, le moyen de vivre sans argent.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Moy, je ne trouve rien de si difficile. Comment faites-vous donc ?

LE PHILOSOPHE.

Tu n'as qu'à faire comme j'ai fait, t'appliquer aux sciences ocultes, tu auras le pouvoir de commander aux genies aëriens, terrestres, aquatiques, tu possederas même la pierre philosophale.

ARLEQUIN.

Quoy ! vous avez la pierre philoſophale ?

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous faites donc bonne chere ?

LE PHILOSOPHE

Je vis plus frugalement qu'un autre, la ſcience ſuprême que je poſſede m'apprend à mépriſer tout ce que les hommes recherchent avec le plus d'ardeur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point de votre pierre philoſophale, les ſeuls deſirs font trouver la vie heureuſe, j'aime encore mieux ſouhaiter continuellement & ne rien avoir, que de poſſeder tout & ne me ſervir de rien ; donnez moi un autre ſecret.

LE PHILOSOPHE.

J'en ſçai un autre.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il ?

LE PHILOSOPHE

C'eſt de trouver la verité.

ARLEQUIN.

La verité ! Et où eſt-elle ?

LE PHILOSOPHE.

Voilà la difficulté. On lui donne ſi peu d'azile, à la ville & aux champs, qu'elle eſt obligée d'habiter des deſerts, où le menſonge ne lui puiſſe faire d'injure: car tu ſçais que c'eſt ſon ennemi mortel.

ARLEQUIN.

Et ſi je la trouve, à quoy me ſervira-t-elle?

LE PHILOSOPHE.

Elle te donnera les moyens de faire ta fortune, en t'employant dans les choſes où tu peux réuſſir; regardes moy un peu, ouy, tu eſt né ſous une conſtellation qui ſimpatiſe avec elle, & c'eſt peut-être à toy ſeul que cette trouvaille eſt reſervée, tu touches même au moment fortuné de la découvrir, ah! que tu as un heureux aſcendant ſur cette Déeſſe.

ARLEQUIN.

J'aimerois bien mieux l'avoir ſur les Cabaretiers.

LE PHILOSOPHE.

Tais-toi inſenſé, jouis de ton bonheur, tu es guidé par un étoile favorable, que les obſtacles ne te rebutent point; la ſageſſe & la conſtance ſçavent tout ſurmonter. Les Illuſions &

les Menſonges ſe preſenteront ſans doute à toi, ne t'y arrête pas, ce ſont eux qui bouchent l'avenuë du Temple de la Verité, & ſi tu perces leurs nuages, eſpere tout de ton entrepriſe, le Philoſophe Zintica t'augure une bonne fortune.

SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

Je vous rends graces Mr le Philoſophe, il ne s'agit donc plus que de chercher, ah ha! Je vois dans l'éloignement un endroit eſcarpé qui paroît inacceſſible; voyons ſi la Verité n'y ſeroit pas cachée, mais voicy un homme, ce n'eſt pas la Verité.

SCENE V.

Un NORMAND, ARLEQUIN.

Le NORMAND *à part.*

La Verité n'y eſt pas encore. *à Arlequin* Vous me paroiſſez avoir du tintoin.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que c'est que du tintoin, mais je cherche quelque chose que je voudrois bien trouver.

Le NORMAND.

C'est aparamment quelques Procès qui vous donne martel en tête.

ARLEQUIN.

Point du tout, je n'ay point de Procès, Monsieur, je cherche la Verité.

Le NORMAND.

La Verité, & comment voulez-vous la trouver si vous ne plaidez ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ceci est nouveau, vous verrez qu'il faudra que je fasse venir la Verité à l'Audiance.....

Le NORMAND.

Sans doute, & puisque c'est elle que vous cherchez, je me fais fort de vous la faire trouver, n'en fut-il point, car Dieu me damne, nous sçavons l'interpeller.

ARLEQUIN.

L'interpeller ! Voilà un mot qui la feroit fuir au bout du monde.

Le NORMAND.

Quand elle fuiroit, je n'en aurois pas grand soucy, je lui aurois bientôt fait signifier un avenir.

ARLEQUIN.

A la verité?

Le NORMAND.

Vere.

ARLEQUIN.

Comment feriez-vous?

Le NORMAND.

Donnes-au Guieble, ce ne seroit pas la premiere fois que je l'aurois fait comparoître maugré elle, & j'ay dans ma manche une bonne douzaine de mes Pays qui la témoignent dans le tems qu'elle y pense le moins.

ARLEQUIN.

Mais est-elle presente à ces témoignages?

Le NORMAND.

Il y a apparence, il faut bien qu'elle y soit, puisque nos Juges ne prononcent ni Arrêts, ni Sentences, qu'en vertu des belles & bonnes dépositions que leur font d'honnêtes témoins qui leur exposent le fait.

ARLEQUIN.

Ah, puisque la Justice de votre Pays ajoute foy à ces Messieurs de vos amis, je dois m'en rapporter à vous, je vous prie Monsieur, de m'enseigner où demeure cette Déesse.

Le NORMAND.

Il faut d'abord lui donner une assignation.

ARLEQUIN.

A la verité ?

Le NORMAND.

Si elle ne comparoît pas, vous obtiendrez contre elle après les délais une bonne Sentence par deffaut.

ARLEQUIN.

Cela fera-t-il venir la verité ?

LE NORMAND.

Vous la lui ferez signifier, & si elle n'y répond pas, vous obtiendrez un par-corps que l'Huissier lui soufflera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que souffler ?

LE NORMAND.

C'est qu'elle pourroit se pourvoir d'un Arrest de deffense, cela allongeroit la procedure ; elle vous promeneroit de chambre en chambre & vous ne la trouveriez jamais.

ARLEQUIN.

La justice a donc bien des appartemens puisqu'on s'y perd.

LE NORMAND.

Vere, il faut bien que chaque Juge ait son lieu.

ARLEQUIN.

Comment! eſt-ce qu'il faut plus d'un Juge pour une affaire?

LE NORMAND.

Sans doute, n'eſt-on pas bien aiſe d'avoir la voye d'appel quand on eſt mal jugé.

ARLEQUIN.

Peut-on être mal jugé? je n'aurois jamais crû cela!

LE NORMAND.

Cela arrive pourtant maintes fois.

ARLEQUIN.

Monſieur n'eſt-il pas Normand?

LE NORMAND.

Vous le diton.

ARLEQUIN.

Je ſuis un fort joli garçon, je m'adreſſe à merveilles pour trouver la Verité.

LE NORMAND.

Pourſuivez votre affaire, & baillez moi une centaine d'écus, dont je vous ferai quittance, & je vous fournirai de Procureurs, d'Avocats, d'Huiſſiers, Greffiers, de Rapporteurs, &c.

ARLEQUIN *le frappant.*

Tiens portes cela à ton greffe & va-t'en à tous les diables, Procureurs, Avocats, Huiſſiers, Greffiers: il m'enſeignoit là une jolie route.

SCENE VI.

Un Menſonge GASCON, ARLEQUIN.

LE GASCON.

L'ami, vous me parroiſſez embarraſſé, peut-on vous rendre quelque ſervice?

ARLEQUIN.

C'eſt un Gaſcon, me voilà tombé de fievre en chaud-mal.

LE GASCON.

Et donc, peut-on ſçavoir ce que vous cherchez?

ARLEQUIN.

Je ne crois pas que vous puiſſiez me l'enſeigner, Monſieur, je cherche la Verité.

LE GASCON.

Sandis, ſi je vous l'enſeignerai; quel autre en ſçait mieux le chemin? j'en fais mes galleries & vous ne pouvez arriver ſur ſes terres ſans paſſer ſur les miennes.

ARLEQUIN.

Eſt-ce la Garonne qui conduit dans ſon Pays?

LE GASCON.

Sans doute, & ce fleuve charmant roule parmi ſes eaux fécondes autant de veritez, que de lettres de change.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à le croire.

LE GASCON.

Et je puis dire que ma maiſon eſt l'entrepôt, le receptacle des unes & des autres.

ARLEQUIN.

J'entends; c'eſt le magazin où Meſſieurs vos compatriotes s'en fourniſſent.

LE GASCON.

Réellement.

ARLEQUIN.

Revenons à ce que je cherche.

LE GASCON.

Tenez mon ami ſuivez cette route, elle vous conduira à une ſource d'eau minerale qu'un fameux Empirique diſtribue indifferemment pour toutes ſortes de maladies.

ARLEQUIN.

La Verité eſt dans cette eau?

LE GASCON.

Attendez, vous lui demanderez le chemin qui conduit chez cette Déeſſe, il vous montrera un Obſervatoire

qui eſt au ſommet d'une montagne.

ARLEQUIN.

Faut-il y monter?

LE GASCON.

Ouy, & parler à l'homme que vous y trouverez, c'eſt un ſçavant Aſtronome.

ARLEQUIN.

Ah! un faiſeur dA'lmanachs?

LE GASCON.

Vous lui direz ce que vous cherchez, il vous donnera des lunettes d'approche qui vous feroient diſtinguer un lapin dans le monde de la Lune.

ARLEQUIN.

J'aimerois le voir tout roti dans ce pays-cy: car j'ai grand faim.

LE GASCON.

Ces lunettes vous ſerviront à découvrir la Verité de loin.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, je cherche à la voir de près.

LE GASCON.

Et donc, attendez s'il vous plaiſt, l'Aſtronome vous conduira par de juſtes ſupputations à une maiſon où vous trouverez deux perſonnes aſſiſes à une table.

ARLEQUIN.

Ils dineront sans doute à cette table ?

LE GASCON.

Non, vous y trouverez l'un avec un Microscope à la main, & l'autre avec un Cilindre.

ARLEQUIN.

Misericorde ! un Microscope, un Cilindre ! ils m'assommeront avec cela.

LE GASCON.

Eh non, que vous êtes simple, ces deux personnes sont, un Historien & un Genealogiste.

ARLEQUIN.

Eh bien !

LE GASCON.

L'Historien a le Microscope & le Genealogiste le Cilindre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi tout cela ?

LE GASCON.

C'est qu'ils attendent une pension d'un grand Seigneur & travaillent ensemble, le premier à mettre les actions glorieuses de ce Seigneur au grand jour, l'autre à prouver la netteté de sa race ; vous devez sçavoir que le Microscope grossit les objets, & que le Cilindre donne une forme aux cho-

ſes qui ſemblent n'en point avoir.

ARLEQUIN.

Et qu'ont-ils affaire de ces inſtrumens-là?

LE GASCON.

L'Hiſtorien travaille pour les ſiecles futurs, qui ne verront les choſes que de loin; & le Généalogiſte rappelle des traits que l'antiquité a preſque effacez.

ARLEQUIN.

Ohimé! voilà un drole qui me devient ſuſpect avec toutes ſes drogues.

LE GASCON.

Ces Meſſieurs vous feront voir de loin un Palais magnifique, dont le Maître vous recevra avec des politeſſes infinies.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup c'eſt-là que je dîne. Mais ce Monſieur me connoît-il?

LE GASCON.

Non; mais comme c'eſt un ancien Courtiſan, vous en recevrez mille offres de ſervices; il vous fera voir lui-même la Verité, & vous conduira chez elle par un ſouterrain qui va de ſa maiſon à celle de cette Déeſſe, vous

n'aurez qu'un escalier dérobé à descendre.

ARLEQUIN.

La Verité voisine d'un ancien Courtisan ! Attens, attens, je vais t'apprendre à me faire chercher midi à quatorze heures. C'est sans doute un mensonge ; lui & le Normand font un duo parfait. Le Philosophe m'avoit bien dit, qu'avant de trouver la Verité j'aurois bien des obstacles à surmonter. Mais voici une Dame. Peste elle est bien faite, voyons si ce n'est point ce que je cherche.

SCENE VII.

UNE ILLUSION, ARLEQUIN.

L'ILLUSION *à part.*

Voilà un homme qui cherche la Verité, tâchons de l'en détourner : faisons notre charge d'Illusion.

ARLEQUIN.

Ah ah, elle est bien semillante, il faut pourtant l'aborder, & la fixer par un compliment bien troussé. Madame, je ne crois pas me tromper en

vous prenant pour une Déeſſe : oüi, vos appas ſont trop perſuaſifs pour que vous ne ſoyez pas la Verité que je cherche.

L'ILLUSION.

La Verité! de quoi me parles-tu? a-t-elle jamais exiſté? Tout eſt fantôme dans ce monde.

ARLEQUIN.

Fantôme!

L'ILLUSION.

Oüi, te dis-je, fantôme que l'imagination humaine habille de differentes couleurs, & qu'elle enviſage grands ou petits ſelon la portée de ſa vuë.

ARLEQUIN.

Ah! voici un ſiſtême nouveau. Madame, je n'aurois recours qu'à vous même pour retorquer votre argument: car il eſt sûr que vous êtes la plus charmante perſonne.....

L'ILLUSION.

Ouy, perſonne, perſonne, je ne ſuis rien mon ami, ni toi non plus.

ARLEQUIN.

Comment donc! nous ne ſommes rien?

L'ILLUSION.

Non aſſurement.

ARLEQUIN.

Je ſuis pourtant quelque choſe, vous vous mocquez, Madame, & quoi que je n'aye pas beaucoup d'eſprit, il me ſemble que j'en aurois aſſez pour vous détromper. Oh ! qu'elle eſt jolie.

L'ILLUSION.

Me détromper ! vous auriez bien de la peine.

ARLEQUIN.

C'eſt apparament quelque petite incredule qui n'a pas trouvé de gens aſſez charitables pour la convaincre ; ſi je pouvois avoir ce bonheur là !

L'ILLUSION.

Ajoutez-vous foi aux ſonges ?

ARLEQUIN.

Aux ſonges ?

L'ILLUSION.

Quand vous faites quelque reve agréable ou fâcheux, croyez-vous en vous reveillant avoir fait effectivement ce que vous avez rêvé.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non.

L'ILLUSION.

Et pourquoi.....

ARLEQUIN.

Parce que ce n'eſt qu'un ſonge.

L'IL-

L'ILLUSION.

Eh bien ! mon cher, vous dormez le jour comme la nuit, mais d'une autre espece de sommeil qui n'est pas moins illusoire que la premiere.

ARLEQUIN.

Comment ! nous dormons donc à l'heure qu'il est ?

L'ILLUSION.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que nous fassions ensemble un petit songe agréable ?

L'ILLUSION.

Vous n'en seriez pas le maître, mon ami, il ne dépend pas de nous de choisir nos songes, c'est un certain je ne sçai quoi qui les offre à notre imagination ; diantre ! si nous en étions les arbitres, nous aurions trop de plaisir à dormir.

ARLEQUIN.

Mais quand nous reveillons-nous donc ?

L'ILLUSION.

Oh ! vous me demandez trop, & d'ailleurs je ne suis pas fort sédentaire de mon naturel, il faut que je me donne du mouvement, à dieu mon cher, nous venons de rêver morale,

nous aurons peut-être plus de bonheur une autre fois.

ARLEQUIN.

Ah ! mignonne, je vais me desespérer si vous me quittez.

L'ILLUSION.

Ne vous y fiez pas au moins, je vous tromperai, vous me prenez peut-être pour une fille.

ARLEQUIN.

Fille, femme ou veuve, c'est à peu près la même chose.

L'ILLUSION.

Je ne suis rien de tout cela, & je vous tromperai, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Il faut bien que vous soyez de l'une de ces trois especes, puisque vous me menacez de me tromper; Eh ! de grace mon aimable poulette, finissez ce badinage, & m'aimez un peu, soyez contente de votre resistance, elle a conduit mon amour au point où vous devez le souhaiter.

L'ILLUSION, *à part.*

Je suis pourtant fâchée de n'être qu'une Illusion (*haut*) mais en verité vous n'y pensez pas, dire à un homme qu'on l'aime.

ARLEQUIN.

Et bien, ne me le dites pas, faites-le moy voir.

L'ILLUSION.

L'honneur, la bienséance.

ARLEQUIN.

Bon, bon, tout ceci n'est qu'un rêve.

L'ILLUSION.

Vous le voulez donc! ah! je crains bien d'être d'intelligence avec vous contre moi même.

ARLEQUIN.

O che gusto!

L'ILLUSION *lui mettant la main sous le menton.*

Ouy, je vous adore.

ARLEQUIN.

Petit tendron, petit bouchon, petit..... (*l'Illusion disparoit*) Comment donc! qu'est-elle devenuë? ah! la coquine, je croyois qu'elle railloit, c'est ma foi une Illusion, je suis une grande duppe: mais après tout j'aime mieux être attrapé de cette façon-là que d'une autre, il faut prendre un parti & ne plus écouter personne.

Arlequin veut sortir, des Mensonges & des Illusions l'en empêchent en dansant devant lui, & se le renvoyant l'un à l'autre le menent sur le bord du Théatre.

SCENE VIII.

Marche des Mensonges & d'Illusions qui arrêtent Arlequin.

Un MENSONGE *à Arlequin.*

Fuis à jamais la verité,
Cheris ton ignorance extrême,
D'une trop dangereuse emblême,
Ne perces point l'obscurité;
L'homme jouit de la felicité
Quand il peut se tromper lui-même.

Entrée de Mensonges & d'Illusions.

VAUDEVILLE.

Un MENSONGE.

Faut-il dans le tems où nous sommes,
Faire autrement que tous les hommes?
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond.
Nous piquerons nous de justice,
Pour répondre à leur artifice,
Et zon, zon, zon,
Ah! voyez donc,

Un peu de tricherie
Dans la vie,
Eſt toûjours de ſaiſon.

Une ILLUSION.

L'époux qu'un autre objet enflame,
Soupire aux genoux de ſa femme ;
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond.
Elle qu'un amant en conſole,
De ſon époux feint d'être folle ;
Et zon, zon, &c.

Un MENSONGE.

Un amant pour tromper ſa belle,
Jure d'être toujours fidele,
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond.
Elle qui viſe au mariage,
Le dupe en feignant d'être ſage,
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Un jeune blondin me talonne,
Mais malgré l'amour qu'il me donne.
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond,

N'aurai-je pas assez d'adresse
Pour bien ménager ma tendresse,
Et zon, zon, &c.

Un MENSONGE *Gascon.*

Un Marchand qui me fait avance,
Me l'a fait-il en conscience,
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond ;
Suis-je assez sot après l'emplette,
Pour lui payer recta la dette,
Et zon, zon, &c.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge,
Elle étoit cruelle & sauvage,
Et bon, bon, bon,
Je t'en répond,
C'est un vieux dicton de famille,
Dont je pourrai bercer ma fille.
Et zon, zon, &c.

SCENE IX.

LE SUISSE *de la Verité chaſſe les Menſonges & les Illuſions.*

LE SUISSE.

Parti mon foi, quel diable de tapache faire fous al porte de mon Maîtreſſe, ſorte vous tout dehors pien loin. (*ils ſe retirent*) Ponjour pour votre perſonnage, Montſir.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre valet, voilà une drole de figure, deffions nous-en.

LE SUISSE.

Fous li paroître pien emparraſſé.

ARLEQUIN.

On le ſeroit à moins, Monſieur, je ne trouve dans mon chemin que menſonges & qu'illuſions: mais je n'y ſerai plus attrappé.

LE SUISSE.

Fous li avre paſſé tout le dangir, & fous li être tout alere dans le chambre te l'appartement te la Ferité.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je t'en réponds, autre illuſion, quand vous m'aurez bien par-

lé je vous verrai disparoître comme un esprit follet.

LE SUISSE

Non, non, moi l'y être point un l'esprit, j'en suis un Suisse.

ARLEQUIN.

Je conviens que votre forme devroit me rassurer, mais point d'affaires, allons, allons vous êtes une illusion.

LE SUISSE *lui donne un soufflet.*

Parti moi baillir un soufflet sur ta fisache, si tu pelle moi encore l'allusion.

ARLEQUIN.

Tu appelles cela un soufflet, c'est bien un bon coup de poing, *ohimé*! voilà un esprit bien pesant.

LE SUISSE.

Pour consolir toy, poire un petit coup pour sti malheureusement.

ARLEQUIN.

Ah! vous m'en direz tant que je vous croirai à la fin.

LE SUISSE

Sti fin l'y être pon.

ARLEQUIN.

Oui, voilà du réel, cela & le coup de poing commencent à me détromper.

LE

LE SUISSE.

Foule fous poire encore ein pé tavantache?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, je ſerai bien aiſe de verifier les choſes (*il boit*) ma foi je commence à croire que c'eſt un Suiſſe; faites moi la grace de me dire d'où vient tant de courtoiſie?

LE SUISSE.

Che ly être la portier de ſti tame Ferité, & ſti bon fame li tonnir beaucoup de ſin à ſon Domeſtique pour l'empêchir de mentir à ſa ſervice.

ARLEQUIN.

Vous êtes mon homme; ah! Monſieur, par votre moyen ne pourrois-je pas voir votre Maîtreſſe, vous pourrez compter ſur une reconnoiſſance...

LE SUISSE.

Fous fouloir donnir à moi te l'archant.

ARLEQUIN.

Ohime! nous y voilà, le portier de la Verité eſt comme un portier de Comedie: je ſuis au deſeſpoir, Monſieur, mais je n'ai pas le ſou.

LE SUISSE.

Tant meilleur, Montſir, tant meilleur, li être ein grand l'affront, quand

fou mi baillir te l'archant.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ?

LE SUISSE.

Parce que mon Maîtreſſe l'y deffendre d'en prendre.

ARLEQUIN.

Elle fait fort bien.

LE SUISSE.

L'y fouloir pas être venduë mon Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Elle ne veut pas être venduë, c'eſt donc pour cela qu'on ne la voit point dans le commerce ; mais entrons chez elle je vous en prie.

LE SUISSE.

Son chez elle ly être point encore ouverte, che lafre moi-même un grand l'impatience ti conduire fous chez mon Maîtreſſe ; elle afre dans ſon champre ein temoiſel qui ly être encore bien plus cholie que beaucoup, & che li être amoureuſe de ſon viſache comme un miſerable.

ARLEQUIN.

Votre Amour doit lui faire pitié ; en eſt-elle inſtruite ?

LE SUISSE.

Non che n'en parle de mon amour qu'à mon Bouteille.

ARLEQUIN.

Vous avez là une aimable confidante.

LE SUISSE.

Che lavre fait ein janſon à ſon louange qui ly être mon foi fort paſſablement.

ARLEQUIN.

A la louange de votre Maîtreſſe?

LE SUISSE.

Ouy, Montſir.

ARLEQUIN.

Je ſerois curieux d'entendre votre Chanſon.

LE SUISSE.

Il faut poire un petit coup pour tonner courache.

Il chante après avoir bû.

Matemoiſele fous li être fort cholie;
Et j'en ſuis votre ſerviteur;
Gueriſſez-moi d'un petit maladie
Que vous afre fait à mon cœur.
Pour vous point faire l'inhumaine,
Contre mon l'amoureux deſir;
Du chour que finira ma peine,
Commencera fotre plaiſir.

Voilà mon déclaration tamour.

ARLEQUIN.

Elle eſt fort bien tournée & parle bon françois pour une déclaration Suiſſe.

LE SUISSE.

Fous le trouvez donc fort bon.

ARLEQUIN.

Aſſurement.

LE SUISSE.

Allons foir s'il fait clair chez mon Maîtreſſe, & che faire entrer fous tout d'abord, luſtick lanſman.

ARLEQUIN.

Je vous aime de cette humeur je veux devenir votre ami.

LE SUISSE *chante.*

L'Amour eſt un bon garçon, *bis.*
Mais Bachus ly être plus bon ; *bis.*
Souvent l'amour embaraſſe,
Mais jamais Bachus ne laſſe,
Lampons, &c.
Je ſuis ſot près de Catin *bis.*
Quand je n'ai point bû du vin ; *bis.*
Mais je ne ſuis plus ſi bête
Quand j'ai du vin dans mon tête,
Lampons, &c.

Fin du premier Acte.

ACTEURS DU SECOND ACTE.

LA VERITE'.
ARLEQUIN.
LE SUISSE.
Un PROCUREUR.
ERASTE.
LUCINDE.
LA GAZETTE.
Un COMEDIEN François.
Un COMEDIEN Italien.
Un POETE.
Une COQUETTE.

ACTE II.

Le Theatre repreſente le Temple de la Verité.

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', SUIVANS *de la Verité*, LE SUISSE.

Un SUIVANT.

REgnez Divinité charmante,
Regnez à jamais ſur nos cœurs,
Loin des mortels à l'abri des erreurs,
Nous jouiſſons ici d'un ſort qui nous enchante.
Regnez, &c.

Ne craignez plus la Verité,
Mortels que ſon nom épouvante,
Aujourd'hui ſa voix ménaçante,
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.

Marchands vous pouvez nous ſurfaire,

Il vous eſt permis de tromper;
Coquettes vous pouvez dupper
L'adoleſcent & le ſexagenaire.

LE SUISSE.

Cabaretiers, empoiſonnez,
Traiteurs, faites payer au double,
Commis fripponnez, fripponnez,
Partiſans pêchez en eau trouble.

LE SUIVANT.

Triomphe fatale éloquence,
Que l'Avocat par ta puiſſance,
Rende le coupable innocent.

LE SUISSE.

Que le Procureur bien méchant,
Gruge la veuve & le petit enfant,
Par ſon memoire de dépenſe.

Tous deux.

Ne craignez plus la Verité,
Mortels que ſon nom épouvante,
Aujourd'hui ſa voix menaçante,
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple inhabité.

On danſe.

SCENE II.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN *dans le fond du Theatre.*

LE SUISSE.

Montame ein trangier qui demande à faire avec fous un petit parlement.

LA VERITE'.

Comment un homme a-t-il pû penetrer dans cet azile? peut-il s'en trouver un qui ſoit digne de ſe preſenter à mes yeux? qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Voilà un début qui m'intimide.

LA VERITE'.

Repondez, qui êtes vous?

ARLEQUIN.

Ma foi Madame, je vous le demande, vous devez le ſçavoir mieux que moy.

LA VERITE'.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Vraiment oui, la Verité doit ſçavoir qui étoit mon pete, inſtruiſez-m'en & je vous dirai qui je ſuis.

LA VERITE'.

Vous ne connoiſſez pas votre pere?

ARLEQUIN.

Helas! ma mere ne le connoiſſoit pas elle-même.

LA VERITE'.

Voilà un aveu ſingulier, qu'avez vous donc? vous tremblez.

ARLEQUIN.

Je ne ſçai ce que cela veut dire, je n'ai rien à me reprocher, cependant votre vuë me fait friſſonner.

LA VERITE'.

C'eſt un petit levain de l'humaine nature qui me rend redoutable à vos yeux, mais ce ne ſera rien, il faut que vous valiez mieux que les autres hommes, puiſque votre étoile vous conduit dans un endroit dont l'entrée eſt interdite à tous les mortels; raſſurez-vous je vous vois avec plaiſir, dites-moy ce qui vous ameine?

ARLEQUIN.

Un honnête Philoſophe m'a adreſſé à vous pour faire fortune.

LA VERITE'.

Je doute que mon ſecours vous ſoit utile, la Verité n'enrichit point.

ARLEQUIN.

Non, mais il y a maniere de vous

liquer, Madame, & de certaines occasions où l'on vous acheteroit bien cher, je connois je ne sçai combien d'amans, par exemple, qui donneroient toutes choses pour sçavoir si leurs Maîtresses les aiment veritablement.

LA VERITE'.

Quelle folie! si tu les désabusois, ils regretteroient leur erreur & ne payeroient pas le mauvais service que tu leur aurois rendu.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, mais pour des maris qui seroient bien aises de s'éclaircir sur la fidelité de leurs femmes?

LA VERITE'.

Autre idée, tu voudrois donc te servir de moi pour troubler la plûpart des menages.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, mais je vous tiens dans votre niche, donnez-moy le pouvoir de faire connoître ces gens dont on doit se deffier, là, de ces caracteres trompeurs qui sacrifient tout à leur interest.

LA VERITE'.

Tu serois bien venu vrayment, de

prétendre désigner les trois quarts du genre humain.

ARLEQUIN.

Diable! il est deffendu de nommer les masques.

LA VERITE'.

Et mon cher, crois que si j'ai quitté le monde, j'en ai eu de très justes causes; que ferois-je parmi les hommes, les éclairerois-je sur leurs deffauts mutuels? leur ferois-je connoître toutes les raisons qu'ils ont de se haïr? Non, non, je leur serois moins utile que funeste, & je serois cause qu'ils se mépriseroient tous en general, sans en devenir plus estimables en particulier.

ARLEQUIN.

Oui, vous avez raison, & vous me contez cela tout au plus juste, mais, Madame, s'il y a beaucoup de gens qui ne valent rien, il s'en trouve qui ne leur ressemble pas, & vous voyez qu'en vous éloignant du monde, vous dérobez des louanges que vous devez à ceux qui les méritent.

LA VERITE'.

Je ne fais pas un grand larcin, mais ceux qui méritent des louanges, se contentent de les mériter, & se repro-

cheroient l'encens que leur produiroient des vertus qu'ils ſont obligez d'avoir.

ARLEQUIN.

Comment! à quoy ſert donc la vertu, ſi ce n'eſt pour nous diſtinguer de ceux qui n'en ont point?

LA VERITE'

A quoy elle ſert? à remplir le cœur de celui qui la poſſede, elle n'exige point d'autre éclat.

ARLEQUIN.

Que diable! vous voulez toujours avoir raiſon, il n'y a pas moyen de diſputer avec vous; mais revenons à ma fortune, faites comme il vous plaira, mais il faut toujours la faire, à bon compte.

LA VERITE'.

Tu veux ſans doute une fortune des plus brillante?

ARLEQUIN.

Non, non, je me contenterai d'une fortune modeſte.

LA VERITE'.

Je ſuis bien aiſe de voir ta diſcretion, cela m'engagera à t'accorder ta demande, ſçachons un peu à quel prix tu mettrois ta felicité.

ARLEQUIN.

Je ne veux qu'une choſe.

LA VERITE'.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Aſſez d'argent pour acheter tout ce qui m'eſt neceſſaire.

LA VERITE'.

Voilà un point qui en renferme bien d'autres.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas le point principal ?

LA VERITE'.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN.

Et bien que m'importent les autres? je vais au fait moi, & je n'alonge point ma Requête par le dénombrement de mes beſoins.

LA VERITE'.

Pour t'accorder la ſomme que tu demandes, il faut ſçavoir à quoi ſe montent ces beſoins, voyons.

ARLEQUIN.

Mais.... je voudrois une maiſon commode, aiſée.

LA VERITE'.

Bon.

ARLEQUIN.

Une femme qui ne le fut point.

LA VERITE'.

Je t'entends.

ARLEQUIN.

Et qui fut assez jolie pour m'empêcher de faire des maîtresses.

LA VERITE'.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je veux vivre regulierement moi, une table bien garnie, ah! je devois bien la mettre la premiere, un vin assez bon pour me détourner du cabaret, cela est exemplaire.

LA VERITE'.

Après.

ARLEQUIN.

Des amis; francs, sinceres & fideles.

LA VERITE'.

Ne demande donc point de jolie femme.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LA VERITE'.

Parce que ces deux choses sont incompatibles.

ARLEQUIN.

Eh bien, je me passerai d'amis.

LA VERITE'.

Tu seras bien-tôt content & je vais

permettre l'accès de ma retraite aux mortels pour te faire choisir dans quelques états, celui qui te conviendra le mieux.

ARLEQUIN.

Comment? il faut donc que j'embrasse un état.

LA VERITE'.

Sans doute, jouirois-tu sans scrupule d'un bien que tu n'aurois pas eu de peine à acquerir.

ARLEQUIN.

Vous me la donnez belle, & comment font ceux qui vivent de leurs rentes?

LA VERITE'.

Cela ne les empêche pas de s'occuper, & par les ressorts d'une justice distributive, ceux qui ont le plus de moyens de se tranquiliser sont ordinairement ceux qui se fatiguent le plus.

ARLEQUIN.

J'ai donc bien fait de ne demander qu'une fortune mediocre, mais vous allez apparament faire battre la caisse aux quatre coins du monde, pour avertir ses habitans que votre Temple leur est ouvert.

LA VERITE'.

Non, non, je vais moi-même le faire transporter dans une ville, il n'y sera pas plutôt, que la nouvelle en sera répanduë & je ne manquerai pas de visites.

ARLEQUIN.

Vous en serez accablée.

LA VERITE'.

Non, je ne serai visible que fort peu de temps.

ARLEQUIN.

Comment donc, quel changement! nous voilà dans une ville superbe, ne seroit-ce point Constantinople?

LA VERITE'.

Les Turcs ont des Turbans, & tu ne vois ici que des chapeaux.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, je croyois tous les hommes coëffez de la même maniere; mais ne serions nous pas à Londres, non, voilà de jeunes Seigneurs qui font des pirouettes, & qui ne paroissent pas s'entretenir d'affaires bien serieuses; ah! peste soit du sot, nous sommes à Paris, ne devois-je pas le reconnoître à l'ajustement des Dames, à leur air charmant & meurtrier? nous sommes à Paris, n'est-ce pas?

LA VERITE'.

Oui,

SCENE III.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN.

LE SUISSE.

Parti mon foi, Montame, che viens remanter à fous le congé à moi.

LA VERITE'.

Et pourquoi donc, Suiſſe?

LE SUISSE.

Fou m'avoir pris à fotre ſervice pour garder ein porte dans un déſert, où il n'y afre perſonne, & il y avre la bas ein grand ville avec un tiable de monde qui veut parlir avec fous.

LA VERITE'.

Cela ne durera pas Suiſſe, on ne vient me voir que pour la rareté du fait, vous vous retrouverez bien-tôt dans notre tranquilité ordinaire & d'ailleurs je ne ſerai pas long-temps ici, faites entrer ſans confuſion.

ARLEQUIN.

Nous allons bien voir venir des

gens vous consulter pour s'instruire.

LA VERITE'

Tu pourrois te tromper.

SCENE IV.

LA VERITE', ARLEQUIN, Un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Aurois-je jamais dû m'attendre au bonheur qui m'arrive, vous êtes parmi nous respectable Divinité, que votre presence va changer les choses de face! j'appelle à votre Tribunal du Procès que je viens de perdre & qui me regardoit personnellement.

LA VERITE'.

Qui êtes vous?

LE PROCUREUR.

Procureur.

ARLEQUIN.

Un Procureur avoir des Procès; cela m'étonne!

LE PROCUREUR.

Je viens de perdre ma cause en dernier ressort, & sa perte doit servir de monument autentique de la perversité du siecle.

LA VERITE'.

Contre qui plaidiez vous?

LE PROCUREUR.

Contre ma femme.

ARLEQUIN.

Ah! vous vous amusez à plaider contre une femme de robe, ne sçavez vous pas qu'elles ont plus de rubriques que leurs époux!

LE PROCUREUR.

Je viens de l'éprouver.

LA VERITE'.

Quel étoit le fond de votre Procès?

LE PROCUREUR.

Le voici, vous sçavez, Déesse, que dans notre corps nous aimons à marcher le front levé.

ARLEQUIN.

Vous faites bien pour la commodité du Public.

LE PROCUREUR.

J'ai pris une femme jeune, aimable & bien faite, & pour éviter tous inconveniens matrimoniaux, je l'ai sommée le lendemain de notre mariage de décliner toute autre juridiction que la mienne, qu'elle n'eût point à prêter l'oreille aux jeunes muguets exploitans du quartier; en outre d'éviter ces cercles dangereux où les époux

ſont continuellement ſur le tapis, mais malgré toutes mes précautions, mes avertiſſement & mes deffenſes, je la trouvai l'autre jour au moulin de Javelle lorſque je la croyois à l'Opera ſous la conduite d'une de ſes tantes.

ARLEQUIN.

Elle s'y divertiſſoit peut-être mieux qu'à l'Opera.

LA VERITE'.

Que vous dit-elle pour excuſe?

LE PROCUREUR.

Qu'elle n'y avoit point trouvé de place.

ARLEQUIN.

On y jouoit peut-être Telegone ou les Stratagêmes de l'amour.

LA VERITE'.

Eh bien?

LE PROCUREUR.

Eh bien, Déeſſe, elle étoit audit moulin de Javelle, non pas avec ſa tante, mais avec deux Dames de ſes amies & trois Meſſieurs de leur connoiſſance; j'avois avec moi deux témoins, mais deux témoins irreprochables, enfin deux Procureurs mes confreres.

ARLEQUIN.

Diantre leur atteſtation devoit vous être d'un grand poids.

LE PROCUREUR.

Ils ont pourtant été recusez par ma femme, attendu que les deux Dames qui étoient avec elle étoient leurs épouses & que par consequent ils devenoient eux-mêmes parties interressées.

ARLEQUIN.

De quoi vous aviſiez-vous auſſi de prendre des témoins du corps ?

LE PROCUREUR.

Je n'en avois point d'autres, enfin j'ai pouſſé la procedure avec la derniere vigueur. J'ai pourſuivi ma femme en ſéparation, tous les Juges connoiſſent mon bon droit, j'avois des preuves plus que ſuffiſantes & malgré cela ils ont été obligez en ſuivant de maudites formalitez de me déclarer viſionnaire.

ARLEQUIN.

Parbleu un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir paſſer pour un ſot quand il a tant d'envie de le paroître, mais conſolez-vous, Monſieur, vous le ſerez toujours dans le fond ſi vous ne le parroiſſez pas dans la forme.

LE PROCUREUR.

Et c'eſt ce qui me deſeſpere, j'aurai

le dépit de voir triompher ma femme d'une juſte jalouſie que l'on condamne au ſilence; enfin, Déeſſe, j'oſe recourir à vos bontez, mettez au jour la juſtice de ma cauſe & vangez moi du tort que l'on me fait.

LA VERITE'.

Rendez plutôt grace au deſtin de vous avoir ſervi malgré vous même, pouviez-vous pourſuivre un Arreſt qui devoit vous couvrir de honte, repentez-vous du bruit qu'il a pû faire quoi qu'il ait été rendu en votre faveur.

LE PROCUREUR.

En ma faveur! il me condamne.

ARLEQUIN.

Il vous condamne à n'être point déshonoré, vous voilà bien malade.

LA VERITE'.

Prenez toutes les meſures neceſſaires pour n'être point expoſé à un pareil malheur, mais en cas qu'il vous arrive ne l'augmentez point en le rendant public, & qu'il n'y ait au plus que les perſonnes interreſſées qui puiſſent rire à vos dépens.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, n'agiſſez point comme ces pauvres Poëtes, qui pour ſe

venger du mauvais succès de leurs ouvrages, les font imprimer.

LE PROCUREUR.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Profitez de cet avis.

ARLEQUIN.

Et faites-en part à vos amis, entendez vous? voilà déja un état que je ne veux pas embrasser.

LA VERITE'.

Quoy! tu ne voudrois pas être Procureur?

ARLEQUIN.

Non, puisqu'ils ne sont point reçus en témoignage.

SCENE V.

LA VERITE', ARLEQUIN, ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Déesse, je viens implorer votre appuy contre un ingrat, un perfide qui ne m'aime plus.

ERASTE.

Parlons sans emportement & sans épithetes.

LUCIN-

LUCINDE.

Cet affront vous regarde, Déesse, c'est la Verité qu'il a outragée, puisqu'il s'est servi de son nom, des transports les plus persuasifs, pour obtenir un cœur que je voudrois ne lui avoir pas donné.

ERASTE.

Ah! vous me le reprochez, je ne vous en ai plus d'obligation.

ARLEQUIN.

Voilà une drolle de maniere d'acquitter une dette.

LUCINDE.

La voilà, cette Verité que vous attestiez, Monsieur, que vous preniez à témoin d'une constance qui devoit être éternelle.

ERASTE.

Ne mettons point Madame en jeu s'il vous plaît.

LA VERITE'.

C'est-à-dire, que je n'ai pas beaucoup de part dans cette affaire-cy.

LUCINDE.

Ah! de mon côté il n'est que trop vrai que je l'aime, & que je l'aimerai toûjours, qu'il ne s'attende pas que le dépit chasse ma tendresse, & me faire accepter les moyens que j'aurois

de me venger, je ne manquerois pas de consolateurs, sans doute; mais je veux lui ôter jusqu'au prétexte qui pourroit autoriser son infidelité, être sans cesse en droit de lui reprocher sa perfidie; oui, Monsieur, je serai toujours la même.

ERASTE *à la Verité.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

LUCINDE.

Toujours fidelle.

ERASTE.

Il faut que je sois bien malheureux; de trouver une femme constante.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes le seul qui vous plaignez d'une pareille infortune.

LA VERITE'.

Comment, Monsieur, ne devriez-vous pas être charmé d'avoir fixé une personne que vous poursuiviez avec tant d'ardeur, & n'auriez vous pas lieu de vous plaindre si elle avoit été la premiere à changer.

ERASTE.

Moi, point du tout, je ne suis point injuste, & quand Madame m'auroit quitté, je me serois fait un raison, ne sçais-je pas bien que les choses ne peuvent pas toujours durer.

LA VERITE'.

Combien y a-t-il donc que vous vous aimez ?

ERASTE.

Comment, il y a près de six mois.

ARLEQUIN.

Allons, allons, cela eſt aſſez raiſonnable.

LUCINDE.

Ah! Déeſſe, ne le croyez pas, il n'y a que deux mois qu'il me parla pour la premiere fois.

ERASTE.

Ah! cela eſt vrai, je vous confondois avec une autre.... je ne me ſouviens plus de ſon nom.

ARLEQUIN.

Sans cela il nous le diroit, on aime joliment dans ce pays-cy.

LUCINDE.

Vous voyez, Déeſſe, ſi l'on peut être plus vivement outragée.

ERASTE.

Mais en verité, Madame, vous n'y penſez pas, ſçavez-vous bien que c'eſt moi qui ſuis le lezé dans toute cette affaire, qu'hier encore on me reprochoit que je donnois dans l'Amadis, qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moi, que je devenois un grand

inutile; voilà deux ou trois semestres de galanterie que je manque : pourquoi, parce que je ne quitte point Madame; Damon à qui je devois succeder chez Dorimente, a été obligé de se faire remplacer par Clitandre. Orphise m'a écrit ce matin, que si je ne pensois à elle bien serieusement, elle seroit obligée d'accepter les soumissions d'un Partisan, & je sçai de bonne part, que si je ne me dépêche avec Eliante, je me la verrai souffler par un petit collet; il ne faudroit que cela pour bien établir ma réputation.

ARLEQUIN.

Voilà de grandes occasions que vous faites manquer à Monsieur.

LUCINDE.

Eh ! Monsieur, vous deviez vous adresser à ces Dames qui ont toujours des consolations toutes prêtes, mais venir chez moi mettre en usage tout ce que la passion la plus vive peut avoir de plus touchant & de plus tendre, me demander un aveu qui devoit difiez-vous, redoubler votre ardeur, ne l'obtenir que par des protestations qui en auroient imposé à la plus clairvoyante, & croire après cela que je puisse être à l'épreuve d'une infidelité,

non, Monsieur, non, vous m'avez inspiré une passion que vous entretiendrez s'il vous plaît, jusqu'à ce que je n'aye plus de gout pour vous.

ERASTE.

Bon, elle me renvoye aux Calendes grecques.

LUCINDE.

N'ai-je pas raison, Déesse?

LA VERITE'.

J'approuverois votre constance, si Monsieur m'en paroissoit digne, mais il vient de vous découvrir un caractere capable de vous dégager.

ERASTE.

Que je vous ai d'obligation.

LA VERITE'.

Vous devriez prendre un resolution genereuse.

ERASTE.

Courage.

LUCINDE.

Je ne puis.

ERASTE.

Quel entêtement.

ARLEQUIN.

Eh! Madame, oubliez Monsieur par pitié pour vous même.

LUCINDE.

Je sçai qu'il est indigne de ma ten-

dreſſe, mais mon cœur n'en eſt pas moins prevenu; enfin Déeſſe, je vous ai demandé votre appui, faites revenir un infidele.

LA VERITE'.

Je veux vous rendre un ſervice plus important (*Elle la touche de ſon Miroir*) que les traits de la Verité vous penetrent; ils déchireront bientôt le bandeau de l'amour.

ARLEQUIN.

Vous allez devenir un joli garçon.

ERASTE.

Comment donc vais-je être métamorphoſé?

LA VERITE'.

Non, non, ne craignez rien, ce ſera bien aſſez de vous faire paroître tel que vous êtes.

LUCINDE.

Quelle lumiere frappe mes eſprits! quelle main ſecourable en chaſſe le tumulte, pour y répandre le calme & l'indifference; ah! Monſieur, vous pouvez deſormais ſans craindre mes reproches, vous livrer aux bonnes fortunes qui vous attendent, je n'en ſerai point jalouſe, & le ſeul regret que vous me laiſſerez, ſera celui de vous avoir connu.

ARLEQUIN.

Vous devez être bien fatisfait.

ERASTE.

Je ſuis au comble de ma joye.

LUCINDE.

Je ne puis ſoutenir ſa preſence, Madame, permettez que je me retire & vous rende grace de vos bienfaits.

ERASTE *riant.*

Elle eſt ma foi toute adorable, je ne l'ai jamais tant aimée.

LA VERITE' *à Lucinde.*

Arreſtez un moment, il eſt juſte que Monſieur donne carriere à ſon amour propre, & qu'il connoiſſe combien votre conqueſte eſt eſtimable.

LUCINDE.

Je n'ai point envie de la paroître à ſes yeux.

ERASTE *paſſionné.*

Ah! Déeſſe, quel changement venez-vous de produire, de quels charmes venez-vous d'armer ma chere Lucinde, je crois voir en elle une Divinité, quoi! Madame, j'ai pû ignorer le prix d'un cœur comme le vôtre; ah! que je vais bien reparer l'injure que je vous ai faite.

LUCINDE.

Je ne vous demande aucune repa-

ration, Monsieur, épargnez-vous des remords dont je vous quitte, en cessant d'être aimé, vous cessez d'être coupable.

ARLEQUIN.

Vous voilà revenu des Calendes grecques.

ERASTE.

Quoi! vous ne m'aimeriez plus! ah ne prononcez point un arrest si barbare, la Verité m'éclaire, je sens la perte que je ferois si vous me repreniez votre tendresse, songez que je vous aimerai toujours, je connois tout ce que vous valez, parce que j'ai cette obligation à la Verité.

LUCINDE.

Je lui en ai une autre qui n'est pas moins grande, elle m'a éclairée sur votre compte, comme vous sur le mien, & cette connoissance que nous tenons d'elle, & qui vous engage à m'estimer me deffend à jamais de vous regarder en face; adieu, Monsieur, les choses ne peuvent pas toujours durer.

ERASTE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Vous meritez bien cela notre ami.

SCENE VI.

LA VERITE', LA GAZETTE, ARLEQUIN.

LA GAZETTE.

Ma chere parente, que j'ai de joye; comment, eſt-ce bien vous? la Verité à Paris! cela n'eſt pas poſſible.

LA VERITE'.

Ma chere parente! quel nœud, quel ſang nous lie, d'où tirez-vous votre origine?

LA GAZETTE.

De vous en droite ligne; j'ai eu l'honneur de vous repreſenter pendant tout le tems de votre abſence, on ne s'eſt preſque point apperçû de votre départ.

LA VERITE'.

Peut-on ſçavoir qui vous êtes?

LA GAZETTE.

La Gazette.

LA VERITE'.

La Gazette!

LA GAZETTE.

Oüi, correſpondante de la Renom-

mée, tante du Lardon, cousine germaine du Mercure, & les Nouvelles à la main sont mes sœurs naturelles.

ARLEQUIN.

Je ne vous crois gueres plus legitime qu'elles.

LA VERITE'.

Quel sujet vous amene?

LA GAZETTE.

Le seul desir de vous être utile, & comme vous êtes nouvellement débarquée en Europe, je viens vous mettre au fait de tout ce qui se passe.

LA VERITE'.

Quelle folie!

ARLEQUIN.

La Verité n'a que faire de vos instructions, elle sçait en quel état elle a laissé les hommes.

LA GAZETTE.

Elle les trouvera bien changez.

LA VERITE'.

Bien changez, quelle heureuse nouvelle!

LA GAZETTE.

Pas trop, pas trop.

LA VERITE'.

Si les Mortels ont changé ce ne peut être qu'en bien, & je les ai laissé dans un état à ne pouvoir gueres empirer.

LA GAZETTE.

On rafine tous les jours, ma chere parente, & j'oſe même dire que votre abſence a donné lieu à ce rafinement: du tems que vous étiez ſur la terre, les hommes étoient obligez de ſe montrer tels qu'ils étoient, la Verité les deſignoit; mais les choſes ont bien changé de face, l'un médit de ſon prochain par un motif de charité; celui-ci vole ſon prochain, ſous prétexte de l'aider à faire reſtitution; cet autre vend ſon ami dans une fraude qu'ils ont concertée enſemble, & le tout par délicateſſe de conſcience; enfin le médiſant devient charitable, le voleur devient reſtitutionnaire, & le perfide conſcientieux. A le bien prendre, il n'y a plus de vice ſur la terre, & Meſſieurs les hommes les habillent d'une façon à les faire paſſer pour des vertus en cas de beſoin.

ARLEQUIN.

Mais il me ſemble que pour une Gazette vous parlez comme un livre.

LA GAZETTE.

Je ſuis bien aiſe de faire voir à ma parente que je ne ſuis pas indigne de lui appartenir.

LA VERITE'.

Je n'aurois jamais cru que vous fussiez si sçavante, & je m'imaginois qu'une Gazette ne devoit débiter que des nouvelles.

LA GAZETTE.

Mais vraiment, ma cousine, vous étiez dans l'erreur, & je suis en droit de faire des remarques & des réflexions tant morales que politiques, & caustiques.

ARLEQUIN.

Gagnez-vous bien dans votre mêtier? Voyons un peu si je me ferai Gazette.

LA GAZETTE.

Le fond de la Profession ne produit pas grande chose; mais il y a des revenans-bons clandestins qui dédommagent. Je reçus ces jours passez trente pistoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette que la petite verole ne lui avoit pas gâté le tein. Un Medecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avoit tué par une saignée étoit mort par un *qui pro quo* d'Apoticaire. Si ce Medecin veut cacher tous ses meurtres au même prix, il sera bien-tôt ruiné.

ARLEQUIN.

Dites-nous quelques-unes de vos nouvelles.

LA GAZETTE.

D'Italie. Les Venitiens promettent une somme considerable à quiconque trouvera un secret infaillible pour empêcher une femme d'être infidelle. On craint que cette recherche n'ait pas plus de succès que celle du degré de latitude & de la quadrature du cercle chez les Hollandois.

ARLEQUIN.

Pourquoi de si sages Républiques proposent-elles des choses si difficiles?

LA GAZETTE.

Ecoutez cet article du Parnasse. Quelques Auteurs modernes ont fait une ligue offensive contre les anciens. Apollon ayant lû le Manifeste, a fait cesser les actes d'hostilité, voyant que les modernes n'attaquoient les anciens que par un mal entendu. De Paris. Les Comediens François ont donné cet Eté une Tragedie qui a fait un grand bruit, & qui sera d'une grande utilité au Public. Cette Piece est en forme de Recueil de sentences, maximes, dictons & devises, fort propres à mettre sur les écrans.

ARLEQUIN.

C'eſt dommage qu'on ne l'aye pas jouée en hyver.

LA GAZETTE.

Les Comediens Italiens donnent des Pieces nouvelles très-frequemment.

ARLEQUIN.

Tant pis, c'eſt une mauvaiſe marque.

LA GAZETTE.

Ils ont une attention particuliere à ſaiſir les choſes qui peuvent rejoüir le Public: il n'y a pas long-tems qu'ils donnerent l'Homme Marin, ſur la ſimple relation qu'on en crioit par les ruës. De Vienne. Le Baron de Chiprechelapre qu'on croyoit noyé dans le Danube par un deſeſpoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours ſain & ſauf dans ſa cave.

ARLEQUIN.

Il étoit mieux là que dans la Riviere.

LA GAZETTE.

De Barbarie. Il y a huit jours qu'un Cadis fit donner la baſtonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourſe de Sequins, afin qu'il le favórisât dans un procés dont il étoit Juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

LA GAZETTE.

Que n'évoquoit-il son procés en Europe, il n'auroit pas eu affaire à des Juges Barbares.

ARLEQUIN.

Reflexion caustique.

SCENE VII.

LA VERITE', LA COQUETTE, ARLEQUIN.

LA COQUETTE.

Ah! charmante Déesse, il n'est que trop vrai qu'il est quelquefois dangereux de vous suivre; vous voyez une personne en bute à la médisance la plus effrenée, pour avoir trop observé les loix que vous prescriviez aux hommes quand vous regniez sur la terre.

ARLEQUIN.

La pauvre petite, elle est jolie, ma foi.

LA VERITE'.

Je ferai en sorte qu'on vous y rende justice; mais faites-moi un portrait fidele de vos mœurs & de votre caractere.

LA COQUETTE.

Je ne vous cacherai point, Déeſſe, que je me livre ſans ſcrupule aux plaiſirs innocens qui peuvent flater une fille de mon âge; fêtes, cadeaux, bals, promenades, ſpectacles, voilà mes élemens.

ARLEQUIN.

Cela eſt naturel, c'eſt auſſi mon foible. Madame, je crois que voilà une femme qui me conviendroit.

LA VERITE'.

Nous verrons. Dites-moi en quoi l'on vous blâme; car juſqu'ici je ne vois en vous qu'une perſonne du grand monde, à laquelle tous les plaiſirs que vous nommez ſont très permis.

LA COQUETTE.

Eh bien, Déeſſe, toute la terre fronde ces plaiſirs: on trouve mauvais que je me réjoüiſſe, & tous les partis qui ſe préſentoient du vivant de mon pere ne me parlent plus de mariage, ils me trouvent trop vive, diſent-ils, trop agaçante.

ARLEQUIN.

Ce ſont apparemment de ces eſprits enfoncez dans la triſteſſe: allez, allez, ma belle, vous ne ſortirez pas d'ici ſans avoir un mari à votre diſpoſition.

LA

LA VERITE'.

Ne te preſſes point. Ce que vous me dites m'étonne, la vivacité & l'enjouement bien loin de rebuter les hommes, les attirent ordinairement. Comment ces deux choſes peuvent-elles produire un effet ſi contraire? que trouve-t-on de ſi blamable dans votre conduite?

LA COQUETTE.

Je vais vous l'expliquer.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que ces nigauds ſçavent dire.

LA COQUETTE.

On me reproche que lorſque je vais au bal je choiſis des habits avantageux qui ne me cachent pas aſſez la gorge; on voudroit je penſe que j'étouffaſſe ſous un Dominot, qui dérobe toutes les graces de la taille; on me blame de danſer trop ſpirituellement, on trouve à redire que je me démaſque après avoir danſé, que je m'aſſoye à côté d'un Seigneur, que je me panche ſur un autre & qu'un troiſiéme me baiſe les mains, pendant qu'un quatriéme m'évente.

ARLEQUIN.

Troiſiéme & quatriéme, que diable auſſi!

LA VERITE'.

Et comment en uſez vous aux promenades, aux ſpectacles.

LA COQUETTE.

Oh! pour la promenade, je ſoutiens qu'il n'y a pas de femme qui ait trouvé l'art de s'y divertir comme moi.

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

LA COQUETTE.

J'y vais en deshabillé, à la verité, mais parée au poſſible; j'y trouve de jeunes gens de ma connoiſſance qui badinent & folâtrent galament avec moi : chacun deux me demande quelque témoignage de mon amitié, comme un braſſelet, une tabatiere, je ne donne la preference à perſonne, mais je cherche à les contenter tous; de façon que je rentre chez moi ſans éventail, ſans gands, ſans rubans, ſans bouquet & ſans fichu.

ARLEQUIN.

Sans pannier & ſans chignon.

LA COQUETTE.

A propos de chignon, n'y eut-il pas l'autre jour un badin qui m'en coupa une boucle toute entiere, oh! quel folichon, quel folichon.

LA VERITE'.

Veux tu que je lui propose de t'épouser.

ARLEQUIN.

Non, ne vous pressez point, je ne veux point d'une femme que l'on tond comme un barbet.

LA VERITE'.

Achevons, je suis curieuse de sçavoir quelle est votre contenance aux spectacles, que pouvez vous faire dans une loge qui revolte le Public contre vous?

LA COQUETTE.

Oh! pour le coup, Déesse, rendez-moi justice, je vais à la Comedie, j'y cherche des yeux tous ceux à qui je dois une reverence, je les salue; point du tout, on interprête mal mon sçavoir vivre, & je sçais des gens qui m'ont fait un crime d'avoir rendu dans une Comedie cent quatre-vingt douze reverences, & de ce qu'elles ne s'adressoient qu'à des hommes.

ARLEQUIN.

Ce sont gens sans façon qui voudroient bannir le ceremonial: ne parlons plus de mariage.

LA VERITE'.

Avant de m'éclaircir sur certains

points, je voudrois apprendre comment vous passez votre temps à table?

LA COQUETTE.

Comme le souper est le dernier plaisir de la journée, je vous avoue que je m'y prête de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela est trop juste.

LA COQUETTE.

Je souppe en grande compagnie, je fais placer près de moi le meilleur de mes amis, à moins qu'il ne s'y trouve quelque étranger, vous sçavez qu'il faut faire honneur aux étrangers.

ARLEQUIN.

C'est observer le sçavoir vivre.

LA COQUETTE.

J'éguaye le repas par quelque conte badin, je felicite l'un sur sa belle humeur, je fais des reproches à l'autre sur son air chagrin, j'ai presque toujours le verre en main & le dessert amene la Chansonnette.

ARLEQUIN.

Madame, ne l'interrogez pas sur l'après souper.

LA VERITE'.

Je suis amplement instruite, mais je ne vois pas dans tout cela le fondement de vos plaintes contre moi, quel

rapport puis-je avoir avec votre maniere d'agir, & comment ſuis-je cauſe que l'on médit de vous?

LA COQUETTE.

Comment, Déeſſe! vous ne le voyez pas? je dis ce que je penſe, je ne cache point mes démarches; me propoſe-t-on quelque partie qui me flatte, je l'accepte, me plaiſt-on, je l'avoue; n'eſt-ce pas la ſuivre la Verité de point en point?

LA VERITE'.

Vous prenez le change.

ARLEQUIN.

La pauvre fille eſt dans la bonne foy, il ne lui manque que d'être dans le bon chemin.

LA VERITE'.

Je vais tâcher de l'y mettre; changez d'inclination & de manieres, vous ne vous entendrez plus reprocher la ſincerité de vos démarches.

ARLEQUIN.

Retenez bien cela.

LA COQUETTE.

Mais, Déeſſe, vous m'avez dit au commencement de notre converſation, que vous ne voyez rien dans ma conduite qui pût me la faire reprocher.

LA VERITE'.

C'eſt que je n'en avois pas entendu la fin; je ne condamne point certains plaiſirs, mais la façon dont vous vous y livrez, eſt condamnable. On peut aller à la Comedie (par exemple) ſans s'y donner en ſpectacle à tout le monde.

ARLEQUIN.

Oui, ne ſi pas diſloquer à force de reverences.

LA VERITE'.

On peut auſſi ſe promener & revenir chez ſoi avec ſes gands, ſon fichu & ſon éventail.

ARLEQUIN.

& cetera.

LA VERITE'.

Aller au bal ſans ſortir de la decence à laquelle votre ſexe vous oblige, danſer modeſtement & ne s'aſſoir ſur perſonne.

ARLEQUIN.

Ne pas s'étendre ſur quatre Meſſieurs comme ſur un canapé.

LA VERITE'.

Lorſqu'on vous plait, vous l'avouez, & vous appellez cela ſuivre la Verité, c'eſt prendre les choſes à la lettre, & s'il ne falloit qu'avouer ſes foibleſſes,

la verité seroit aisée à suivre : vous dites ce que vous pensez, & vous voulez que je vous en aye obligation, il faut penser bien, quand on veut se faire un merite de dire ce que l'on pense. Penser bien & agir de même, voilà suivre le chemin de la verité: vous en êtes un peu éloignée; si vous ne pouvez y entrer tout d'un coup, approchez-vous en du moins. Quand vous aurez quelque foible, combattez-le, & loin d'en faire un aveu qui en redouble la honte, tâchez en le cachant à tout le monde, d'en perdre vous-même le souvenir.

LA COQUETTE.

Vraiment voilà bien des affaires, cacher son foible à tout le monde, l'oublier soi-même, il faut que cela soit trop difficile, puisque cela ne me paroît pas naturel; mais nous tâcherons de concilier toutes ces choses, & & jusqu'à ce que je les ressente, je feindrai de les executer. J'imiterai Belise la prude, je ne verray personne en general, & le particulier m'en dédommagera: point de parties tumultueuses, à huit clos, à huis clos : jamais de promenades au Cours, des maisons de campagne : je refuserai avec éclat

l'hommage de ceux qui ne me plairont pas, pour accepter à petit bruit & sans crainte d'être blâmée, la tendresse de celui qui me flâtera le plus: ne vous mettez pas en peine, j'accommoderai cela à merveille.

Elle sort, & la Verité la touche de son miroir.

ARLEQUIN.

Vous la laissez partir dans une belle résolution.

LA VERITE'.

Elle ne la gardera pas jusques chez elle, & je veux que la visite qu'elle m'a renduë lui soit utile.

SCENE VIII.

UN COMEDIEN Italien, UN COMEDIEN François, LA VERITE', ARLEQUIN.

LE COMEDIEN Italien.

Ah! puissante Déesse, nous implorons votre secours.

LE COMEDIEN François.

Nous avons recours à vos bontez, Déesse charmante.

LA VERITE'.

Que puis-je faire en votre faveur, & qui êtes-vous?

LE COMEDIEN Italien.

Vous voyez en nous deux états qui composent tous les Royaumes & les Republiques.

LE COMEDIEN Fr.

Vous voyez en nous des Protées & des Cameleons.

LE COMEDIEN It.

Oüi, nous sommes les miroirs des mœurs & des caracteres.

ARLEQUIN.

Voilà des gens de bien des mêtiers.

LA VERITE'.

C'est-à-dire que vous êtes Comediens.

LE COMEDIEN Fr.

Oüi, Déesse, Monsieur est de la Troupe Italienne, & moi de la Françoise.

ARLEQUIN.

Des Comediens! il y a long-tems que j'ai envie de l'être.

LA VERITE'.

Ce ne seroit pas le plus mauvais parti que tu pourrois prendre.

ARLEQUIN.

Et bien, mes amis, avez-vous bien du monde?

LE COMEDIEN Fr.

La la.

L'ITALIEN.

Couſi couſi.

ARLEQUIN.

Vos Troupes ſont-elles bonnes?

L'ITALIEN.

Celle de Monſieur eſt excellente.

LE FRANÇOIS.

Et la votre eſt inimitable.

ARLEQUIN.

Eh! Meſſieurs, vous êtes trop honnêtes.

L'ITALIEN.

Il faut avoüer que ces Meſſieurs jouent avec grace, une nobleſſe, une décence; ils débitent avec tant d'art les grands ſentimens de leurs Tragedies, qu'ils ajoûtent à la majeſté des anciens Herosqu'ils repreſentent; car je ſuis sûr qu'ils ne parloient, ni ne geſticuloient comme ces Meſſieurs.

LE FRANÇOIS.

Je pourrois vous faire le même compliment, ſi vous repreſentiez des Tragedies comme dans notre païs; mais quoique vous ſoyez obligez à Paris de

vous reſtraindre au ſeul comique, vous n'y donnez pas moins lieu de vous faire admirer, par la maniere aiſée dont vous rendez les choſes. Tout chez vous part de ſource, & l'on ne diroit point à vous voir, que vous êtes Comediens.

ARLEQUIN.

Aſſurément voila deux amis bien ſinceres.

LA VERITE'.

Sçachons ce qui vous amene.

LE FRANÇOIS.

Il ne nous manque que de bonnes nouveautez; mais nous avons affaire à des Auteurs ſi entêtez & ſi prévenus d'eux-mêmes, que la plûpart de leurs Pieces tombent.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMEDIEN It.

Et nous venons vous ſuplier, Madame, de leur inſpirer ces vraies beautez qui font infailliblement réuſſir les Ouvrages.

LE COMEDIEN Fr.

C'eſt ce qui nous amene. Oſerions-nous nous flater de voir nos vœux remplis?

LA VERITE'.

Je ferai mon poſſible pour vous contenter. Mais voilà une plaiſante figure.

SCENE IX.

UN POETE & les ſuſdits.

LE POETE.

Déeſſe trop aimable, & dont l'heureux retour
Va mettre aux yeux de tous, mes talens au grand jour,
Je deſcens un moment du ſommet du Parnaſſe,
Et viens ſolliciter près de vous une grace.

LA VERITE'.

Vous êtes Poëte apparemment?

LE POETE.

Oui, Déeſſe.

ARLEQUIN.

A quoi l'avez-vous connu?

LA VERITE'.

A ſon langage.

ARLEQUIN.

Et moi à ſon habit.

LA VERITE'.

Quelle grace exigez-vous de moi?

ARLEQUIN.

Il vient apparemment vous prier de marquer ſes vers à votre coin.

LE POETE.

Non ; Monſieur, je me contente des preſens que j'ai reçu de Madame, & je ne lui demande que les moyens de les faire valoir.

LA VERITE'.

Voyons.

LE POETE.

Je ſuis Auteur Dramatique, mes Pieces ſont excellentes, tous ceux à qui je les lis en conviennent ; mais ſi-tôt qu'elles paroiſſent ſur le Théatre, elles changent de face, & les Comediens les défigurent tellement, qu'elles ſont méconnoiſſables. Ils me mettent en pieces, me ruinent, me coupent la gorge, & je vous prie, Madame, de leur donner des talens capables de rendre mes productions à la lettre, qu'ils en ſentent le vrai, qu'ils en ſoient effectivement penetrez : c'eſt ce que je ne puis leur faire comprendre ; il n'y a que vous, Déeſſe, capable d'un pareil miracle, ſi vous voulez l'operer, ma fortune eſt faite.

L'ITALIEN.

Voilà un plaiſant original.

LE FRANÇOIS.

Vous radotez.

LE POETE.

Ce que je dis n'eſt que trop vrai.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien que ces Meſſieurs ſont Comediens?

LE POETE.

Ah! Meſſieurs, vous voyez que je ſollicite en votre faveur, & que je demande pour vous ce que vous n'auriez jamais demandé de votre vie.

L'ITALIEN.

Nous vous avons rendu un plus grand ſervice, & nous venions conjurer la Déeſſe de vous donner du moins le ſens commun.

LE POETE.

Il faut n'en point avoir pour croire que j'en aye beſoin.

LE COMEDIEN Fr.

Vous ne connoiſſez pas ce qui vous eſt neceſſaire.

LA VERITE'.

Ne vous parlez point avec aigreur, vous avez beſoin les uns & les autres tâchez de vous concilier.

LE COMEDIEN It.

Eh le moyen, ces Meſſieurs ſont d'un entêtement.....

LE POETE.

Et vous d'une préſomption.

LE COMEDIEN Fr.

Ils ne recevroient pas le moindre conſeil.

LE POETE.

Etes-vous capables d'en donner, nous ſçavons ce qu'il faut au Public.

LE COMEDIEN Fr.

Que ne lui donnez-vous donc: nous ſommes tous les jours accablez de reproches: ou nous prend à partie quand nous jouons vos pieces, & l'on nous demande comment nous pouvons recevoir de pareilles platitudes.

LE POETE.

Et moi tout le monde me fait la guerre de donner de ſi bonnes choſes à des gens qui les jouent ſi mal; vous les feriez valoir, ſi vous faiſiez attention à la maniere dont je les recite. Qui doit connoître mieux que l'Auteur même la valeur intrinſeque d'un Piece qu'il a compoſée? N'eſt-ce pas ſon ſang, ſes entrailles dont il ſe dépoüille pour vous en confier le dépôt précieux? Ah! Meſſieurs, s'il a le malheur de voir ſa progeniture en des mains étrangeres, laiſſez lui du moins la conſolation de donner à ſon

enfant, cette nourriture, cette éducation, sans laquelle les premiers soins du pere sont infructueux.

ARLEQUIN.

Finissez-donc, vous me faites pleurer.

LE POETE.

Enfin, Déesse, vous sçavez quelle est ma priere, je la renouvelle en faveur de ces ingrats que je veux enrichir malgré qu'ils en ayent.

LE COMEDIEN It.

Souvenez-vous de grace de ce qui vous amene, c'est un homme qui ne croira jamais avoir été dans le faux, à moins que vous ne lui appreniez à penser juste.

LA VERITE' *au Poëte.*

Je me garderai bien de vous faire des presens dont vous croyez n'avoir pas besoin, si vous m'aviez consultée pour vous personnellement, j'aurois pû vous être utile, mais votre orgueil vous a porté à solliciter pour autrui des choses que vous auriez dû demander pour vous même ; je vous laisse tout en proye à votre bonne opinion.

LE POETE.

C'est donc là tous les services que

vous pouvez me rendre? Et bien je vous baise les mains, & pour me venger de ces Messieurs, je vais travailler pour l'Opera.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, mon ami, on n'a pas besoin de la Verité pour réussir dans ce pays-là.

LE POETE.

Pour la foire, pour Polichinele.

ARLEQUIN.

Pour le Pont neuf.

LE POETE.

Que les Romains pressez de l'un à l'autre bout,
Doutent où je puisse être & me trouvent par tout.

SCENE X.

LA VERITE', LES 2 COMEDIENS, ARLEQUIN.

LE COMEDIEN Fr.

Déesse, nous sommes au desespoir de vous avoir déplû.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois pas à vous trou-

ver plus raisonnable que les autres, mais n'importe, je veux faire un present à l'une de vos deux Troupes.

LE COMEDIEN Fr.

Peut-on vous demander en quoi il consiste?

LA VERITE'.

En un Acteur: le voilà.

Le COMEDIEN Fr. *le tirant par le bras.*

Je le crois excellent pour notre Théatre.

LE COMEDIEN It. *le retirant.*

Il ne sera pas moins bon pour le nôtre.

LA VERITE'.

Je le laisse le maître de choisir la Troupe qui lui convient.

ARLEQUIN.

Voyons.....

Il fait plusieurs lazis avec les Comediens, l'Italien lui donne du jeu & le François se plaint qu'il lui a gâté sa perruque.

ARLEQUIN.

Allons, allons, je suis des vôtres mon ami.

LA VERITE'.

Acceptez-le de ma main.

ARLEQUIN.

Vivat, me voilà Comedien; mais à

propos, cela fera-t-il ma fortune?

LA VERITE'.

Tu n'en as demandé qu'une médiocre, tu dois être content.

LE COMEDIEN Fr.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Je vous dédommagerai par quelque Actrice nouvelle.

SCENE XI.

LA VERITE', LE SUISSE, ARLEQUIN, LES COMEDIENS.

LE SUISSE.

Eh! Montame, emporte vite fotre maison hors de la Ville.

LA VERITE'.

Qui a-t-il?

LE SUISSE.

Tout le monde il vient avec de grosses chandelles de paille pour brulir fotre Temple, ils dirent qu'il n'ont pas besoin de la Ferité, & que vous gâtez tout leur affaire.

LA VERITE'.

Ils n'ont pas tort.

LE SUISSE.

Chacun a porté son plainte chez la Commissaire, & sti Montsir habillé avec un robe de chambre tout noir, il vient mener vous en prison par un Sentence.

ARLEQUIN.

Ah! Madame, c'est moi qui suis cause de l'accident qui vous arrive.

LA VERITE'.

Je vais le prevenir & disparoître.

ARLEQUIN.

Vous m'aviez bien dit que vous ne feriez pas long-temps dans ce pays-ci.

LA VERITE'.

J'y ai encore plus resté que je ne croyois.

SCENE DERNIERE.

LE COMMISSAIRE, ARCHERS, & les susd.

LE COMMISSAIRE.

Où est la Verité?

ARLEQUIN.

Bon, elle est bien loin, ne croyez-

vous pas qu'elle vous attendoit.

LE COMMISSAIRE.

Elle a tort, je ne venois ici que pour lui rendre tous les reſpects qui lui ſont dûs. Que je ſuis malheureux de ne l'avoir pas trouvée!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas la premiere fois que vous l'avez manquée.

Dernier Divertiſſement de Maſques.

Chantons, danſons tous,
La Verité n'eſt plus avec nous;
Sur nos deffauts, lorſqu'elle nous éclaire,
Ce n'eſt point pour nous ſoulager.
Elle devroit plutôt les taire,
Ne pouvant les corriger.
Chantons, danſons tous,
La Verité n'eſt plus avec nous.

On danſe.

I. VAUDEVILLE.

Quand vous ſçavez qu'une cruelle,
Sans aucun fruit, vous fait bruler pour elle,
Malheureux amant rebuté,
Quelle fatale verité!
Mais quand par un ſort favorable,
Vous liſez dans ſes yeux,
Remplis de feux,

L'inſtant heureux,
Qui doit combler vos vœux,
Verité trop aimable.

Qu'une famille vous marie
Sans votre choix, ſelon ſa fantaiſie,
A quelque vieillard hebêté,
Quelle fatale verité!
Mais quand par un ſort favorable,
On vous donne un galand,
Jeune & fringant,
Et qu'il vous prend,
Sans perdre un ſeul inſtant,
Verité trop aimable.

LE SUISSE.

Lorſque vous demandir bouteille,
Et que votre Hôte il fait la ſourde oreille,
Qu'il n'afre point de charité,
Quelle fatale verité!
Mais quand il y être fort traitable,
Qu'il vous donne du fin

Juſqu'au matin,
Et qu'un Catin
Vous en verſe tout plein,
Verité fort choulie.

ARLEQUIN.

Lorſque nous voyons une Piece,
Faire bailler, inſpirer la triſteſſe
Pour toute la Communauté,
Quelle fatale verité!
Mais quand par un ſort favorable,
Le parterre aplaudit,,
Se réjouit,
Badine & rit,
A tout ce que l'on dit,
Verité trop aimable.

On danſe.

II. VAUDEVILLE.

Laiſſons notre voiſin en paix,
Sur autrui ne gloſons jamais,

Et nous agirons à merveille ;
Sur nous le trait de verité,
Peut-être également porté ;
Nous devons craindre la pareille.

Le pauvre Lubin eſt un ſot,
Je le ſçais : mais je n'en dit mot,
Et je crois agir à merveille :
Car je ſuis époux comme lui,
Et dès demain dès aujourd'hui,
Il peut m'arriver la pareille.

A Philis je ſçais un galand,
Je n'en dirai rien cependant,
Et je crois agir à merveille :
Car enfin que ſçait-on, comment ;
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Il peut m'arriver la pareille.

ARLEQUIN.

Lorſqu'on ſifle chez nos voiſins,
Nous n'en paroiſſons pas plus vains
Et nous agiſſons à merveille :

Car enfin, que ſçait-on, vraiment,
Dès aujourd'hui, dès ce moment,
Autant nous en pend à l'oreille.

J'ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux, un Manuſcrit, intitulé: *Le Temple de la Verité*, Comedie, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, ce 15. Juillet 1726.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : à nos amez & feaux les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé François Flahault Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un petit Ouvrage qui a pour titre *Le Temple de la Verité*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Flahault, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractere conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pen-

dant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 17 Avril 1726; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde

des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 464 fol. 369, conformément aux Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 2. Août 1726.

Signé, D. MARIETTE, Syndic.

L'AMOUR PRECEPTEUR.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Par M. G ***.

Repreſentée pour la premiere fois le 25. Juillet 1726. par les Comediens Italiens ordinaires du Roy.

A PARIS.

Chez FLAHAULT, Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A

MONSIEUR

LE CHEVALIER DE LA VALLIERE.

MONSIEUR,

J'ai hesité quelques momens à mettre votre nom à la tête de cette Comedie : Mais à qui convenoit-il mieux, de dédier l'Amour Précepteur, qu'à un jeune Seigneur beau comme l'Amour même, & qui a les qualitez les plus essentielles pour se faire aimer ? En effet, MONSIEUR, *vous n'avez qu'à vous montrer pour enlever tous les cœurs, les graces sont repanduës*

dans vos actions les plus indifferentes, & mille belles qualitez réuniës dans votre perſonne, vous rendent, avec juſtice, les délices de l'illuſtre & vertueuſe Princeſſe à qui vous êtes attaché par les liens du ſang ; Elle partage toute ſon affection entre vous, MONSIEUR, *& Monſieur votre frere, qui eſt le ſeul qui puiſſe vous être comparé. Les ſentimens de cette grande Princeſſe, ſont toujours fondez ſur la raiſon, ſon diſcernement eſt exquis, & l'extrême tendreſſe qu'elle reſſent pour vous,* MONSIEUR, *fait bien mieux votre éloge, que tout ce que je pourrois dire à votre ſujet. Je ſens que la matiere eſt au-deſſus de mes forces, & lorſque j'ai l'honneur de vous préſenter une piece que le Public a reçu favorablement, je n'ai point eu d'autre deſſein que celui de vous aſſurer,* MONSIEUR, *du profond reſpect & du ſincere attachement avec lequel je ſuis,*

Votre très humble & très
obéiſſant ſerviteur G...

L'AMOUR PRECEPTEUR.

ACTEURS.

ALBERTI, Gentilhomme Venitien.
LELIO, } Enfans d'Alberti.
SILVIA, }
HENRIETE, Pupile d'Alberti.
SPINETTE, } Domestiques d'Alberti.
ARLEQUIN, }
FLAMINIA sous le nom du Seigneur Federico.
TRIVELIN, Valet de Flaminia.
HORACE, Oncle de Flaminia.

La Scene est à Venise.

L'AMOUR PRECEPTEUR.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

La Scene repreſente une ſalle de la maiſon d'Alberti.

SCENE PREMIERE.

HENRIETE, ARLEQUIN.

HENRIETE.

AH! mon cher Arlequin, je ne me ſens pas de joye.

ARLEQUIN *rit.*

Ah, ah, ah.

HENRIETE.

De quoi ris-tu donc?

ARLEQUIN.

Ma foy il n'y a plus d'enfans après cela.

HENRIETE.

Comment ! tu es surpris de me voir si contente, parce que le Seigneur Alberti vient d'ordonner à Lelio de me regarder comme sa femme.

ARLEQUIN.

Sans doute, voilà une jolie poupée pour amuser Monsieur Lelio, je ne puis y penser sans crever de rire.

HENRIETE.

Insolent, vous me perdez le respect, regardez-moi s'il vous plaît dès ce moment comme votre Maîtresse ...

ARLEQUIN.

Pouf ... vous ne l'êtes pas encore ; dans une couple d'année je ne dis pas que.....

HENRIETE.

Dans une couple d'années ? & bien tu n'y perdras rien pour attendre.

ARLEQUIN,

Comment ! qu'est-ce que cela signifie ?

HENRIETE.

Cela signifie que si-tôt que je serai mariée, je te ferai donner cens coups de bâtons, pour te punir de toutes tes impertinences.

ARLEQUIN.

Ohimé, quelle poulette ! notre jeune Maître n'a qu'à se bien tenir ; Il trouvera ma foi à qui parler. Mais le voici, il est bien rêveur.

SCENE II.

HENRIETE, ARLEQUIN, LELIO.

LELIO.

Que je suis malheureux !

HENRIETE.

Bon jour mon petit bon homme.

LELIO.

Bon jour, Henriete, bon jour.

ARLEQUIN.

Voilà un compliment bien sec.

HENRIETE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? vous êtes bien incivil aujourd'hui.

LELIO.

Comment !

HENRIETE.

Aulieu de me donner de ces petits noms caressans qui plaisent tant aux personnes que l'on aime..... Bon jour, Henriete, bon jour...

ARLEQUIN.

Franchement elle a raiſon ; bon jour Henriete, bonjour... quelle bruſquerie ! à votre place je lui aurois dit, ma chere petite Henriete, mon petit cœur, ma petite reine, que je ſuis charmé de vous rencontrer ici, permettez que je vous dérobe un petit baiſer.

HENRIETE.

Ce garçon là ne manque pas d'eſprit... en effet, c'eſt ainſi que l'on doit en agir avec ſa femme prétenduë.

LELIO.

Ma femme !

HENTIETE.

Ouy, Monſieur, votre femme ! le Seigneur Alberti votre pere, ne vous a-t-il pas commandé encore aujourd'hui de me regarder ſur ce pied-là ?

LELIO.

Mais Henriete, vous n'eſtes encore qu'une enfant.

HENRIETE.

Un enfant ! j'ai douze ans paſſez, afin que vous le ſçachiez, & à cet âge-là, l'on peut fort bien être mariée.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, ſur tout quand le fruit eſt précoce, allons, Seigneur Lelio, rendez s'il vous plaît vos reſpects à votre

épouse future, & demandez lui excuse de votre impolitesse.

HENRIETE.

C'est fort bien dit, rengez-vous à votre devoir, Monsieur, & l'on vous pardonne votre indifference passée.

LELIO.

Cela me feroit rire dans un autre temps, mais je suis si outré de la dureté de mon pere...

HENRIETE.

Et bien, Monsieur, je vous attends.

LELIO.

Et Henriete, laissez-moi, vos discours me fatiguent; voilà encore une plaisante petite fille de le prendre sur ce ton là.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi, ahi.——

HENRIETE.

Plaisante petite fille! ah! je creve; plaisante petite fille, à une personne de mon âge; ah je vous apprendrai, Monsieur, à me traiter ainsi.

LELIO.

Et que ferez vous?

HENRIETE.

Je serai bien-tôt votre femme en dépit de vous, & dans cette qualité je vous ferai voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a rien à redire à cela, la vengeance eſt naturelle.

HENRIETE.

Je cours avertir le Seigneur Alberty de vos mepris, il m'en fera raiſon, ou... je ne ſuis pas fille...

ARLEQUIN.

Voilà un ſerment terrible.

HENRIETE.

Suis-moi Arlequin. *Ils ſortent.*

LELIO.

Sous quelle malheureuſe étoile ſuis-je donc né ? ah ! ma chere Flaminia, quelqu'obſtacle que l'on apporte à notre amour, je perdrai plutôt la vie que de devenir infidele

SCENE III.

LELIO, SILVIA.

SILVIA.

Eh ! mon frere, que faites vous ? vous connoiſſez l'eſprit violent de notre pere. Vous allez encore l'irriter par la maniere dont vous en agiſſez avec Henriete, ne pouvez-vous vous contraindre avec elle un ſeul moment ?

LELIO.

Non, ma sœur, je n'y puis plus tenir, depuis que mon pere l'a assuré qu'elle m'épouseroit, cette petite folle me desespere.

SILVIA.

En verité vous n'êtes pas plus raisonnable qu'elle, & si je n'avois pris le soin de l'avertir & de prier Arlequin de la mener dans ma chambre, mon pere seroit déja informé de votre peu de complaisance.

LELIO.

Eh! ma sœur, que vos leçons conviennent peu à l'état où je suis; ah! Flaminia, Flaminia, quel sacrifice on veut exiger de moi?

SILVIA.

Mais mon frere, cette Flaminia est donc une grande enchantereſſe, pour vous ôter ainsi l'usage de la raison.

LELIO.

Ah! Silvia, si vous connoissiez cette charmante fille, vous ne seriez plus surprise de la vivacité de mon amour; que n'aimez vous ma chere sœur? vous sentiriez en un moment jusqu'où vont toutes mes peines.

SCENE V.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mademoiselle venez, si vous voulez; contenir la petite Henriete; elle veut à toute force sortir de votre chambre pour aller trouver le Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je vous quitte mon frere, je vais tâcher d'adoucir son esprit irrité.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO *se promene en rêvant & donne toutes les marques d'un homme agité d'un violent chagrin.*

ARLEQUIN.

Notre jeune Maître paroît enfoncé dans ses reflexions, il faut que je me divertisse un peu à ses dépens.

LELIO.

Faut-il qu'un pere barbare ſepare deux cœurs auſſi étroitement unis !

ARLEQUIN.

Permettez Monſieur que je vous felicite ſur le choix de Mr Alberti votre pere ....

LELIO *en lui donnant un ſoufflet.*

Tiens voilà pour ton compliment... ſort impertinent...

ARLEQUIN.

Ce n'eſt que pour badiner .... Mademoiſelle Henriete eſt ſi aimable, elle a de petites manieres ſi douces, ſi engageantes.

LELIO *lui donne des coups de pieds au cul.*

Ah maraut que vous êtes, vous voulez rire ? Oh je vous ferai connoître à qui vous vous jouez .... hors d'ici.

ARLEQUIN *pleurant.*

Cela devient ſerieux .... ſçavez-vous bien Monſieur que je commence à me fâcher ?

LELIO.

Eh que m'importe ?

ARLEQUIN.

Il m'importe à moi, je ſuis un valet fidele, Monſieur Alberti veut que vous épouſiez la petite Henriete, j'y ai don-

né mon consentement & vous l'épouserez.

LELIO.

Je l'épouserai, traitre.

ARLEQUIN.

Ouy, vous l'épouserez.

LELIO.

Ah! Je t'apprendrai à parler.

Il le rosse, Arlequin crie de toutes ses forces.

SCENE VI.

LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI.

ALBERTI.

Et que diantre as-tu à pleurer ainsi?

ARLEQUIN.

Je ne pleure pas sans raison, Monsieur, je viens d'être roué de coups.

ALBERTI.

Qui t'a battu?

ARLEQUIN.

Le signor Lelio.

ALBERTI.

Mon fils?

LELIO.

C'est ainsi que l'on doit traiter un Valet insolent.

ARLEQUIN *pleurant.*

Un soufflet, trois coups de pied au cul, vingt coups de bâtons ; voilà de beaux présents de nopce.

ALBERTI.

Qu'est-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Voilà ce que ma vallu le compliment que j'ai fait à Monsieur sur son mariage avec Mademoiselle Henriete.

ALBERTI.

Ouy, vous le prenez sur ce ton ! oh je mettrai bien-tôt ordre à votre conduite.

LELIO.

Vous ferez ce qu'il vous plaira mon pere, mais vous ne me ferez pas changer de resolution ; en vain vous m'avez fait pour ainsi dire enlever de Bologne, où j'achevois mon Droit, pour me faire quitter tout commerce avec Flaminia : c'est une fille fort riche, d'une beauté & d'un merite superieur à celle de son sexe, & chez laquelle les plus illustres Cavaliers de cette Ville tiennent à honneur d'être reçus : j'ai eu l'avantage de lui plaire & d'en être aimé ; nous nous sommes donnez une promesse reciproque de mariage, & rien n'est capable de rompre les engagemens que j'ai pris avec elle.

ALBERTI.

Je ne suis que trop informé de vos folles prétentions, mais n'esperez-pas que j'y donne jamais les mains, vous épouserez Henriete, ou par la mort....

ARLEQUIN.

Ouy, elle sera votre femme, j'y ai regardé, oh, oh.

LELIO.

Maraut.... Eh! mon pere, y pensez-vous bien, moi épouser Henriete, une enfant! elle a près de cent mille écus, il est vrai; sa mere qui vous l'a confiée en mourant, vous a chargé de lui choisir un bon parti, & vous croyez que rien ne convient mieux à l'arrangement de vos affaires que de me la donner en mariage.

ALBERTI.

Sans doute.

LELIO.

Voilà de beaux projets, mais il ne seront pas executez sur ma parole.

ALBERTI.

Ils le seront.

LELIO.

Non, mon pere.

ARLEQUIN.

Nous vous ferons bien obéïr....

LELIO.

Sans le respect que j'ai pour mon pere je t'assommerois de coups.

ARLEQUIN.

Le respect que vous avez dites-vous pour le Signor Alberti, vous empêche de me batre ?

ALBERTI.

Sans doute, je voudrois bien qu'il poussât l'audace jusqu'à...

ARLEQUIN.

Oh cela étant, vous n'épouserez jamais votre mijorée de Flaminia ; c'est moi, qui vous le dis.

LELIO.

Mon pere.....

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous serez marié avec Henriete.

LELIO.

Je perds patience....

ALBERTI.

Je m'en moque.

ARLEQUIN.

Et nous ferons les accords dès ce soir, n'est-il pas vrai Seigneur Alberti ?

LELIO.

Je n'y puis plus tenir.

Il éloigne Arlequin vers la Cantonade & le bat.

ARLEQUIN.

Ayuto misericordia, Signor padre ayuto.

ALBERTI.

Attends, attends coquin.

ARLEQUIN.

Ah je suis estropié *son tutto rouinato.* Il pleure.

Arlequin & Alberti font une Scene de lazis trés courte & trés vive, le premier est dans une colere extrême d'avoir été battu, aprés qu'Alberti l'a assuré que son fils ne lui manqueroit pas de respect : le second est outré de l'insolence de Lelio : ils parlent tous deux à la fois, & Alberti a toutes les peines imaginables à faire taire Arlequin.

ALBERTI.

Ecoute, Arlequin, je sçais un remede à l'insolence de Lelio.

ARLEQUIN *pleurant.*

J'aimerois mieux un remede contre les coups de bâtons.

ALBERTI.

Lelio n'a gueres que dix-neuf ans, il n'a pas achevé son Droit, je veux lui donner un Precepteur qui ne le quittera pas d'un moment, jusqu'à ce qu'Henriete soit en état d'être mariée, je lui confierai toute l'autorité que j'ai sur lui.

ARLE-

ARLEQUIN.

Vous ne lui ferez pas un grand préſent ; mais Monſieur, s'il vous plaît, le Précepteur ne ſera-t-il pas battu par Monſieur Lelio ?

ALBERTI.

Au contraire, il ſera en droit de le corriger vivement : un Précepteur eſt un homme reſpectable.

ARLEQUIN,

Et où eſt-il ce Précepteur ?

ALBERTI.

Je vais le chercher dans Veniſe, il y en a pluſieurs qui ne demanderont pas mieux que d'entrer chez moi.

ARLEQUIN.

Ne prenez point cette peine, j'ai votre affaire.

ALBERTI.

Comment ! tu en connois un ?

ARLEQUIN.

Ouy, vous dis-je.

ALBERTI.

Il me faut un grand homme.

ARLEQUIN.

Celui-là eſt petit, mais...

ALBERTI.

J'entends, un homme de merite, en a-il ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous en assure.

ALBERTI.

Vert!

ARLEQUIN.

Celui que je vous propose est rouge, jaune, bleu & blanc.

ALBERTI.

Tu veux rire.

ARLEQUIN.

Ne vous embarassez de rien, votre homme est tout trouvé, mais je vous avertis d'une chose, c'est qu'il a grand appetit.

ALBERTI.

Nous tâcherons de le satisfaire, ma table est assez bonne comme tu le sçais.

ARLEQUIN.

Comment! il mangera à votre table?

ALBERTI.

Sans doute, veux-tu qu'il mange avec des Valets?

ARLEQUIN.

Oh! il n'est pas glorieux, & c'est ce dont il s'embaraſſoit le moins; mais voici à peu près ce que je sçai qu'il pourra vous demander. A déjeûner une bonne bouteille de vin, un pain d'une livre, & la moitié d'un saucisson de Boulogne.

ALBERTI.

Cela vaut fait.

ARLEQUIN.

Mallepeſte c'eſt un bon métier d'être Précepteur, à dîner un plat grand comme cela, de Vermicelle, ou de Macarons.

ALBERTI.

Fort bien

ARLEQUIN.

Un foye de veau dans la poëſle, & une Bonne livre de fromage de Milan ?

ALBERTI.

Tu te moques?

ARLEQUIN.

Monſieur chacun à ſon ragoût, c'eſt un homme qui ſe feroit pendre pour du fromage.

ALBERTI.

Voilà un homme d'un caractere bien ſingulier : mais s'il me convient...

ARLEQUIN.

Deux bouteilles de vin & du deſſert, le ſouper à peu près de même ; cela vous accommode-t-il ?

ALBERTI.

Très fort, tout ce que tu m'as demandé là, eſt fort commun, & ſi je ſuis content de celui que tu me propoſe, je prétends le traiter tout autrement.

ARLEQUIN.

Cela étant je vous l'ameine ici dans un demi quart d'heure..... mais au moins vous mettrez dans le marché qu'il ne sera pas battu par Monsieur Lelio.

ALBERTI.

Très sûrement. Va cours, je t'attends avec impatience.

SCENE VII.

La Scene change & represente le devant de la maison d'Alberti, & une Auberge vis-à-vis.

FLAMINIA *en Cavalier, sous le nom de Federico.* TRIVELIN.

TRIVELIN.

Ma foi, Mademoiselle, voulez-vous que je vous parle naturellement, je crains que vous n'ayez fait une sotise de vous travestir en Cavalier pour courir après l'amant que l'on vous enleve, cela sent bien l'heroïne de Roman, & pour une fille d'esprit, & dont la reputation étoit si bien établie à Bologne; voilà un pas assez délicat.

FLAMINIA.

Ah ! Trivelin, ceſſe de m'affliger par d'inutiles reflexions, je me ſuis dit à moi-même tout ce que l'on pouvoit me repreſenter ſur le voyage, j'ai vainement combatu mon penchant, l'amour a été le plus fort, & je ne puis plus vivre ſans mon cher Lelio.

TRIVELIN.

Cet amour eſt diablement vif, il nous a fait crever plus de quatre chevaux de poſte, & j'en ſuis encore tout écorché ; mais Mademoiſelle, que dira le Seigneur Horace votre oncle, quand il ſçaura votre départ ?

FLAMINIA.

J'ai pris ſoin de l'en inſtruire par une lettre, & je lui fais croire que je me ſuis retirée dans un Couvent, d'où je lui donnerai de mes nouvelles quand il en ſera temps.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas aiſé à tromper & je crains bien qu'il ne découvre notre retraite.

FLAMINIA.

Oh ! tu m'impatiente avec tes craintes & tes reflexions, ſonge ſeulement à mes affaires, voilà la maiſon du Seigneur Alberti à ce que l'on m'a appris, je vais entrer dans cette Hôtellerie, tâche de

découvrir ce qu'eſt devenu mon cher Lelio, tu as de l'eſprit, il eſt inutile de te donner là-deſſus de plus amples inſtructions.

SCENE VIII.

TRIVELIN, ARLEQUIN, SPINETTE.

TRIVELIN

J'apperçois une jeune fille & un valet qui ſortent de cette maiſon, retirons-nous un peu à l'écart & voyons ſi nous ne pourrions pas tirer quelqu'éclairciſſement de leur converſation.

ARLEQUIN *à Spinette.*

Ouy, morbleu, te dis-je, je veux me venger, & il ne ſera pas dit que Monſieur Lelio m'ait traité comme il a fait ſans raiſon.

TRIVELIN.

On parle de notre amoureux, aprochons.

SPINETTE.

Mais mon cher Arlequin, ce n'eſt pas tout à fait ſans raiſon que notre jeune maître t'a battu, de quoi t'aviſe tu de le contrarier ? tu connois ſa vivacité.

ARLEQUIN.

Mais auſſi le Seigneur Alberti eſt le Maître.

SPINETTE.

J'en conviens, mais tu ne l'eſt pas toi, pourquoi de propos déliberé chagriner ce pauvre garçon ? tu t'eſt attiré ces coups de bâton ; c'eſt ta faute.

ARLEQUIN.

Mais auſſi Monſieur Lelio n'eſt point raiſonable, ſon pere ne veut pas qu'il ſonge à une certaine Flaminia, il prétend qu'il épouſe la petite Henriete, & l'affaire ſeroit déja conclue, ſi elle avoit ſeulement deux ans de plus : car tu ſçais qu'elle n'en a gueres plus de douze, & qu'elle eſt très délicate.

TRIVELIN.

Ohimé !

SPINETTE.

Je ſçais tout cela, & de plus que le Signor Alberti cherche un Precepteur pour mettre auprès de ſon fils, afin de le tenir de très court ; tu trouve donc la conduite de notre vieux Maître bien raiſonnable ?

ARLEQUIN.

Mais . . . ſans doute.

SPINETTE.

Et tu ſerois d'avis que Monſieur Lelio ſe diſpoſât à épouſer Henriete dans

quelques années, parce qu'elle a cent mille écus, à ce que l'on dit & que Flaminia n'en a peut-être pas la moitié tant.

ARLEQUIN.

Eh ! mais le bon sens veut que cela soit ainsi.

SPINETTE.

Fort bien ; Je suis aussi de ton sentiment, ô ça Arlequin tu m'aimes à ce que tu dis ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas équivoque.

SPINETTE.

Tu n'as pas grand bien, comme tu sçais.

ARLEQUIN.

Non, & notre fortune est assez égale.

SPINETTE.

Si l'on me presentoit quelqu'honnête garçon qui eut trois ou quatre mille francs, & que l'on voulut m'engager par interêt à t'être infidelle, cela t'accommoderoit-il ?

ARLEQUIN.

Non vraiment.

SPINETTE.

Cela m'accommoderoit moi ; & comme l'on vient de me faire cette proposition & que j'y trouve mon avantage, je l'ai acceptée sans hesiter.

ARLE-

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible !

SPINETTE.

Cela eſt très vrai, & je t'abandonne, adieu mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah perfide Spinette ! tu me jouerois un pareil tour ? ingratte ! tu veux donc me voir mourir de douleur ?

SPINETTE.

Ouy ; que m'importe.

ARLEQUIN *pleure.*

Hou, hou, hou.

SPINETTE *rit.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Tu ris encore ſcelerate ?

SPINETTE.

Pour quoi non !

ARLEQUIN.

Tu n'as pas pitié de l'état ou je ſuis?

SPINETTE.

Eh, as tu pitiez toi, de la ſituation où eſt notre jeune Maître ? tu ne veux pas que je te quitte pour faire ma fortune, & tu es d'avis qu'il abandonne Flaminia qu'il aime, pour Henriete qu'il n'aime point, parce qu'elle eſt beaucoup plus riche, cela n'eſt point naturel.

TRIVELIN *a part.*

Voilà une rusée commere.

ARLEQUIN.

J'ai tort, j'en conviens, & je donne les mains au mariage de cette Flaminia avec Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Et moi je romps dès ce moment mes engagemens avec le jeune homme qui a quatre mille francs.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SPINETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

Ah ! ma chere Spinette je respire ; j'allois mourir à tes pieds si tu avois continué à m'être infidelle.

SPINETTE.

Va, va, je ne l'ai jamais été, ce n'étoit qu'une comparaison.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu une comparaison ?

SPINETTE.

C'est à-dire, que j'ai feint cette histoire pour te faire connoître qu'il faut toujours prendre son cœur par autrui.

ARLEQUIN.

Ah Spinette, plus de comparaison je te prie, elles m'étouffent ; voilà qui

eſt fait, je ſuis du parti de notre jeune Maître... mais cependant je veux me venger de ſes coups de bâton.

SPINETTE.

Et que prétends-tu faire?

ARLEQUIN.

Tu le ſçauras dans peu.

SPINETTE.

Prends garde à tes épaules.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien ſur cet article, j'en ai de bonnes cautions.

SPINETTE.

A la bonne heure. (*On appelle Spinette.*) Mais je crois que l'on m'appelle.

ARLEQUIN.

Adieu charmante Spinette, tu m'as cauſé une frayeur dont je ne ſçaurois revenir.

SPINETTE.

Tant mieux, je ſuis bien aiſe de connoître que tu m'aimes veritablement.

SCENE IX.

TRIVELIN, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

TRIVELIN.

Seigneur Federico ?

FLAMINIA.

Que me veux tu ?

TRIVELIN.

Votre amant eſt ici, Mademoiſelle.

FLAMINIA.

Ah ! quelle ſatisfaction pour mon cœur !

TRIVELIN.

Le Seigneur Alberti ne l'a fait revenir ſi précipitamment de Bologne, que par rapport à vous, c'eſt encore ce que je viens d'apprendre.

FLAMINIA.

Quel ſujet d'affliction !

TRIVELIN.

Ce n'eſt pas encore tout ; il le marie à une fille qui a cent mille écus de bien.

FLAMINIA.

Ah ! je ſuis morte, ſoutiens-moi Trivelin.

TRIVELIN.

Doucement, le mariage n'eſt pas encore achevé, il y a un petit obſtacle.

FLAMINIA.

Je ſuis dans le plus affreux deſeſpoir ..... mais quel eſt donc cet obſtacle?

TRIVELIN.

C'eſt que la perſonne qu'Alberti veut lui faire épouſer n'a guere que douze ans.. ...

FLAMINIA.

Ah! je reſpire.

TRIVELIN.

Et pour empêcher que le cœur de votre jeune amant ne tombe ici dans le même inconvenient qu'à Bologne, le Seigneur Alberti lui cherche un Precepteur qui puiſſe repondre de ſes actions..... & cela rompt toutes nos meſures.

FLAMINIA.

Un Precepteur, Trivelin? (*d'un air gai*) ah! que m'annonces-tu?

TRIVELIN.

Ouy, Mademoiſelle, je ſuis ſur que le bon homme court à preſent tout Veniſe pour trouver un pédant, ſevere, rebarbatif, ennemi des femmes, & qui puiſſe veiller exactement ſur la conduite de ſon fils.

FLAMINIA.

Ah ! mon cher Trivelin, tu me rends la vie, tous mes chagrins disparoissent dans ce moment.

TRIVELIN.

Je ne vous comprens pas.

FLAMINIA.

Que tu as peu d'esprit ?

TRIVELIN.

Quoi vous pouriez ? . .

FLAMINIA.

Viens te dis-je, suis-moi, l'amour est un Protée qui prend toutes sortes de formes, je vais sur ma parole tailler de la besogne au Seigneur Alberti.

TRIVELIN.

Mais en verité Mademoiselle . . .

FLAMINIA.

Eh, suis moi sans craindre & sans raisonner.

TRIVELIN.

Allons donc, tout coup vaille.

Ils entrent dans l'Auberge.

SCENE X.

ALBERTI, ARLEQUIN.

ALBERTI.

Arlequin eſt bien impatientant, il m'avoit promis de m'amener un Precepteur pour mon fils.... Mais je croi l'entendre.

ARLEQUIN.

Bonnes nouvelles, Seigneur Alberti, votre Docteur eſt trouvé.

ALBERTI.

Et où eſt-il ?

ARLEQUIN.

Ici près, lui dirai-je de venir ?

ALBERTI.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'y cours. *Il ſort.*

ALBERTI.

Parbleu Monſieur mon fils, nous vous réduirons à la raiſon, & il ne ſera pas dit que vous vous roidirez contre mes volontez: le petit-impertinent! refuſer une fille avec cent mille écus, pour s'attacher à une autre qui n'a peut-être pas le quart de cette ſomme.

Arlequin arrive habillé en Docteur avec une barbe noire, il contrefait sa voix, fait plusieurs lazis & reverences.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme l'on voit briller entre les Astres le Soleil, entre les élemens le feu, entre les grains le froment, entre les choses liquides le vin, entre les mers les plus exquis les macarons, de même l'on voit briller dans Venise l'illustre & le magnifique Seigneur Alberti.

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, voilà un éloge qui me rend confus.

ARLEQUIN.

Je le croi ma foi ; ce n'est point là un compliment ordinaire.

ALBERTI.

On le voit bien ; mais Monsieur, avec autant de capacité que vous paroissez en avoir, puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir l'œil sur la conduite de mon fils ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy... Arlequin m'en a parlé comme d'un jeune homme retif ; mais je me conduirai avec lui de maniere que je vous le rendrai bien-tôt plus souple...

vous êtes sur au moins qu'il ne me donnera pas des coups de bâton.

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, mon fils est trop bien né pour cela.

ARLEQUIN.

Arlequin m'a pourtant dit que cela pourroit m'arriver, c'est pourquoi de peur d'accident je me suis muni d'une cuirasse par dessous cet habit.

ALBERTI.

O quel impertinent ! d'avoir été dire une pareille sotise à cet honnête homme, je vais lui laver la teste comme il faut.... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ce n'est pas vous, Monsieur, que j'appelle, c'est mon coquin de valet... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ouays, j'entends parler ce faquin, & je ne le vois point.

ARLEQUIN.

Monsieur, les vermicelli & les macarons sont-ils prêts.

ALBERTI *à part.*

Ah, ah, je ne me trompe point, c'eſt Arlequin, c'eſt lui même, je vais lui apprendre à vouloir ſe jouer à moi.

ARLEQUIN.

Le foye de veau & le fromage de Milan...

ALBERTI.

Vous aurez de tout cela, Monſieur; Arlequin ma fait entendre que vous l'aimiez fort.

ARLEQUIN.

Il ne vous a pas menti d'un ſeul mot.

ALBERTI.

Mais, Monſieur, dites-moi je vous prie, êtes vous brave?

ARLEQUIN.

Comme un Alexandre.

ALBERTI.

Tant mieux j'en ſuis bien aiſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

ALBERTI.

C'eſt que dans un moment vous allez avoir beſoin de tout votre courage.

ARLEQUIN.

A table peut-être.

ALBERTI.

Non, Monsieur, je voulois vous le cacher, mais puisque ce marousle d'Arlequin vous en a averti, mon fils est le garçon du monde le plus violent, & il s'est armé de deux pistolets de poche, dont il a juré de tuer le premier Precepteur qui sera assez hardi pour l'aborder ..... je crois l'entendre, allons ferme Monsieur, le voilà.

Arlequin se déshabille comiquement & fait plusieurs lazis.

ARLEQUIN.

Ayuto misericordia, je suis mort.

ALBERTI.

Ah, ah, te voilà donc démasqué à present; je sçavois bien que tu n'étois qu'un franc poltron.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene eſt toujours devant le Logis d'Alberti.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, HENRIETE.

SILVIA.

EN verité Henriete, vous n'êtes pas ſage, vous devriez vous corriger de vos petites vivacitez, & mon frere n'eſt nullement content de vous.

HENRIETE.

J'en ſuis fâchée Mademoiſelle, mais Lelio eſt ſi froid avec moi, que j'ai tout lieu de me plaindre de ſes manieres.

SILVIA.

Et ſçavez-vous la raiſon de ſon indifference ?

HENRIETE.

Non, je crois pourtant être assez jolie pour meriter quelqu'attention.

SILVIA.

C'est, ma chere Henriete, que vous ne sçavez pas encore comment il faut se conduire avec les hommes.

HENRIETE.

Eh ! que faut-il donc faire pour plaire à ces beaux Messieurs-là ?

SILVIA.

Loin de se jetter à leur tête, il faut adroitement les rebuter : un peu de fierté sied bien à notre sexe.

HENRIETE.

Mais comment voulez-vous que je fasse la fiere avec Monsieur Lelio, & que je le rebute, il ne m'a jamais rien demandé.

SILVIA.

Vous n'aurez pas plûtôt pris avec lui un air de reserve, que vous le verez changer de manieres, plus une conquête est difficile à faire, plus elle plaît, & j'ai lû quelque part, que les hommes avec nous, ressemblent à des Voyageurs alterez qui rencontrent de l'eau, ils la boivent avec un plaisir extreme ; mais ont-ils temperé l'ardeur qui les brûloit, ils tournent aussi-tôt le dos à la fontaine.

HENRIETE.

Je comprens cela à merveille, & dorénavant je ferai en sorte que Lelio aura toujours soif.

SILVIA.

Fort bien, profitez donc de mes conseils.

HENRIETE.

Oh ! je vous en assure, adieu ma chere & bonne amie.

SILVIA.

Cette petite coquine-là a trop d'esprit ; mais voici mon pere, il paroît bien pensif.

SCENE II.

ALBERTI, SILVIA.

ALBERTI.

Ah ! vous voilà Silvia, que fait votre frere ?

SILVIA.

Il est livré au plus noir chagrin, & je me crois obligée de vous avertir, que si l'on continuë à le traiter avec autant de dureté, cela lui fera tourner la cervelle.

ALBERTI.

En voici bien d'une autre, je n'ai pas besoin de vos conseils, Mademoiselle, je sçai ce que je dois faire la-dessus, rentrez seulement au Logis.

SILVIA.

Je n'ai point prétendu vous fâcher, mon pere, je me retire. *Elle sort.*

ALBERTI.

Vous ferez fort bien... parbleu je crois qu'elle sera aussi du parti de son frere; mais j'apperçois à ce qu'il me semble, deux hommes vêtus de noir qui paroissent disputer avec chaleur, ne seroit-ce point quelques sçavans tels que j'en cherche un pour Lelio; écoutons-les.

SCENE III.

FLAMINIA *en Docteur, sous le nom de Federico*, TRIVELIN *en Docteur*, ALBERTI *vers le fond du Théatre.*

TRIVELIN.

Non, je ne me rends point au pompeux étalage
De ces discours fleuris, & de ce beau langage;

Ce n'eſt qu'à la raiſon qu'on me verra ceder ;
Elle ſeule eſt en droit de me perſuader ;
Ainſi ne faites plus briller votre éloquence,
Je ne me laiſſe point tromper à l'apparence.
Ces anciens Heros que vous defigurez,
Au Temple de memoire ont été conſacrez.
De l'immortalité c'eſt le précieux gage.
A leurs vertus pourquoi faire un ſenſible outrage ?
Pouvez-vous démentir leurs emplois glorieux ?

FEDERICO.

Et moi je vous ſoutiens qu'il étoient vicieux,
Qu'on remarquoit en eux des deffauts en grand nombre,
Que loin d'être Heros, ils n'en étoient que l'ombre.

TRIVELIN.

De l'illuſtre Theſée admirons la valeur.
Que pût le Minotaure ? il en fut le vainqueur,
Deſcendit aux Enfers pour ravir Proſerpine.

FEDERICO.

C'étoit un vagabond qui vivoit de rapine.

TRIVELIN.

Fort bien ; & Romulus ?

FEDERICO.

Un pauvre enfant trouvé.

Un fils de Louve, enfin un brigand achevé.

TRIVELIN.

Numa ?

FEDERICO.

Prenoit avis d'une fille de joye.

TRIVELIN.

Licurgue ?

FEDERICO.

Fabriquoit de la fausse monnoye.

TRIVELIN.

Aristide passa pour un homme de bien.

FEDERICO.

Ouy, mais après sa mort on ne lui trouva rien,
Et l'on n'eut pas de quoi payer sa sepulture.

TRIVELIN.

Caton d'Utique avoit une ame noble & pure.

FEDERICO.

Il haissoit Cesar, & sans un grand effort,
Pour n'avoir pas un maître, il se donna la mort.

TRIVELIN.

Tarquin ?

FEDERICO.

Fit trop souffrir de maux à sa patrie,
Et fut chassé de Rome avec ignominie.

TRIVELIN.

Pirrhus ?

FEDERICO.

Un coup de pierre abbatit ce Guerrier.

TRIVELIN.

Marius ?

FEDERICO.

Fit la canne au milieu d'un bourbier.

TRIVELIN.

Quintus ?

FEDERICO.

Fit une tache à la grandeur Romaine.

TRIVELIN.

Ariſtote aura-t-il merité votre haine ?
Ce fameux Philoſophe ?

FEDERICO.

Il n'étoit pas pieux.
Avec irreverence il parloit de ſes Dieux.

TRIVELIN.

Quel homme ! & de Craſſus Docteur, que vous en ſemble ?

FEDERICO.

Craſſus étoit avare & poltron tout enſemble.

TRIVELIN.

Et le grand Alexandre ?

FEDERICO.

Il aimoit trop le vin.
Son plus cher favori fut tué de sa main.

TRIVELIN.

Agamemnon ce Roi ?

FEDERICO

Boureau de sa famille,
Conduisit à l'autel sa malheureuse fille.

TRIVELIN.

Annibal ?

FEDERICO.

Négligea l'excez de son bonheur.

TRIVELIN.

Scipion !

FEDERICO.

De Guerier devint un Laboureur
Enfin tous ces Heros si vantez dans l'Histoire,
Avec trop d'injustice, ont acquis de la gloire ;
Des deffauts éclatans les rendent odieux....
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux.
Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur, l'ambition, l'envie,
Plus grand qu'eux mille fois, pur dans mes actions,
Je sçai moriginer, dompter mes passions....

TRIVELIN.

Ouy, vous êtes vraiment plus sage qu'on ne pense,
La moderation & sur tout le silence,
Est la grande vertu qu'en vous l'on voit briller,
Vous avez le talent de ne guere parler...
Morbleu tous vos discours ne font que me confondre,
On n'a pas seulement le temps de vous répondre.

Il sort en colere.

ALBERTI, *à part.*

O che grand virtuoso! Ouy, quoique jeune, voilà un prodige d'érudition. Que je serois heureux, si je pouvois avoir un homme de cette capacité auprès de Lelio..... Monsieur.....

FEDERICO *feignant de ne pas voir Alberti.*

Je n'en démordrai pas, vous dis-je.

ALBERTI.

Je ne suis pas capable, Monsieur, de disputer contre vous.

FEDERICO.

Et ventrebleu de quoi te mêle tu donc de me soutenir tant d'extravagances?

ALBERTI.

Vous vous méprenez, Seigneur Docteur, ce n'est pas moi qui conteste contre vous.

FEDERICO.

Ah ! Monsieur, je vous fais excuse... c'est que je viens d'avoir une contestation un peu vive avec un ignorant, qui vouloit me soutenir...

ALBERTI.

J'ai tout entendu... Mais Monsieur, oserois-je vous demander s'il y a long-temps que vous êtes à Venise, il me paroît que vous n'êtes pas de ce pays.

FEDERICO.

Vous avez raison Seigneur, je voyage depuis dix ans par toute l'Europe pour y trouver un homme raisonnable que je ne puis rencontrer, il faudra, je croi, que j'aille le chercher parmi les Sauvages.

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, sans vous donner tant de peines, si vous vouliez borner vos courses en cette Ville, je me ferois un extreme plaisir de recevoir chez moi un homme d'une science aussi peu commune.

FEDERICO.

Je vous suis obligé, Monsieur, de votre politesse.

ALBERTI.

Ne me refusez pas cette grace, je vous en conjure ; j'ai un fils jeune, &

qui ne manque pas d'esprit, je serois charmé qu'il profitât pendant quelque tems des leçons d'un aussi grand homme.

FEDERICO.

Estes-vous marié, Monsieur ?

ALBERTI.

Je suis veuf, dieu mercy.

FEDERICO.

Je vous en felicite; cela étant j'accepte votre proposition pour quelques mois, je veux rendre votre fils si habile, & cela en si peu de temps, que vous en serez surpris vous-même.

ALBERTI.

Vous me comblez de joye.

FEDERICO.

Ce jeune homme est sans doute docile ?

ALBERTI.

Il est né avec une douceur extrême; mais je vous avouerai naturellement qu'une violente passion a un peu alteré son caractere, il est devenu amoureux.

FEDERICO.

Tant pis ! cette maudite manie dérange tous mes projets.

ALBERTI.

Sa sœur a beau lui representer la folie qu'il y a de s'attacher sans raison....

FEDERICO,

Comment ſa ſœur ! Eſt-ce que vous avez des femmes chez vous ?

ALBERTI.

J'ai une fille aſſez jolie, une petite perſonne de douze ans que je deſtine pour femme à mon fils, & une Servante avec un Valet : voilà tout mon monde.

FEDERICO.

Serviteur...

ALBERTI

Où allez vous donc ?

FEDERICO.

Je vous quitte, Monſieur, je ne puis reſter dans votre maiſon, l'amour fait tous les malheurs de ma vie, & je ne puis entendre parler de cette paſſion ſans m'égarer.

ALBERTI.

Oh ! Monſieur, vous ne riſquerez rien chez moi, je n'y veux point entendre parler d'amour, & je ne cherche un homme ſage pour mettre auprès de mon fils, que pour lui arracher cette paſſion du cœur.

FEDERICO.

J'y ſuis peut-être moins propre qu'un autre... mais l'embaras où je vous vois me fait pitié, je veux bien vous accorder votre demande.

ALBERTI.

Je ne me sens pas de joye, & je vous donne toute l'autorité possible sur mes enfans, & même sur mon Domestique.

FEDERICO.

J'en userai sagement, mais dites-moi quel est l'objet de la tendresse de votre fils, est-ce une fille de ce Pays ?

ALBERTI.

Non, c'est une Bolonoise, fille d'esprit à ce que l'on dit

FEDERICO.

Vous l'appellez ?

ALBERTI.

Flaminia.

FEDERICO.

Flaminia ? quoi la Niece du Seigneur Horace ?

ALBERTI.

Justement elle-même, la connoissez-vous ?

FEDERICO.

Si je la connois ! comme moi-même ; nous avons quelquefois disputé ensemble à Bologne ; embrassez-moi Seigneur, vous êtes trop heureux de m'avoir trouvé... je vous donne avis que Flaminia est actuellement dans cette Ville.

ALBERTI.

Oh Ciel ! que me dites-vous ?

FEDE-

FEDERICO.

Je vous dis la verité, je viens de la reconnoître à quatre pas d'icy, travestie d'une maniere fort singuliere ; elle cherche l'occasion de s'introduire chez vous, & guette apparemment le moment favorable de parler à votre fils ; elle ne manque pas d'esprit, vous aurez peine à rompre ses mesures, la liberté du Carnaval autorise les déguisemens, ils se rencontreront & toutes vos peines seront peut-être inutiles.

ALBERTI.

Que je vous ai d'obligation, mais vous redoublez mon inquietude, & l'empressement que j'ai de mettre mon fils entre vos mains, je vais l'appeller... Il faut bien se garder au moins de lui dire que cette Flaminia est ici.

FEDERICO.

Il ne le sçaura que trop tôt.

ALBERTI.

Je le vois qui s'approche, éloignez-vous de quelques pas, je vais le préparer à se soumettre à vos leçons.

FEDERICO *à part.*

Amour, conduis tous mes artifices à bonne fin.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO.

LELIO.

Ah ! je suis las de tant de contrainte, je ne puis plus soutenir l'état où je suis.

FEDERICO *à part.*

Le pauvre enfant !

ALBERTI.

De la joye mon fils, de la joye.

LELIO.

Est-ce que vous consentiriez que j'épousasse ma chere Flaminia. . . .

ALBERTI.

Quelle extravagance ! tu n'as que Flaminia dans la tête, ce n'est point cela, c'est une nouvelle que j'ai à t'annoncer qui te doit faire plaisir, j'ai trouvé le plus habile homme du monde. . . .

LELIO.

Et qu'en voulez-vous faire ?

ALBERTI.

Le mettre auprès de toi pour t'instruire . . .

LELIO.

C'est donc pour achever de me desef-

perer que vous m'anoncez cette belle nouvelle, oh bien mon pere je vais moy vous en aprendre une autre, je n'ai que faire de votre Précepteur.

ALBERTI.

Et moi, j'entends & je veux qu'il soit auprès de toi.

LELIO.

Il n'en sera rien.

ALBERTI.

Ah je te ferai bien obéïr.

LELIO.

Vous me poussez à bout, mais sçachez que le desespoir me fera faire quelqu'action dont vous aurez lieu de vous repentir.

ALBERTI.

Et que feras-tu ?

LELIO.

Je me poignarderai. ...

ALBERTI.

Tarare, je crains peu ces menaces; Voilà Monsieur qui veut bien se donner la peine de prendre soin de ta conduite, allons, qu'on lui fasse & promptement, toutes les soumissions que l'on doit à son Maître; sinon ...

FEDERICO *à part.*

Je n'y puis plus tenir ... Seigneur ce n'est point ainsi que l'on doit traiter

les jeunes gens, trop de rigueur revolte leur esprit, laissez-moi parler à votre fils... comment l'appellez vous...

ALBERTI.

Lelio.

FEDERICO.

Mon cher enfant, vous oubliez ce que vous devez à votre pere, lorsque vous ne voulez pas me recevoir de sa main... Il a tort, j'en conviens, de me presenter à vous avec des paroles un peu trop rudes, mais l'obéissance que vous lui devez, veut que vous vous soumettiez à ses volontez... regardez moi, mon cher Lelio d'un œil moins irrité... vous verrez dans toute ma phisionomie que je ne suis pas un maître si terrible que vous vous l'imaginez.

LELIO.

Ciel que vois-je! mon adorable Flaminia?

FEDERICO.

Vous vous faites un fantôme de ce que vous regarderiez comme un bonheur si vous étiez moins préoccupé; croyez-vous qu'une personne telle que moi, soit si embarassante? vous vous trompez Lelio, je veux être plutôt votre compagnon que votre Maître, & je me flatte que Monsieur votre pere aura tout sujet de se louer de votre obéïssance....

ALBERTI.

Cela me fend le cœur.

FEDERICO.

Il eſt ébranlé.

ALBERTI.

Plût à Dieu qu'il ſe rendit à un diſcours ſi touchant

LELIO.

Quel enchantement ! quel charme ſéduiſant me fait en un moment rentrer dans le devoir ! ce que je vois, ce que je ſens, n'eſt il point un effet de quelqu'illuſion ?

ALBERTI.

Non mon cher fils.

LELIO.

Et bien mon pere, je vous avoue que ſes paroles m'ont penetré le cœur, vous me voyez à vos pieds pour vous demander pardon de ma déſobéiſſance, je reconnois que j'ai eu tort, & je ſuis ſi confus, que je ne ſçais où j'en ſuis.

FEDERICO *à Alberti.*

Vous voyez que l'on vient à bout par la douceur de gagner les eſprits les plus indociles, il n'y a que maniere de s'y prendre... ſon bon naturel me charme & je reſſens pour votre fils une tendreſſe...

ALBERTI.

J'en pleure de joye ; l'habile homme ! l'habile homme ! venez mon cher enfant & meritez le pardon que je vous accorde par une parfaite soumission au Seigneur . . .

FEDERICO.

Federico, c'est mon nom pour vous servir.

ALBERTI *à Lelio.*

Je veux que vous dependiez absolument de lui, que vous n'ayez point d'autres volontez que les siennes & que vous le regardiez comme moi-même, entendez-vous ?

LELIO.

Je ne ferai point du tout de violence pour vous obéïr, mon pere.

ALBERTI.

Je rentre chez moi pour prendre quelques papiers, ensuite je vais chez trois ou quatre personnes où j'ai affaire, & je reviens dans une demie heure au plus tard . . . Non Seigneur Federico, je n'oublirai jamais vos bontez.

Alberti sort.

SCENE V.

FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO

FEDERICO.

Enfin nous sommes libres, & je puis vous témoigner toute la douleur que j'ai ressentie de notre séparation, vous en voyez les effets par le parti que j'ai pris, je sçais que ma réputation en souffrira ; mais l'amour a été le plus fort, & j'ai tout oublié pour avoir le plaisir de vous revoir.

LELIO.

Ah ! charmante Flaminia, que notre séparation ma coûté de larmes, & que je ressens de joye de me voir rapproché de vous ! quelles obligations ne vous ais-je pas ! mais enfin ma chere maîtresse, quel sera le dénouëment de cette affaire ?

FEDERICO.

Ne vous inquietez pas, mon plan est tout fait pour cela, Trivelin mon Valet est adroit & garçon d'esprit .... mais quelqu'un sort de chez vous.

LELIO.

C'eſt ma ſœur.

FEDERICO.

Elle eſt fort aimable.

SCENE III.

FLAMINIA *ſous le nom de Federico.*
LELIO, SILVIA.

SILVIA.

J'apprends mon frere avec plaiſir que vos chagrins ſont un peu diminuez, & que vous avez reçu avec aſſez de tranquilité le Précepteur que mon pere vous a donné.

LELIO.

Cela eſt vrai ma ſœur, j'ai crû devoir me faire une raiſon.

SILVIA.

J'en ſuis charmée . . . c'eſt ſans doute Monſieur.

FEDERICO.

Ouy, Mademoiſelle.

LELIO.

Le Seigneur Federico, ma ſœur, n'eſt pas né pour cette profeſſion, il eſt de bonne famille à ce qu'il vient de me dire, & il paroît bien par ſes manie-

res qu'il a eu toute l'éducation possible.

SILVIA.

Dans la necessité que mon pere vous a imposée, je vous felicite mon frere d'être tombé dans de si bonnes mains.

FEDERICO.

Vous êtes obligeante, Mademoiselle, j'espere que Monsieur votre frere n'aura jamais sujet que de se louer de moi, & comme il me paroît que vous êtes très unis ensemble, je ferai mes efforts pour meriter l'honneur de votre estime.

LELIO.

Ma sœur, ce ne sont pas là des complimens de College.

SILVIA.

Non vraiment mon frere, il ne se peut rien de plus poli, & je suis très contente du choix de mon pere; mais voici Henriete, que nous veut-elle.

SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO, SILVIA, HENRIETE.

HENRIETE.

C'est apparemment vous, Monsieur, que l'on appelle le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Ouy ma belle enfant, que voulez-vous de moi?

HENRIETE.

Vous prier de morigener un peu ce petit Monsieur là, je suis très mécontente de ses manieres, il doit bien-tôt m'épouser, & comme je viens d'aprendre que vous êtes son Précepteur, je vous prie de lui enseigner ce qu'il faut qu'il fasse auprès de moi.

FEDERICO.

Je n'ai pas beaucoup d'experience sur cette matiere, mais je l'exhorterai à faire ensorte que vous soyez contente.

HENRIETE.

Je vous en aurai bien de l'obligation.

FEDERICO.

Seigneur Lelio, il faut aimer avec ardeur celle qui se propose d'être votre épouse.

LELIO.

J'ai mes raisons, Seigneur Federico, pour ne lui pas témoigner à présent toute ma tendresse, s'il m'étoit permis de lui faire voir mon cœur à découvert, elle y verroit la passion la plus vive....

HENRIETE.

Eh! qui vous en empêche, Monsieur,

suivez, suivez simplement les conseils de votre Précepteur.

LELIO.

Je n'en ay pas besoin, gentille Henriete, vous êtes trop aimable par vous même (*Il veut la caresser.*) Comment vous rebutez mes caresses ?

HENRIETE.

Un peu de fierté sied bien aux personnes de mon sexe.

SILVIA.

Fort bien.

LELIO.

J'en conviens, mais comme un jour vous devez être ma femme, il y a de petites libertez permises qui ne doivent pas vous effaroucher.

HENRIETE.

Je le crois, mais à présent je ne suis pas en humeur.

LELIO.

Tant-pis.

HENRIETE.

Les belles sont journalieres, & il est bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à mes petites fantaisies (*à Silvia*) qu'en dites vous ma bonne amie, voilà le voyageur alteré ?

SILVIA.

Fort bien Henriete, vous irriterez par

par ce moyen l'amour de mon frere?

LELIO.

Mais Henriete vous n'eſtes pas raiſonnable?

FEDERICO.

Et moi j'approuve fort Mademoiſelle Henriette, plus on rebute les hommes, & plus ils ſont ardents à la conquête d'une belle.

HENRIETE.

Oh! je le ſçais bien; mais à propos ma chere bonne amie, le Maître à chanter nous attend, il eſt entré par la porte du Jardin, & je venois en partie pour vous en avertir.

SILVIA.

Allons le trouver.

SCENE VIII.

FLAMINIA *ſous le nom de Federico.*
LELIO.

FEDERICO.

Je ne puis m'empêcher de rire des ſaillies de cette jeune fille.

LELIO.

Vous ne ſçauriez vous imaginer tout ce que j'ai eſſuyé de ſa part, & je crois

qu'elle m'auroit fait déserter la Maison sans les conseils que ma sœur lui a donné tantôt & qu'elle vient de suivre très exactement ; mais chere Flaminia, ma joye est mêlée d'une extrême inquietude, je crains que mon pere ne découvre qui vous êtes, je mourerois de douleur s'il falloit encore être separé de vous.

FEDERICO.

N'ayez là-dessus aucune apprehension, Trivelin sous la figure d'un brave, doit tantôt être porteur d'une lettre qui intriguera terriblement le Seigneur Alberti, je m'offrirai à le tirer de cet embarras, & je vous raconterai de quelle maniere j'espere que cette petite fourberie nous fera obtenir son consentement pour notre mariage ; mais pour meriter encore davantage sa confiance, je vais préparer une nouvelle ruse à laquelle il ne s'attend pas: faites moi seulement donner une plume & du papier.

LELIO.

Vous en trouverez dans la chambre de ma sœur, je vais vous y conduire.

Ils entrent dans la Maison.

SCENE IX.

La Scene change & repreſente une ſalle de la maiſon d'Alberti.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

Pouverino, pouverino, quoi il eſt poſſible que tu aye encore ſur le cœur les coups de bâton que t'a donné notre jeune Maître?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſur le cœur que je les ay, c'eſt ſur le dos.

SPINETTE.

Il n'y faut plus penſer, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'oublie tous mes maux auprès toi, mais ce qui me conſole, c'eſt que le Signor Lelio a un Précepteur dans toutes les formes, & que notre vieux Maître dit que c'eſt un compere qui lui donnera bien ſon reſte.

SPINETTE.

Ne parlons plus de cela, n'as-tu pas autre chose à me dire ?

ARLEQUIN.

Si fait vraiment, je te trouve aujourd'hui toute charmante ; mais je crois te l'avoir déja dit tantôt.

SPINETTE.

N'importe, cela me paroît toujours nouveau, pour moi je te trouve le plus joli brunet qu'il y ait sur la terre.

ARLEQUIN.

En verité ?

SPINETTE.

Oh en verité, les filles de mon état ne mentent jamais sur cet article.

ARLEQUIN.

Que je suis content.... donne moi que je baise cette petite menotte.

SPINETTE.

Oh ! de grand cœur.

Arlequin fait plusieurs lazis avec Spinette : Federico paroît sans qu'ils le voyent.

FEDERICO *à part.*

Que le sort de ces heureux amans me fait envie... Il faut que je me réjouisse un peu à leurs dépens, l'habit que je porte m'y autorise. (*à Spinette.*) N'a-

vez vous point de honte de répondre ainsi aux folles caresses d'un garçon ...

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà le Précepteur... mais Monsieur ...

FEDERICO.

Taisez-vous impertinent, si le Signor Alberti sçavoit cela, il vous chasseroit sur l'heure l'un & l'autre.

SPINETTE.

Y a-t-il donc si grand mal à se laisser baiser la main?

ARLEQUIN.

Pardi, c'est bien la moindre chose, il n'y a rien de plus simple.

FEDERICO.

Une fille sage & vertueuse ne doit pas souffrir la moindre petite liberté de la part d'un homme, allons (*à Spinette*) retournez auprès de votre Maîtresse.

ARLEQUIN.

Gerni voilà une plaisante morale, & pour un Docteur vous me paroissez bien ignorant.

FEDERICO.

Vous êtes un insolent, mon ami, &

si

si je vous y retrouve, je vous ferai donner les étrivieres, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ne sçai à quoy il tient que je ne frote les oreilles à ce beau Précepteur...

FEDERICO.

Plaît-il ? vous menacez je croi, ah je vous apprendrai, Monsieur l'impertinent à qui vous parlez.

Il le rosse.

ARLEQUIN.

Ayuto ! misericordia ayuto !

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Scene eſt chez Alberti.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SILVIA.

LELIO *à part.*

EST-il un homme plus heureux que moi, au moment que j'allois me livrer au dernier deſeſpoir, Flaminia arrive à Veniſe, & pour ſurcroit de bonheur, elle trouve le moyen de s'introduire chez mon pere, & d'y paſſer pour mon Précepteur. Mais j'apperçois Silvia, elle ne me voit pas, elle rêve, qu'auroit elle dans l'eſprit ?

SILVIA, *ſans voir Lelio.*

Qu'eſt ce que cela ſignifie ? je ne me reconnois plus ... je ſuis dans une agitation extrême ... tout m'inquiete .... je change de place à tous momens

& sans sçavoir pourquoi ..... une foule importune de pensées plus bizarres les unes que les autres, me passe par la tête .... ma gayeté ordinaire m'abandonne... ah Ciel ! seroit-il donc possible que je me livrasse ainsi à des impressions que mon cœur reçoit si aisement & que le bon sens désavouë... Non, c'en est fait, rejettons ces sentimens & courons-y porter un prompt remede.

LELIO.

Où allez vous donc si vite, ma chere sœur ?

SILVIA.

Je vais, mon cher frere, travailler à votre repos.

LELIO.

Comment !

SILVIA.

Ouy, je vais supplier mon pere de renvoyer dans le moment même le Seigneur Federico.

LELIO.

Mon Précepteur ?

SILVIA.

Lui-même, mon pere ne fait pas attention qu'un homme de cet âge & de cette figure ne convient nullement dans cette maison.

LELIO.

O Ciel ! qu'entends-je, (*à Silvia.*) & pourquoi ma sœur cette délicatesse ?

SILVIA.

Pourquoi cette délicatesse ? en voici la raison, mon frere ; toutes nos voisines commencent à parler de ce Precepteur ; il est ridicule, dit l'une, que le Seigneur Alberti ayant une fille aussi jeune, prenne chez lui un Precepteur qui ne paroît pas avoir vingt-cinq ans : il est fait au tour, dit l'autre ; regardez la vivacité de son teint, son air fin, spirituel, & quel feu sort de ses yeux ; ah ! joute la jeune Hortense, les graces ont pris plaisir à le former, que mon frere n'a-t-il un Précepteur aussi beau, & aussi bien fait, je ne le quitterois pas un moment & en moins de six mois je voudrois acquerir toutes les sciences de son Maître : que Silvia est heureuse ! ... Oh mon frere, ces discours me choquent, je ne suis point d'humeur à écouter ces sots raisonnemens, ma réputation m'est chere, & je vais faire entendre cela si nettement à mon pere, que je suis sûre que Federico ne couchera pas ce soir à la maison.

LELIO.

Ah ma sœur, que me faites-vous ap-

percevoir ? & qu'allez-vous découvrir à mon pere ? Vous qui me reprochiez tantôt mon amour pour Flaminia, vous laisseriez-vous enflammer à la premiere vuë d'un homme qui n'est pas d'une condition égale à la vôtre ?

SILVIA.

Moi ! mon frere, vous rêvez, je croi, pouvez-vous me croire capable d'une pareille foiblesse ? moi aimer ? ah ! j'ignore, grace au Ciel, ce que c'est que l'amour.

LELIO.

Ne vous y trompez pas Silvia, Federico vous plaît.

SILVIA.

Federico me plaît ! & je veux qu'il quitte la maison. Mais voilà des raisonnemens pitoyables, tenez mon frere, Flaminia est dans ce logis...

LELIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

Comment, qui me l'a dit ? personne.

LELIO.

Et comment le sçavez-vous donc ?

SILVIA.

C'est une supposition.

LELIO.

Ah ! j'entends, j'entends.

SILVIA.

Flaminia donc, eſt dans ce Logis; vous l'aimez, vous pouvez la voir & lui parler à tous momens, voudriez-vous mon cher frere l'en faire ſortir?

LELIO.

Non vraiment, j'en ſerois au deſeſpoir.

SILVIA.

Et bien donc, concluez que je n'aime point Federico, mais ſeulement que j'ai ſoin de ma réputation... ce jeune homme, mon frere a trop de merite, il eſt d'une politeſſe extrême, ſon eſprit eſt inſinuant, il n'ignore de rien, je ſçais tout cela, je le vois, je le ſens, & je ne veux point que l'on puiſſe en rien ſoubçonner ma vertu, car vous ſeriez peut-être tout le premier à la ſoubçonner vous même.

LELIO.

Moy! Oh je vous jure que non;

SCENE II.

SILVIA, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ALBERTI *à la fin de la Scene.*

SILVIA.

Le voilà ce beau Précepteur que vous voulez que je voye malgrez les mauvais discours.

LELIO.

Venez à mon secours, Seigneur Federico, vous vous êtes fait un ennemi terrible dans cette maison, & que je combat de toutes mes forces, vous seul pouvez peut-être vaincre son obstination.

SILVIA.

Qu'allez-vous dire, mon frere, ah Ciel, laissez-moi m'éloigner.

LELIO.

Non s'il vous plaît ma sœur, je veux vous faire honte des sentimenns que vous avez pour le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Qu'est-ce à dire?

LELIO.

C'est-à-dire, que ma sœur a conçu tant d'aversion pour vous, qu'elle veut

absolument aller prier mon pere de vous renvoyer du Logis.

FEDERICO *à Silvia.*

O Ciel ... & par quelle raison, belle Silvia, me suis-je attiré votre haine sans l'avoir merité ?

SILVIA.

Moy, Monsieur, je ne vous hais point, mon frere ne sçait ce qu'il dit.

FEDERICO.

C'est pourtant me haïr que de parler contre moi au Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je ne sçai où j'en suis, (*à Lelio, bas.*) (*Haut.*) En verité mon frere, vous n'êtes pas sage de me faire tenir de pareils discours, j'estime fort Monsieur, sa capacité me charme, sa politesse m'enchante, j'écoute tout ce qu'il dit avec un plaisir extrême : mais je ne l'aime pas au moins.

LELIO.

Eh qui vous dit que vous l'aimez, ma sœur ?

SILVIA.

Eh bien, n'avois-je pas raison de craindre de dire quelqu'impertinence ... que ne me laissiez-vous en aller ?

LELIO.

En verité ma sœur, vous êtes si troublée,

blée, que vous trahissez malgré vous les sentimens de votre cœur.

FEDERICO.

Quoi ! charmante Silvia, votre cœur seroit sensible à l'amour.

SILVIA.

Ah ! Seigneur Federico, vous vous trompez.

FEDERICO.

Mais le connoissez-vous bien cet amour pour le désavouer comme vous faites ?

SILVIA.

Helas non, & je ne veux pas même faire connoissance avec lui.

LELIO.

Il faut pourtant le connoître pour l'éviter ma chere sœur ; il se glisse dans nos cœurs sous tant de formes differentes, que l'on est tout surpris de l'y trouver, lorsque l'on croit n'y avoir que de l'estime.

FEDERICO.

Il est bien aisé de sçavoir, si Mademoiselle est dans le cas, trois ou quatre questions décideront aisément cette affaire.

SILVIA.

Ah je ne veux point répondre à vos questions, elles m'embarassent.

FEDERICO.

Je ne vous ai encore rien demandé ; cependant il seroit bon de sçavoir de quel temperamment est ordinairement Mademoiselle.

LELIO.

Elle étoit de l'humeur la plus gaye, la plus vive & la plus enjouée.

FEDERICO *à Silvia.*

Et depuis quand, belle Silvia, avez vous changé de caractere ?

SILVIA.

Je ne sçai, mais je me trouve toute autre, rien ne me réjouit... je suis triste... abatue... languissante, & tout cela sans en sçavoir la raison.

FEDERICO.

Simptômes d'amour, ma belle Demoiselle, je vous en donne ma parole, avouez-le franchement devant votre frere ; vous aimez, vous n'osez le dire, cela vous cause des étouffemens, la respiration vous manque, le cœur vous palpite extraordinairement : tout cela n'est-il pas vrai ?

SILVIA *à Lelio à part.*

Ah! mon frere, je croi qu'il est sorcier, mais puisqu'il voit clairement tout ce qui se passe dans mon cœur, qu'il m'épargne du moins la honte de lui dire que

lui seul cause ce dérangement dans ma personne.

FEDERICO.

Ceci ne laisse pas de m'embarasser. (*à Silvia.*) Quelque resolution que j'eusse prise de conserver ma liberté, je vous avouerai franchement, belle Silvia, que je l'ai perdue dans votre maison, je ne suis rien moins qu'insensible, je rougis quelquefois du personnage que j'y joue, mais comme je ne veux tromper personne, je suis obligé de vous dire qu'un Philosophe de mon espece n'est guere propre auprès des Dames.

SILVIA.

Eh pourquoi donc s'il vous plaît?

FEDERICO.

Toujours attaché à ses livres, toujours l'esprit rempli d'une morale austere, il regarde les plaisirs les plus innocens, comme des plaisirs deffendus pour lui, ou tout au moins il les fuit pour éviter les écueils qui se trouvent communement dans le commerce des femmes.

SILVIA.

Quels sont donc ces écueils si dangereux?

FEDERICO.

Puisque vous m'obligez de vous le dire ce sont le caprice, la dissimulation, l'in-

constance : car cela se trouve assez souvent dans le sexe ; je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait quelque exception.

SILVIA.

Oh pour moi je suis toujours égale, on me reproche à tous momens que je suis trop franche : pour l'inconstance, je la regarde comme un monstre, & si je faisois tant que de m'attacher à quelqu'un, ce seroit pour toute ma vie.

LELIO *bas.*

Que répondre à cela ? mais j'apperçois mon pere.

Alberti paroît.

FEDERICO.

Voilà de beaux sentimens ; mais avec tout cela, je ne conseillerai jamais à personne d'aimer.

ALBERTI, *à part.*

Fort bien.

FEDERICO.

En effet, qu'est-ce que l'amour, & pourquoi le represente-t-on comme un enfant avec un bandeau ? si ce n'est pour faire connoître qu'il nous fait rentrer en enfance par les folies auſquelles il nous expose, & que dans cet état, semblables à des aveugles, nous sommes prêts à tomber dans tous les précipices que la dangereuse passion qu'il nous inspire ouvre sous nos pas.

ALBERTI.

Vous parlez d'or, Seigneur Federico, voilà de la morale qu'on ne sçauroit trop payer, (*à Lelio.*) entends-tu bien cela toy ?

LELIO.

Ouy, mon pere, mais je ne me sens pas assez de force pour la suivre.

FEDERICO.

Laissez-le dire, Seigneur Alberti, je vous promets de le réduire avant qu'il soit peu; mais renvoyez-le, ainsi que Mademoiselle sa sœur, j'ai à vous parler d'affaires d'importance.

ALBERTI.

Retirez-vous l'un & l'autre, je veux entretenir Federico sans témoins.

Lelio sort.

SILVIA.

O Ciel ! je ne lui ai fait que trop connoître ma foiblesse, iroit-il la découvrir à mon pere, je vais me cacher icy près, & tâcher d'entendre leur conversation.

SCENE III.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA *cachée.*

ALBERTI.

C'a de quoi s'agit-il ?

FEDERICO.

Je veille exactement à vos interêts ; Seigneur Alberti ; lisez ceci.

Elle lui donne une lettre cachetée.

ALBERTI.

Flaminia ! qu'est-ce que cela signifie ?

FEDERICO.

C'est une lettre que cette belle adressoit à votre fils, & que j'ai adroitement surprise avant qu'elle arrivât jusqu'à lui.

ALBERTI.

Voyons un peu ce qu'elle contient. *Il lit.*

Mon cher Lelio,

„ Malgrez la vigilance & la severité „ de mon oncle, l'amour m'a conduit „ à Venise, où j'ai appris en arrivant „ que vous êtiez sous la garde d'un Pré- „ cepteur fort severe, mais quelque pré- „ caution qu'ait pû prendre le Seigneur „ Alberti, je trouverai moyen de vous

„ voir, même en la présence & sans „ qu'il s'en apperçoive : la nuit ne se „ passera pas sans que j'aye ce plaisir ; „ & celui de vous assurer de ma parfaite „ tendresse. FLAMINIA.

Tudieu quelle éveillée ! le voir en ma présence sans que je m'en apperçoive, oh parbleu je vous en défie à présent Mademoiselle Flaminia.

FEDERICO.

Ne jurez de rien, Seigneur Alberti, l'amour est bien subtil & bien ingenieux.

ALBERTI.

Mais à présent que je suis averti, cela est impossible, & il faudroit que je fusse...

FEDERICO.

Cela peut arriver, vous dis-je, mais il faut tâcher d'y mettre ordre, je ne quiterai pas Lelio d'un seul moment ; vous voyez que je n'oublie rien pour remplir votre attente.

ALBERTI.

Je suis transporté de joye d'avoir chez moi une personne de votre merite, vos attentions me charment, & l'on ne peut être plus content que je le suis... dites-moi je vous prie, êtes vous gentil-homme ?

FEDERICO *à part.*

Où cela tend il ? (*haut.*) mon pere l'étoit & je n'ai point démenti le sang dont je sort.

ALBERTI.

Vous n'avez pas grand bien ? car ordinairement les sçavans ne sont pas compris dans la taxe des aisez.

FEDERICO

Qui vous a dit cela ? je possede à Naples plus de cinquante mille ducats.

ALBERTI.

Est-il possible ?

FEDERICO.

Cela est très vrai, je ne voyage que pour mon plaisir, & la bourse bien garnie, & si je me suis retiré dans votre maison, c'est sans aucune vuë d'interêt, par pure amitié pour vous & par inclination pour Monsieur votre fils, en qui je trouve infiniment de merite.

ALBERTI.

Je vous en ai d'autant plus d'obligation, mon fils est fort aimable, j'en conviens, mais Silvia est bien autre chose, elle est gentille, douce, docile & c'est bien la meilleure enfant... qu'en dites-vous ?

FEDERICO.

On ne peut avoir plus de perfections qu'elle en a.

ALBERTI.

Trouvez-vous cela ?

FEDERICO.

Je le dis comme je le penſe.

ALBERTI.

Je voudrois de tout mon cœur que vous en fuſſiez bien perſuadé.

FEDERICO.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ALBERTI.

C'eſt que je ſerois charmé que vous vouluſſiez être mon gendre.

FEDERICO.

Ohimé !.... Quoique je m'eſtimaſſe fort heureux de vous être attaché par les liens du ſang, il eſt bon de faire quelque reflexion ſur un engagement auſſi ſerieux & qui dure toute la vie...

ALBERTI.

Seigneur Federico je me flate que vous ne vous repentirez point d'être entré dans ma famille : ainſi obligez moi d'écarter ces reflexions.

FEDERICO.

Mais...

ALBERTI.

Point de mais, s'il vous plaît, donnez-moi votre parole, je vous en conjure.

FEDERICO.

Vous êtes séduisant, Seigneur Alberti .... puisque vous le voulez, je ferai là-dessus ce qu'il vous plaira.

Silvia entre brusquement.

SILVIA.

Ah mon pere, j'ai entendu toute votre conversation, cachée derriere cette porte... Quoi vous voudriez...

ALBERTI.

Oh, oh, qui diantre vous auroit crû si près ? mais puisque vous êtes informée de mes desseins, sçachez que je ne veux point que vous y apportiez de résistance... vous êtes toute interdite ! Qu'est-ce que cela veut dire ? je voudrois bien voir qu'à l'exemple de votre frere vous vous opposassiez à ma résolution.

SILVIA.

Une fille bien née ne doit point avoir d'autres volontez que celles de son pere, & puisque vous le voulez, je vous obeiray.

ALBERTI.

Encore est-elle raisonnable, (*à Federico*) je vous avois bien répondu de sa docilité. (*à Silvia.*) Cela étant vous pouvez regarder dès à présent Federico, comme devant être dans peu votre époux. ... Mais comme dans des affaires de cette

nature l'on ne doit rien faire qu'avec prudence, il faut auparavant que j'écrive à Naples à quelques-uns de mes amis: la raiſon & la bienſéance veulent que je m'inſtruiſe de la famille & des facultez du Seigneur Federico.

FEDERICO.

C'eſt très ſagement penſé; vous n'êtes pas obligé de me croire ſur ma parole, que ſçait on? ne puis-je pas être tout autre que je parois; il y a tant d'avanturiers...

ALBERTI.

Vos diſcours & votre procedé font connoître que vous n'êtes pas de ce nombre; mais avant que d'écrire dites-moy je vous prie le nom de votre famille.

FEDERICO.

Elle s'appelle Ardenri, & elle eſt connuë dans Naples. (*à part*) je gagnerai toujours du temps par ce moyen.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA, *sous le nom de Federico.* SILVIA, LELIO.

SILVIA *bas.*

Je ne me sens pas de joye. (*haut*) approchez mon cher frere, approchez ; venez feliciter le Seigneur Federico sur son mariage.

LELIO.

Le Seigneur Federico ! & à qui donc ma sœur s'il vous plaît?

SILVIA.

A moi, mon frere, mon pere qui vient de conclure ce mariage, va pour cela écrire à Naples.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher de rire de votre vivacité & je crois mon pere trop raisonnable pour faire une pareille alliance.

ALBERTI.

Comment ?

LELIO.

J'entends plaisanterie comme un autre, & je m'y prêterai si cela vous fait plaisir.

SILVIA.

Ce n'eſt point une plaiſanterie mon frere, je vous aſſure que mon pere le ſouhaitte.

LELIO.

Oh je veux bien le croire, mais je ſuis perſuadé qu'il n'en ſera jamais rien.

ALBERTI.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

FEDERICO.

Me croyez-vous, Monſieur, indigne de vous appartenir?

LELIO.

Je laiſſe à décider cela à mon pere.

SILVIA.

Et bien vous dis-je, mon frere, cela eſt tout décidé.

LELIO.

Non, ma chere ſœur, il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Comment non: je te dis que ſi moi, je trouve tant de merite dans le Seigneur Federico, que ſi ce qu'il m'a dit de ſa naiſſance & de ſon bien ſe trouve vrai (comme je n'en doute pas) je prétends qu'il épouſe Silvia avant qu'il ſoit peu.

LELIO.

Eh non, mon pere, vous êtes trop ſage pour faire un mariage auſſi diſproportionné, les apparences vous abuſent,

je connois le Seigneur Federico mieux que vous, quelque merite qu'il ait, il ne convient point à ma sœur, elle n'attendroit pas long-temps à s'en repentir, & je n'y consentirai jamais.

ALBERTI.

Parbleu cela est plaisant, je n'ai que faire de ton consentement.

LELIO.

Peut-être.

ALBERTI.

Quelle insolence !

SILVIA.

Mais mon frere, vous n'y pensez pas ?

LELIO.

J'y pense fort ma sœur, n'est-il pas honteux que mon pere se laisse prévenir au premier abord d'un homme qu'il ne connoît que depuis quelques heures, & qu'il veuille vous le donner en mariage, pendant qu'il me refuse à moi son consentement pour épouser Flaminia, qui a du bien, qui est de très bonne famille & qui a tout au moins autant de merite dans son espece, que le Seigneur Federico.

ALBERTI.

Ah voilà donc où tu voulois en venir; & tu prétends par cette raison ridicule, m'empêcher d'établir ta sœur avec Fe-

derico, je me mocque de tes sots raisonnemens, il entrera dans ma famille malgré toi.

LELIO.

Je gage que non.

ALBERTI.

Et moi je gage que si... mais voyez cet impertinent!

FEDERICO.

Vous perdriez très sûrement, Seigneur Alberti; je ne veux point mettre la division dans votre maison, & à moins que vous ne soyez tous d'accord sur ce point, je vous proteste que je renonce à l'honneur de votre alliance.

ALBERTI.

Vois quelle bonté, coquin que tu es. Allons qu'on lui demande pardon.

LELIO.

Il sçait bien lui-même que la raison est de mon côté.

SILVIA.

Eh! mon frere.

LELIO.

Cela est inutile.

FEDERICO.

Puisque ce mariage vous brouille avec votre famille, il n'y faut plus penser, & je croi même que le meilleur parti que je puisse prendre est de me retirer de votre maison.

ALBERTI.

Quitter ma maiſon? vous n'en ferez rien, au contraire je veux que rien ne s'y faſſe que par vos ordres.... & pour veiller encore de plus près ſur ce petit mutin, je pretends faire mettre votre lit dans ſa chambre...

FEDERICO.

Ohimé!

ALBERTI.

Et que vous me répondiez de lui, la nuit comme le jour.

LELIO.

Ah, ah, ah, ah.... Qu'eſt-ce que cela me fait?

FEDERICO *à Alberti.*

Et par quelle raiſon s'il vous plaît?

ALBERTI *bas*

C'eſt pour éviter qu'il ait aucun entretien avec cette Flaminia, dont vous avez ſurpris la lettre; *(haut)* ouy je veux que vous teniez ce drole-là ſous la clef.

FEDERICO *à Alberti.*

Cela ne ſervira de rien, je dors d'un ſommeil ſi profond, que l'on emporteroit toute la maiſon ſans que je m'en apperçuſſe; d'ailleurs...

ALBERTI.

Inutilité..... Arlequin.

SCENE

SCENE V.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voici, Monsieur, *(à Federico.)* *ignorante.*

ALBERTI.

Ecoute moi bien.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, *(à Federico.)* *Baroné*, tu me payeras les coups de bâton de tantôt.

ALBERTI.

Il ne s'agit pas ici de coups de bâton.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur.

FEDERICO.

Laissez lui un peu évaporer sa bile, Seigneur Alberti, nous avons eu tantôt une petite querelle qui lui tient encore au cœur, comme elle s'est terminée par quelques coups de bâton qu'il a reçus, il a de la peine à digerer cet affront.

ALBERTI.

Il vous a donc manqué de respect ?

FEDERICO.

Justement, mais je n'ai point de fiel, va mon pauvre garçon, je te pardonne ton impertinence, je ne m'en souviens en aucune maniere.

ARLEQUIN.

Ouy, mais je m'en souviens bien moy.

ALBERTI.

Le Seigneur Federico a fort bien fait, mais il n'est pas question de cela à présent .... va-t-en avec Spinette.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, cela est inutile, je n'irai pas avec elle, quelque sot ma foi.

ALBERTI.

Et par quelle raison ?

ARLEQUIN.

C'est que ce beau Précepteur m'a donné des coups de bâton, parce qu'il m'a trouvé avec Spinette, & que je lui baisois la main.

ALBERTI.

Il a fort bien fait; mais je ne t'envoye pas avec elle pour lui baiser la main.

ARLEQUIN *pleurant.*

Je ne pourrai jamais m'en empêcher.

ALBERTI.

Oh finis je te prie, va-t'en te dis je, avec Spinette dans la chambre destinée au Seigneur Federico, prenez ensemble son lit & le portez dans celle de Lelio, entends-tu ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

ALBERTI.

Ne perds pas un moment à executer mes ordres, pendant ce tems je vais écrire à Naples : vous Silvia suivez-moi.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ARLEQUIN.

FEDERICO.

Où vas tu ?

ARLEQUIN.

Je vais obéir à mon maître.

LELIO.

C'est fort bien fait.

FEDERICO *à Arlequin.*

Je te le défends.

LELIO *riant.*

Mais quand mon pere commande, il faut qu'il execute ses ordres.

FEDERICO.

Ecoute, Arlequin, je t'ai rossé tantôt pour t'avoir trouvé avec Spinette, si tu veux ne rien faire de ce que le Seigneur Alberti t'a ordonné, je te laisserai la liberté entiere de la voir, & de lui parler.

ARLEQUIN.

Cette promesse est-elle serieuse ?

FEDERICO.

Ouy.

LELIO.

Et moi je te donnerai cent coups de bâton si tu désobéis à mon pere.

ARLEQUIN.

Oh parbleu accordez-vous, si j'obéis je ne parlerai plus à Spinette.

FEDERICO.

Très certainement.

ARLEQUIN.

Si je n'obéis pas je serai roué de coups ?

LELIO.

Cela n'est pas juste.

ARLEQUIN *pleurant.*

Non, cela n'est pas juste, hou, hou, hou, hou.

FEDERICO.

En verité Lelio vous n'y pensez pas, de tourmenter ainsi ce pauvre garçon,

(à Lelio demi bas.) Mais j'ai donné quelques ordres à Trivelin qu'il ne se presse pas d'executer, je cours le joindre, & je reviens dans un moment.

SCENE VII.

La Scene change & represente le devant de la maison d'Alberti.

TRIVELIN *en brave*, LELIO, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Me voilà plaisament fagoté ! moi qui suis le vrai miroir de la poltronnerie : il faut que je contrefasse le brave, ma foy Mademoiselle Flaminia n'y pense pas, & si je trouve quelqu'un qui parle plus haut que moi, je lâche d'abord le pied. Je vois deux personnes sortir de la maison du Seigneur Alberti, c'est notre amoureux & son valet, éloignons nous de quelques pas.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

O ça, Monsieur, faisons la paix ensemble, j'oublie ce qui s'est passé entre nous, & laissez-moi désobéir à votre

pere, pardi c'eſt bien la moindre choſe.

LELIO.

Et bien j'y conſens, mais c'eſt à condition que dorénavant tu ſera plus ſage.

ARLEQUIN.

Ah je reſpire. Que je vous embraſſe mon cher maître, vous me rendez la vie, je verrai donc Spinette tout à-mon aiſe, je lui parlerai, je la careſſerai, nous nous dirons mille douceurs.

TRIVELIN, *bruſquement.*

Par la ventrebleu je ſuis bien malheureux de ne pouvoir trouver la maiſon de ce traitre d'Alberti.

ARLEQUIN.

Que diable d'homme eſt-ce là? il parle bien peu reſpectueuſement de Monſieur votre pere.

TRIVELIN.

Je donnerois de bon cœur une piſtole pour ſçavoir la demeure de ce veillaque afin d'y mettre le feu tout à l'heure.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

Monſieur, l'argent eſt rare, laiſſez-moy gagner cette piſtole.

LELIO.

Je croi ſous ce déguiſement reconnoître Trivelin.... feignons. A qui en avez vous mon ami, pour parler auſſi inſolemment que vous faites?

TRIVELIN.

A qui j'en ai morbleu, & sçavez-vous qu'il y va de ma vie de remettre ce billet en main propre à un vieux roquentin nommé Alberti : j'appartiens au plus brutal de tous les hommes, qui me cassera la tête, si je ne lui rapporte pas la réponse.

SCENE VIII.

TRIVELIN, LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI, *& ensuite* FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

ALBERTI *sortant de sa maison.*

Quel vacarme fait-on donc ici ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Seigneur Alberti, vous arrivez fort à propos.

TRIVELIN.

Quoi ! c'est là cet Alberti que je cherche ? Serviteur.

ALBERTI.

Qu'est-ce que me veut ce coupejaret ?

FEDERICO *à part, arrivant de la Ville.*

Bon, voici Trivelin que je cherchois,

TRIVELIN *à Alberti.*

Lisez, & promptement.

ALBERTI.

Ah ! voici Federico fort à propos, ma foi je ne comprends rien à tout ceci, tenez, lisez je vous prie cette lettre.

FEDERICO *lit la lettre.*

„ Seigneur Alberti, vous m'avez offensé dans l'honneur, de tels affronts „ demandent du sang repandu. Je vous „ attendrai dans un quart d'heure sur la „ place qui est au devant de votre mai„ son, trouvez-vous y armé d'une bonne „ épée, sinon dans vingt-quatre heures „ je réduirai votre maison en cendres.

Cela est vif... (*à Alberty*) & quel est l'homme qui se plaint de vous ?

ALBERTY.

Moi, je n'ai offensé qui que ce soit.

TRIVELIN.

Quelle réponse porterai je à mon maître ?

FEDERICO.

Tiens maraut là voilà (*elle lui donne un soufflet.*)

TRIVELIN.

Ah ventre un soufflet ! (*Flaminia se jette sur un des pistolets qu'il a à la ceinture, le lui met sur la gorge, & lui fait rendre l'autre*) miséricorde !

FEDE-

FEDERICO.

Ah Monsieur l'insolent je vous apprendrai à faire le rodomont, dites à votre Maître tel qu'il puisse être, qu'on ne le craint gueres, & qu'on l'attendra à l'heure marquée ... Arlequin, reconduitez ce faquin jusqu'au bout de la ruë.

TRIVELIN.

Il n'en est pas de besoin Monsieur ...

ARLEQUIN.

Oh je ne vous laisserai pas là assûrement.

Après plusieurs ceremonies, Arlequin le rosse & le chasse.

SCENE IX.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de* FEDERICO.

FEDERICO.

Vous paroissez surpris de ce qui vient de se passer Seigneur Alberti? Vous le serez encore davantage quand vous sçaurez que je veux mettre votre ennemi à la raison.

ALBERTI.

Comment?

FEDERICO.

Comme je n'ai endoſſé cette robe que parce que j'avois la main trop dangereuſe & que j'ai tué ſept à huit perſonnes dès la premiere botte, je prétends me battre à votre place, & mettre bientôt votre homme hors de combat.

ALBERTI.

Cela eſt étonnant, voilà un homme univerſel !

LELIO.

Seigneur Federico; c'eſt à moi à repouſſer l'inſulte que l'on veut faire à mon pere je ne manque point de cœur, & je porte à mon côté de quoi vanger . . .

ALBERTI.

Voilà de nos étourdis . . . non non Monſieur je vous défends d'y penſer un ſeul moment, vous êtes un plaiſant champion.

FEDERICO.

Le Seigneur Alberti a raiſon, je me retire dans ma chambre, vous me ferez appeller quand vous aurez beſoin de moi.

SCENE X.

ALBERTI, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ah ah ah le drôle de corps, ma foi je n'ai jamais vu un plus grand poltron ; il n'a pas osé tourner le visage, & il a fort bien fait, car sûrement je ne l'aurois pas conduit si loin.

SILVIA.

Quel bruit vous fait donc tous sortir de la maison.

LELIO.

Mon pere vient de recevoir un défi d'un inconnu qui veut le voir l'épée à la main pour une offense qu'il dit en avoir reçuë.

ALBERTI.

Et Federico dont la bravoure égale la science prend ma place, & compte se défaire aisément de notre ennemi.

SILVIA.

Mais pourquoi Federico se bat-il ?

ALBERTI.

Parce que je ne suis pas en âge de me

battre, & que Lelio n'a jamais appris à faire des armes.

SILVIA.

Ah je suis au desespoir, Federico se fera tuer, je cours l'empêcher d'exposer ainsi sa vie.

LELIO.

Mais ma sœur vous ne faites pas reflexion ?

SILVIA.

Pardonnez-moi mon frere, si vous êtes à present bien aise d'être défait du Seigneur Federico, je souhaite moi le conserver le plus long-tems qu'il me sera possible.

Elle rentre dans la maison.

ALBERTI *à Lelio.*

Va va, malgré les remontrances de Silvia, Federico nous tiendra parole . . . mais plus j'y pense & moins je me souviens d'avoir offensé personne.

LELIO.

Il faut pourtant bien que vous ayez quelque ennemi qui croye avoir sujet de se plaindre de vous . . . mais enfin si le Seigneur Federico, alloit être vaincu, car les armes sont journalieres.

ALBERTI.

Je serois très-faché & très-embarrassé

je te l'avouë . . . mais cela n'arrivera pas . . . Voici apparemment notre homme.

LELIO *à part.*

C'eſt ſans doute Trivelin qui vient ici ſous un autre déguiſement joüer le rôle de l'oncle de Flaminia . . . mais que vois-je . . . Ciel ! Quel contretemps, c'eſt le Seigneur Horace lui-même.

ALBERTI.

Ne me quitte pas au moins.

SCENE XI.

ALBERTI, LELIO, HORACE.

HORACE.

Dans mon affliction, l'on ne peut être plus heureux que je le ſuis, ma niéce diſparoît de Bologne, je me doute qu'elle eſt à Veniſe ; je prends la poſte ſur ſes traces ; j'y arrive, & la premiere perſonne que j'y rencontre, c'eſt Trivelin mon coquin de Valet que j'oblige à me tout avoüer, & j'apprends de lui que ſous un habit déguiſé, & ſous mon nom il alloit faire une querelle à Alberty, au ſujet de la promeſſe de mariage que Lelio a faite à Flaminia. Ma niéce qui s'eſt introduite chez ſon amant, traveſtie en

Precepteur devoit à la place d'Alberti ; se battre contre Trivelin, feindre d'être blessée dangereusement, & se découvrir ensuite, au moment que ce Valet presseroit Alberti l'épée à la main de consentir à l'exécution de cette promesse, voilà de fort jolis projets, mais je crois voir le pere de Lelio... c'est ainsi que Trivelin me l'a dépeint... Oh je n'en doute plus, puisque voici son fils avec lui. (*à Alberti*) Vous êtes sans doute le Seigneur Alberti, puisque je vous vois avec l'amant de Flaminia, allons morbleu l'épée à la main ?

ALBERTI.

Vous voyez que je n'en porte point... ; mais Monsieur expliquons-nous, s'il vous plaît.

HORACE.

Quelle explication voulez-vous que je vous donne ? à vous qui permettez que Flaminia ma niéce se soit retirée dans votre maison, & qui l'autorisez vous-même à être à toute heure avec votre fils.

ALBERTI *à Lelio.*

Il extravague assurement (*à Horace*) L'on vous en a imposé, Monsieur, non seulement Flaminia n'a pas vû mon fils depuis qu'elle est à Venise ; mais même

je lui ai donné un Precepteur qui n'a eu d'autres soins que d'empêcher qu'il eût aucune liaison avec elle.

HORACE.

Mais si je vous prouve le contraire, qu'aurez-vous à dire ?

ALBERTI.

Mais vous ne sçauriez le faire, puisque cela n'est pas vrai. Je ne serois pas assez extravagant pour le permettre, & (supposé que je l'eusse permis) assez déraisonnable, pour ne lui pas rendre l'honneur & la reputation, en consentant à son mariage avec mon fils.

HORACE.

Et bien consentez-y donc, & tout à l'heure, car je ne vous ai rien dit dont je ne sois très sûr, ou...

ALBERTI.

Treve de menaces. (*à Lelio*) Que veut donc dire ce galimathias ?

LELIO.

Ah mon pere je suis si surpris & si effrayé que je n'ai pas la force de vous répondre.

ALBERTI.

Oh je vais bien lui trouver à qui parler. Seigneur Federico, venez, venez.

Horace s'éloigne un peu.

LELIO.

O Ciel ! comment sortirons-nous de cet embarras.

SCENE XII. & DERNIERE.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, HENRIETE, ARLEQUIN, SPINETTE.

SILVIA.

Ah! Seigneur Federico, je ne souffrirai point que vous vous battiez.

FEDERICO.

N'aprehendez rien ma belle Demoiselle je vous répons de la victoire.

ALBERTI.

Allons, bon courage, Seigneur Federico, laissez-là cette folle, & débarrassez-moi de cet homme qui vient ici m'insulter sans raison.

FEDERICO.

Vous allez voir de quelle maniere je vais m'y prendre . . . mais Ciel ! que vois-je . . .

Elle laisse tomber son épée, & se jette aux pieds d'Horace.

ALBERTI.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

HORACE.

Cela ſignifie que voilà cette même Flaminia que je vous diſois que vous retiriez chez vous.

ALBERTI.

Flaminia ?

SILVIA.

O Ciel ! vous ne ſeriez pas effectivement le Seigneur Federico ?

LELIO.

Non ma ſœur, l'amour de Flaminia l'a traveſtie en Precepteur, & puiſque mon pere avoit conçu tant d'eſtime pour elle ſous l'habit de Federico, qu'il vouloit en faire vôtre époux, j'eſpere qu'il ne me la refuſera pas pour ma femme.

HENRIETE.

Oh je m'y oppoſe.

HORACE *à Alberti.*

Et bien qu'avez-vous à dire à cela ?

ALBERTI.

Ce que je vois eſt-il bien croyable ?

HORACE.

Déterminez-vous Seigneur Alberti ; vous voyez clairement que je ne vous en ai point impoſé, ſinon reſolvez-vous à nous couper la gorge enſemble.

LELIO.

Eh mon pere laiſſez-vous toucher !

ALBERTI.

Que l'amour eſt ingenieux ! J'ay trop eſtimé le Seigneur Federico pour m'oppoſer à ſon bonheur, je conſens à votre himen avec Lelio.

HORACE.

En ce cas je ſuis de vos amis.

FLAMINIA.

Ah quelle joye eſt la mienne... charmante Silvia, je vous fais excuſe de vous avoir laiſſée dans l'erreur, je ne pouvois pas vous détromper, mais au lieu de l'amour que vous attendiez de moi, je vous offre l'amitié la plus tendre...

SILVIA.

Me voilà bien partagée avec votre amitié. Ah je ſuis au deſeſpoir, voilà qui eſt fait, je ne m'attacherai de ma vie à ces Damerets de figure équivoque.

HENRIETE.

Ma bonne amie j'y perds autant & plus que vous, mais nous ſommes jeunes & jolies, conſolons-nous, nous ne manquerons pas de ſoupirans.

SILVIA.

Cela peut être Henriete, mais ils ne ſeront pas faits comme le trompeur Federico.

HENRIETE.

Je ſerois bien fâchée qu'ils lui reſſemblaſſent, votre exemple m'apprendra à ne pas juger des hommes par la mine, je vous en réponds.

FLAMINIA *ou Federico.*

Seigneur Alberti; Arlequin & Spinette s'aiment, & comptent s'épouſer, j'ai traverſé leurs amours n'ayant rien de mieux à faire, mais trouvez bon que je leur faſſe preſent de cette bourſe de cinquante piſtoles pour les aider à ſe mettre en ménage.

ALBERTI.

Je le veux bien, je donne volontiers les mains à leur établiſſement.

SPINETTE.

Ah Mademoiſelle que nous vous avons d'obligation . . . mais Seigneur Alberti, il ne ſera pas dit que vous ferez deux nôces ſans avoir de violons, nous avons ici près un Gondolier qui s'eſt marié d'hier tous les acteurs du lendemain ſont en joye j'en connois quelques-uns, voulez-vous que je les faſſe venir ici.

ARLEQUIN.

Cela ſeroit fort plaiſant.

ALBERTI.

Et bien très-volontiers, cours y Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y vôle de grand cœur, & je vais annoncer dans tout le quartier que c'eſt ici où ſe donnera le bal ; mais je n'aurai pas loin à aller, les voici qui promenent la mariée, hola Meſſieurs approchez-vous & venez mêler vos plaiſirs avec les nôtres, c'étoit hier votre tour, c'eſt aujourd'hui celui du Seigneur Lelio & le mien.

On voit une marche de Gondoliers & de Gondolieres, & le marié & la mariée.

* I. VAUDEVILLE.

Un GONDOLIER, *à la mariée.*

Allons, guay la belle,
Point de courroux ;
Si votre époux
Bat de l'aîle,
Et file doux ;
De tout himenée
C'eſt là le deſtin,
A bonne journée,
Mauvais lendemain.

**Les Vers de ce Divertiſſement ſont de la compoſition de M. Dyvry Dumeſnil.*

Un GONDOLIER.

Quand une fillette
Outre qu'un mari
Bien agueri,
Fait emplette,
D'un favori;
Du pauvre himenée
C'eſt groſſir le train.
C'eſt bonne journée,
Meilleur lendemain.

Un GONDOLIER.

Mettez en ménage
Après quinze ans,
Les jeunes gens
De notre âge,
Les plus galans:
D'un tel himenée,
Quel eſt le deſtin?
Mauvaiſe journée,
Pire lendemain.

Une GONDOLIERE.

Quel triſte partage
Pour un tendron
Qu'un vieux barbon,
Qui s'engage
Hors de ſaiſon;

Le pauvre himenée,
Languiſſant, chagrin,
Ne connoît, journée,
Nuit, ni lendemain.

HENRIETE.

Mes yeux pleins de flamme,
Mes traits mignons,
Mes airs fripons,
Rendroient l'âme
Aux plus barbons;
Dans mon himenée
Je ferai beau train.
Si je n'ai journée,
Nuit & lendemain.

II. VAUDEVILLE.

Un GONDOLIER.

J'aime un jeune objet,
Coquet.
Dois je à l'épouſer
M'expoſer?
Un Epoux, dit-on,
Suit ſans façon
Sa paſſion,
Bon.
Mais ſouvent chez lui,

Quelqu'autre auſſi
Fait le mari,
Fy.

J'aime un jeune objet
Coquet,
Dois-je à l'épouſer
M'expoſer

Une GONDOLIERE.

Prendrai-je un époux,
Tout doux?
Ce meuble eſt il bon?
C'eſt ſelon.
Si c'eſt un mari,
Jeune & joly,
Doux & poly,
Ouy.
Si c'eſt un dragon,
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non.

Prendrai-je un Epoux,
Tout doux?
Ce meuble eſt-il bon?
C'eſt ſelon.

Un GONDOLIER.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Catin,
De Colin?
S'il eſt vif & prompt,
Et ne répond
Point encore non,
Bon.
S'il eſt endormi,
Appeſanti,
Foible & tranſi,
Fy.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Catin,
De Colin?

III. VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

J'ignorois tout ce qu'il faut faire
En aimant, pour ſoumettre un cœur,
Spinette admire mon bonheur,
Je n'ai fait qu'aimer, j'ai ſçû plaire;
Vive l'Amour pour Précepteur.

Un GONDOLIER.

Belles qui cherchez le silence,
Pour satisfaire votre ardeur,
Avec nous n'ayez point de peur,
Le secret est notre science
Et l'Amour notre Précepteur.

Une GONDOLIERE.

Que deux amans en assurance,
Ne se puissent ouvrir leur cœur,
Un rien exprime leur ardeur,
Ils font parler jusqu'au silence;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Dans les Ecoles de Cythere,
L'Amour fait bien-tôt un Docteur,
Pour principe, il ne veut qu'un cœur,
Et j'aime, est toute sa Grammaire;
Ah! l'agréable Précepteur.

HENRIETE.

Une jeune fille innocente
Sçait peu l'usage de son cœur,
Mais elle a toujours le bonheur
D'y devenir bien-tôt sçavante,
Quand l'Amour est son Précepteur.

Un GONDOLIER.

Par une stupide indolence
Lize marquoit sa pesanteur,
Colin vient de toucher son cœur,
Voilà déja Lize qui pense;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Pour instruire son fils, un pere
Près de lui, met un Gouverneur,
Qui très souvent instruit la sœur,
Bien plus qu'il ne forme le frere;
Vive l'Amour pour Précepteur.

ARLEQUIN.

Armé d'un sifflet pour ferule,
Le Parterre inspire la peur,
Qu'il touffe, il fait trembler l'Auteur.
L'Acteur épouventé recule;
Le redoutable Précepteur!

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une petite Comedie, qui a pour titre : *L'Amour Précepteur.* Fait ce 12. Août 1726.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaire de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien-amé FRANÇOIS FLAHAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission, pour l'impression d'un petit Manuscrit, qui a pour titre : L'AMOUR PRECEPTEUR, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beau caractere, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : FAISONS deffentes à tous Libraires Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression estrangere, dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; Et que

l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & dans celle de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-septiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens vingt six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil, NOBLET.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 496. fol. 392, conformément aux Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723 A Paris le 13. Septembre 1726.

Signé, D. MARIETTE, *Syndic.*

ARCAGAMBIS

TRAGEDIE.

ARCAGAMBIS

TRAGEDIE

ARCAGAMBIS

TRAGEDIE

EN UN ACTE,

REPRESENTE'E POUR la premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du du Roy, le 10. Aoust 1726.

Par Messieurs ***
Auteurs des Comédiens Esclaves.

A PARIS,

Chez { Noel Pissot, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.
François Flamault, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Roi de Portugal.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS de la Tragedie.

ARCAGAMBIS, Roy.

THAMIRE, Princesse destinée à Arcagambis.

TETONICE, Nourrice de Thamire.

GARGAME, Prince étranger reconnu fils d'Arcagambis.

HIERBAS, Confident de Gargame.

NABOTAS, Capitaine des Gardes d'Arcagambis.

GARDES.

La Scene est dans le Palais du Roy.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Arcagambis, Tragedie en un Acte.* Cette Piece a plû ſur le Théâtre, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Paris ce 26. Août 1726.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE DELORMEL, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'Impreſſion d'un Ouvrage qui a pour titre : *Arcagambis, Tragedie*, offrant pour cet effet de le

faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon luy semblera, sur papiers & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notre Contre-scel ; & de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi

de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Gardes des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empechement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraire: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-neu-

ziéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris n°. 484. fol. 383. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celuy du 28. Février 1723. A Paris le trente Août mil sept cent vingt-six.

D. MARIETTE, Syndic.

De l'Imprimerie de la V. LAMESLE, & PIERRE DELORMEL, ruë du Foin, à sainte Geneviéve.

GARCAGAMBIS
TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

GARGAME, HIERBAS.

HIERBAS.

GARGAME pourroit-il former un tel dessein ?

GARGAME.

Oüi, je l'ai résolu, tu m'en parles en vain.

HIERBAS.

Quoy vous pourriez ternir l'éclat de vôtre gloire,

Et des Bienfaits du Roy perdre ainſi la
mémoire ;
Au milieu de ſa Cour le Grand Arcagambis
Vous reçoit, vous chérit comme ſon pro-
pre fils,
A vous combler d'honneurs chaque jour il
s'empreſſe,
Et vous voulez, Seigneur, lui ravir la
Princeſſe ?
Elle qu'un nœud ſacré doit unir à ſon ſort ;
Daignez conſiderer . . .

GARGAME.

Je ſçai bien que j'ai tort ;
Mais ne retrace point à mon ame agitée
Cette Loy du devoir trop long-tems reſ-
pectée.
Soumis au joug charmant d'une invincible
ardeur,

Toute autre Loy paroît importune à mon
Cœur.
Qui pourroit en effet y combattre, Tha-
mire,
Et les transports pressans que sa beauté
m'inspire :
En vain Arcagambis tirannise ses vœux ;
Et d'un Hymen prochain croit allumer les
feux ;
Non, non de cet Hymen ne flatte point
ton ame,
Ses feux ne brûleront que par ceux de Gar-
game.

HIERBAS.

Le cœur de la Princesse au vôtre est-il
soûmis ?
En êtes-vous aimé ?

GARGAME.

N'en doute point.

HIERBAS.

Tant pis.

Je prevois des malheurs dont tous mes
sens frémissent,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front
se heriſſent ;
Ne verrai-je jamais que de foibles Heros
Oubliant leur devoir aimer mal-à-propos.

GARGAME.

Il est vray, mais je cede au penchant
qui m'entraine,
Et je ne puis briſer une ſi belle chaîne,
L'amour ne porte point d'atteintes à l'hon-
neur :
Quand on a fait partout admirer ſa valeur.

On eſt ſur de ſa gloire, & l'on peut ſans baſſeſſe
Avec mille vertus avoir une foibleſſe.

HIERBAS.

Etranger en ces lieux, oſez-vous bien, Seigneur,
Juſques à la Princeſſe élever vôtre cœur.

GARGAME.

Quoi donc ne ſçais-tu pas qu'une Reine eſt ma mere?

HIERBAS.

Oüi, mais vous ignorés quel étoit vôtre pere.

GARGAME.

Pour en être éclairci je venois en ces lieux
Lorſque je fus frapé de l'éclat de ſes yeux,
Je la vis au moment qu'un fatal Hymenée

Devoit au ſort du Roy joindre ſa deſtinée;
Elle lût dans mes yeux, je connus dans les ſiens
Que nos cœurs étoient faits pour de plus doux liens.

HIERBAS.

Seigneur dans ce Palais Arcagambis commande,
Thamire doit s'unir au Roy qui la demande,
Vous verrés par ce coup renverſer vôtre eſpoir.

GARGAME.

Un cœur comme le mien ne craint aucun pouvoir,
Et ce bras qui cent fois a conquis des provinces,
S'il ſçait les ſoûtenir, ſçait abbatre les Princes.

HIERBAS.

Seigneur, quand vous allés conquerir des etats,
De fortes Legions secondent vôtre bras,
Mais vous êtes ici sans amis & sans suite.

GARGAME.

Du dessein que j'ay pris la Princesse est instruite,
Son aveu me suffit, & je veux aujourd'huy
Faire voir qu'un Heros sçait vaincre sans appuy.

HIERBAS.

C'est une trahison.

GARGAME.

. . . . L'amour en est complice;
Un absolu pouvoir, . . .

SCENE II.

ARCAGAMBIS, GARDES, GARGAME, HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

Gardes, qu'on le saisisse :
Oüi lui-même Gargame, allés & de ce pas
Dans la même prison qu'on enferme Hierbas.

GARGAME.

Quel ordre rigoureux, daignés du moins m'instruire . . . .

ARCAGAMBIS.

Gardes obéïssés, je n'ai rien à lui dire.

GARGAME *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a ſçû ma trahiſon.

HIERBAS *en s'en allant.*

Et moi qui n'en ſuis point on me mene en priſon.

NABOTAS.

Seigneur, ce changement a lieu de me ſurprendre,
J'en cherche les motifs, & n'y puis rien comprendre,
Quel crime a donc commis ce Prince infortuné!
Pourquoi ſans l'écouter l'avés vous condamné,
Ciel! dans quelle frayeur vôtre courroux me plonge;
Qu'elle en eſt la raiſon, qui vous y porte?

ARCAGAMBIS.

Un ſonge.

Ecoute Naborас : les ombres de la nuit
M'invitoient à goûter le repos qui la ſuit,
Lorſqu'au fond de mon cœur une voix effraïante
A répandu ſoudain le trouble & l'épouvante ;
J'ay crû voir un Guerrier menaçant, furieux,
Le glaive dans la main, le courroux dans les yeux,
Contre moi conduiſant une nombreuſe armée,
Inſpirer la terreur à ma garde allarmée,
C'étoit Gargame ; Oh Dieux, j'en tremble encore d'effroi !

Sur mon Trône, l'ingrat s'eſt aſſis malgré moy,
Et cedant aux tranſports d'une aveugle tendreſſe,
Lui-même a preſenté le Sceptre à la Princeſſe :
Thamire l'a receu, mais par un coup du ſort,
En recevant le Sceptre, elle a reçû la mort ;
Et dans le même inſtant, l'Uſurpateur perfide
A plongé dans mon ſein un acier homicide ;
J'ay paſſé le Cocithe, & le noir Acheron,
Et le ſonge a fini par un coup de canon.

NABOTAS.

Devés-vous craindre un ſonge, & ſes images vaines,

Peuvent-elles regler nos plaisirs ou nos peines,

Sans en être frappé, j'ay revé mille fois

ARCAGAMBIS.

Vous rêvés en Sujets & nous rêvons en Rois.

SCENE III.

THAMIRE, LA NOURRICE, ARCAGAMBIS, NABOTAS.

THAMIRE.

EN croirai-je le bruit qui vient de se répandre,
Seigneur, un Etranger qui ne peut se deffendre
Et qui dans vôtre Cour se croit en sûreté,
Est dans ce même instant par vôtre ordre arrêté.

ARCAGAMBIS.

J'ay de justes raisons pour immoler ce traître,
Et quand il sera mort je les ferai connoître.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur, quel arrêt allés-vous prononcer ?

ARCAGAMBIS.

C'eſt un ordre des Dieux qui vient de m'y forcer,
Et je vais le livrer au plus cruel ſupplice.

THAMIRE.

Les Dieux ordonneroient une telle injuſtice !
Ce Heros de ces Dieux retrace la grandeur
Par toutes les vertus qui regnent dans ſon cœur.
Lorſque dans cette Cour vôtre amitié l'arrête,
Pouvés-vous vous réſoudre à proſcrire ſa tête ?

Non, je ne verray point ce ſpectacle
odieux,
Et la mort ſecourable en privera mes yeux.

ARCAGAMBIS.

Ce tranſport imprevû me ſurprend, & j'ignore
Quel ſecret interêt vous force . . . .

THAMIRE.

Je l'adore.

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorés, & moi !

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.
Vous feriés ſur mon cœur des efforts
ſuperflus,
Conduite dans ces lieux par l'ordre de
mon Pere,

Je vous vis, & son choix avoit de quoi
me plaire,
Mais Gargame parut, je m'en laissai charmer,
Et pour aimer toûjours, c'est luy qu'il faut
aimer.

ARCAGAMBIS.

Vous avoüés sans honte un amour temeraire.

THAMIRE.

Je rougirois Seigneur, si je pouvois le
taire,
Ne me reprochés rien, mais applaudissés-
vous
De n'être pas encore devenu mon Epoux.

ARCAGAMBIS.

Je le ferai bien-tôt, perfide, & sans rien
craindre,

A me garder ta foi, je ſçaurai te contrain-
dre ;
Puiſque Gargame ſeul peut nuire à mon
amour,
Lui ſeul en deviendra la victime en ce
jour.

il s'en va.

SCENE IV.

THAMIRE, TETONICE.

TETONICE.

VOus vous creuſés vous-même un affreux précipice,
Oh Ciel qu'avés-vous dit !

THAMIRE.

Ah chere Tetonice !
Dans l'état où je ſuis, au comble du malheur,
Je dois quand je le perds avoüer mon vainqueur,
Gargame va perir, & mon ardeur fidele
M'ordonne de le ſuivre dans la nuit éternelle.

TETONICE.

Ce secret à jamais devoit être celé.

THAMIRE.

Je voulois le cacher, mais l'amour à parlé,
Je deteste le Roy, pour augmenter sa peine
Je prétens à ses yeux faire éclater ma haine,
Et malgré tous ses soins, quoiqu'il puisse m'offrir,
L'accabler de mépris, l'en convaincre & mourir.

TETONICE.

A de tels sentimens me serois-je attenduë ?
Rendés, rendés le calme à vôtre ame éperduë,

Un transport violent a troublé votre esprit,
De mes sages conseils voilà donc tout le fruit !
Je ne condamne point vôtre amour pour Gargame,
C'est un Prince accompli, mais deviés-vous, Madame,
Faire de cet amour l'aveu trop indiscret ?

THAMIRE.

Je suis femme, & tu veux que je garde un secret !

TETONICE.

Ah ! Madame en ces lieux Arcagambis s'avance.

THAMIRE.

Le verrai-je toûjours, évitons sa présence.

SCENE V.

ARCAGAMBIS, THAMIRE, TETONICE.

ARCAGAMBIS.

RAppellé par l'amour je reviens sur mes pas,
Mais Dieux où courrés-vous?

THAMIRE.

Où tu ne sera pas.
Tyran tu crois éteindre une si belle flâme,
Ou donne moi la mort, ou rends-moi mon Gargame;
En vain dans la prison on le cache aujourd'huy,
Mon cœur malgré tes soins y soûpire avec lui.

SCENE VI.

ARCAGAMBIS, *seul.*

LA perfide me fuit, quel projet forme-t'elle ?
Je n'en suis plus aimé, l'ingratte, l'infidelle,
Elle-même à l'instant vient de m'en assurer :
Mon malheur est certain je ne puis l'ignorer,
Malgré tous mes bienfaits & ma tendresse extrême,
Quand je veux sur son front mettre le Diadême,
Croit-elle impunement deshonorer le mien !

SCENE VII.

NABOTAS, ARCAGAMBIS.

NABOTAS.

LE Prince vous demande un moment d'entretien.

ARCAGAMBIS.

Qu'oſe t'il demander, quoi malgré ſon offenſe
Le traître pourra-t'il ſoûtenir ma préſence ?
Qu'il vienne, j'y conſens, mais qu'il n'eſpere pas
Après notre entreveuë éviter le trépas.

SCENE VIII.

GARGAME, ARCAGAMBIS, HIERBAS, NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

QUel ſecret important as-tu donc à m'aprendre ?
De tes noirs attentats pourras-tu te deffendre?
Eſt-ce ta grace enfin que tu viens demander ?

GARGAME.

Mes pareils ne ſont faits que pour en accorder,
Et loin que le trépas ait rien qu'ils appréhendent,

Les

Les Heros du même œil le donnent & l'attendent ;

ARCAGAMBIS.

Ordinaires discours de ces Avanturiers
Qui viennent chez les Rois faire les grands Guerriers.

GARGAME.

Portés plus de respect au sang qui m'a fait naître.

ARCAGAMBIS.

Est-tu Roy ?

GARGAME.

Je suis plus, je suis digne de l'être :

ARCAGAMBIS.

Je ne vois rien en toi qui puisse m'assurer
Qu'à l'éclat de ce rang tu doive aspirer,

Et les Dieux protecteurs des Souverains
Monarques,
Sur leur front glorieux en impriment les
marques.

GARGAMEL.

Je ne puis être issu que d'illustres ayeux,
Et j'en crois plus mon cœur, que le sort
& les Dieux.

ARCAGAMBIS.

Tu ne sçais dans quel sang tu puisas ta
naissance,
Et tu m'oses parler avec tant d'arrogance!

GARGAMEL.

Tous ceux qu'à de hauts faits le Ciel
à destinés,
N'apprennent que bien tard de quel pere
ils sont nés;

Mais je connois ma mere, & je ſçait qu'elle
eſt Reine,
Et du moins d'un côté ma naiſſance eſt
certaine ;
Pour l'áutre c'eſt à vous de m'en rendre
éclairci,
Et ce ſeul interêt me conduiſoit ici :
Si tu veux de ton ſort penetrer le myſtere
Au Grand Arcagambis va demander ton
Pere :
Me dit Panteſilée . . . . .

ARCAGAMBIS.

Hélas ! qu'ai-je entendu,
Quel trouble dans mes ſens ce nom a ré-
pandu,
Panteſilée ; ô Ciel !

GARGAME.

D'où vient cette surprise ?
A me dire son fils, Seigneur, tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis ?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS *l'embrassant.*

Ah ! mon fils !

GARGAME.

Moy vôtre fils !

NABOTAS *au Roy.*

Mon ame a lieu d'être étonnée ;
Seigneur, vous qui jamais au joug de l'hymenée

N'avés assujetti vôtre invincible cœur,
De trouver un enfant vous avés le bonheur ?

ARCAGAMBIS.

Je fus jeune autrefois, & guidé par la gloire
Je courus l'Univers suivi de la victoire.
Un jour me reposant au bord du Thermodon,
Mon coursier près de moy paissant sur le gazon,
Je le vis emporté d'une fougue soudaine,
Courir malgré ma voix dans la Forêt prochaine,
Je le suis, je le joins, mais quel étonnement,
Lorsque Pantesilée en ce même moment

Fit briller à mes yeux plus d'apas, plus de grace
Que Venus n'en offrit au grand Dieu de la Thrace.
Elle fuyoit alors un Sanglier furieux
Prêt à trancher le fil de ſes jours précieux;
Je volé à ſon ſecours, & d'une main hardie
Je triomphe du monſtre & le laiſſe ſans vie.
Sans perdre un ſeul inſtant reſpectueux vainqueur,
J'aporte à ſes genoux & ſa hure & mon cœur;
Je vis dans ſes beaux yeux, que troubloit ma préſence,
Eclater plus d'amour que de reconnoiſſance,

O ſouvenir charmant du prix de mes travaux !

L'hymen n'eſt pas toûjours entouré de flambeaux,

Le Temple étoit trop loin, & ſans cérémonie

Cette Reine avec moi conſentit d'être unie.

GARGAME.

Je vous dois donc la vie.

ARCAGAMBIS.

Oüi, c'eſt de cet amour,

De cet hymen ſecret que tu recûs le jour.

Je veux que mes Sujets que je vais en inſtruire

Reconnoiſſent en toi l'héritier de l'Empire.

Mais tu me cederas la Princeſſe, mon fils.

GARGAME.

Qui moi vous la ceder, moi Seigneur ;
je ne puis.

ARCAGAMBIS.

Tu veux l'aimer toûjours ?

GARGAME.

Rien ne peut m'en distraire.

ARCAGAMBIS.

Dieux je n'ai plus de fils !

GARGAME.

Dieux je n'ai plus de pere !

NABOTAS *à Gargame.*

Par de tels sentimens n'allés pas vous
trahir,
Puisqu'il est vôtre pere, il lui faut obéïr.

GARGAME.

Non, non lorsqu'il prétend me ravir
ce que j'aime

Je ne reconnoît plus ſa puiſſance ſuprême.

NABOTAS *au Roy.*

A vôtre âge l'on doit craindre le nom d'époux,
La Princeſſe Seigneur lui convient mieux qu'à vous.

ARCAGAMBIS *à Gargame.*

Puiſqu'enfin tu ne peut étouffer ta tendreſſe,
Je vais pour te punir épouſer la Princeſſe.

GARGAME.

Et moi, je ne craint point un ſort ſi rigoureux,
Thamire m'a promis de couronner mes feux;
Je ſçai que rien ne peut ébranler ſa conſtance,

Je ſuis ſûr de ſa foi de ſa perſeverance ;
Vous prétendés en vain diſpoſer de ſon cœur ,
C'eſt un prix qui n'eſt dû qu'à ma fidele ardeur ;
Adieu .. Je vais Seigneur .. Dans ce péril extrême . . .
Que vais-je faire , hélas ! .. Je l'ignore moi-même.

Il s'en va.

NABOTAS.

Il n'en faut point douter , Gargame en ce moment
Va trouver la Princeſſe en ſon appartement ;
Prevenés ſes deſſeins , ordonnés qu'on le ſuive ,

S'il parvient à la voir, ſon ardeur eſt ſi vive
Que loin de redouter vôtre juſte courroux,
Il pourroit bien, Seigneur, l'épouſer avant vous.

ARCAGAMBIS.

Allés vous oppoſer vous-même à ſon paſſage.
Courés cher Nabotas . . . .

NABOTAS.

Comptés ſur mon courage,
Je ſçaurai de ce ſoin dignement m'acquitter,
Malheur à vôtre fils, s'il m'oſe reſiſter.

Il s'en va.

SCENE IX.

ARCAGAMBIS *seul.*

QUels combats tout à coup s'élevent dans mon ame,
Souffrirai-je qu'un fils outrage ainsi ma flâme ?
Non, si jusqu'à ce point il ose me braver,
Des horreurs de la mort rien ne peut le sauver.
Que dis-je ! c'est mon fils, ma plus chere esperance,
Il a jusqu'à ce jour ignoré sa naissance,
Je viens de l'en instruire, & pere rigoureux
Je le condamnerois au sort le plus affreux !
Ah !

Ah ! rien n'eſt comparable au tourment
que j'endure ;
Ecoute Arcagambis la voix de la nature ;
Elle-même te parle, & veut te retenir . . .
Il aime la Princeſſe, & je dois l'en punir . .
L'amour me le preſcrit, c'eſt lui que j'en
veux croire . . .
Non cet ordre barbare offenſe trop ma
gloire . . .
Que ferai-je . . Tous deux m'agitent tour
à tour . .
Dieux ! ne puis-je accorder la nature &
l'amour.

SCENE X.

ARCAGAMBIS, HIERBAS, TETONICE.

TETONICE.

AH! Seigneur écoutés . . .

HIERBAS.

Seigneur, daignés m'entendre.

TETONICE.

Je viens vous informer . . .

HIERBAS.

Je viens pour vous apprendre . . .

TETONICE.

Thamire au desespoir . . .

HIERBAS.

Le Prince malheureux . . .

ARCAGAMBIS.

Parlés l'un après l'autre, ou taisés-vous tous deux.

HIERBAS.

Animé des transports qu'un tendre amour inspire,
Le Prince en vous quittant à couru chés Thamire,
Nabotas de la porte ayant sçû s'emparer,
Lui dit, on n'entre point, & moi je veux entrer,
Répond en l'attaquant vôtre fils en furie,
Et dans le même instant le prive de la vie.

ARCAGAMBIS.

Quoi le fier Nabotas auroit pû succomber!

HIERBAS.

Seigneur du premier coup nous l'avons vû tomber.

Alors de ce Heros redoutant le courage,
Vos Gardes effraïés lui livrent le passage,
Il vole vers Thamire, il la voit, mais ô
Dieu !
Quel spectacle fatal se présente à ses yeux !

TETONICE.

Au bruit qu'on avoit fait la Princesse étonnée
Croïant que vous veniés presser vôtre hymenée,
Rencontre par malheur un poignard sous sa main,
Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux !

HIERBAS.

Gargame arrivant la voit pâle & sanglante,
Dans quel funeſte état trouvai-je mon Amante.
Lui dit-il ?

TETONICE.

Ah ! j'ay crû voir arriver le Roy.
Lui dit-elle ?

HIERBAS.

Il falloit croire que c'étoit moi ;
Lui dit-il !
Je vous perds adorable Thamire.

TETONICE.

Elle veut lui répondre, & soudain elle expire.

ARCAGAMBIS.

L'ingrate en expirant n'a point brisé mes fers ;

Et je les porterai jusques dans les enfers..
Meurs, meurs Arcagambis, tu ne peut lui survivre,
Ton malheureux amour t'ordonne de la suivre.

Il se tuë.

Ce jour par nôtre mort devoit être marqué,
Justes Dieux ! c'en est fait, mon songe est expliqué.

On emporte Arcagambis.

SCENE DERNIERE.

GARGAME, HIERBAS.

GARDES.

GARGAME.

O Deſtin trop cruel ! ô pere trop barbare !
Ta rigueur de Thamire à jamais me ſépare.

HIERBAS.

Ces reproches ſont vains, verſés plûtôt des pleurs,
Le Roy vient d'expirer.

GARGAME.

O comble de malheurs !
Je perds en un ſeul jour la Princeſſe, & mon pere,

Et je respire encore.

HIERBAS.

Cette perte est legere.
Le Thrône doit Seigneur adoucir vos regrets.

GARGAME.

Quelle nuit tout à coup obscurcit ce Palais,
De quels lugubres cris retentissent ces voutes,
La foudre des enfers vient d'entr'ouvrir les routes;
Quel invisible bras m'y traîne malgré moi!
Que vois-je au bord du Stix, la Princesse & le Roy?
Ils sont prêts à monter dans la barque fatale,

Ne croïés point ſans moi paſſer l'onde infernale ;
Arcagambis, Thamire... attendés, je vous ſuis ;
En vain je les appelle, ils ſont ſourds à mes cris.
Déjà le vieux Nocher à quitté le rivage,
Mais je ſçaurai bien-tôt les atteindre à la nage,
Et les flots enflâmés ne m'arrêteront pas...
Belle Thamire, enfin je revois tant d'appas,
Ah ! puiſque je retrouve une amante ſi chere,
Je ne vous quitte plus... que vois-je ! c'eſt Cerbere,
Il répand dans mon cœur ſon funeſte poiſon,

Tiſiphone a ſur moi ſecoüé ſon tiſon ;
Mais quoi tout diſparoit, & mon malheur extrême
Me ramene en des lieux plus craint que l'enfer même ;
Bravons par le trépas un ſort trop inhumain
Que ce fer . . .

HIERBAS.

Ah ! Seigneur . . .

GARGAME.

Quoi tu retiens ma main ?
Laiſſe-moi terminer des jours que je deteſte.

HIERBAS.

Vous n'accomplirés point un deſſein ſi funeſte,

Vous vous devés Seigneur au ſoin de vos Etats.

GARGAME.

Il faut donc m'immoler en ne me tuant pas.

FIN.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI. COMEDIE

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy *le* 6. *Juillet* 1727.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Je ne crois pas que Monſieur Geullette ſoit fâché de ce que je l'ai nommé dans cette édition du nouveau Theatre Italien, qui eſt rempli de pluſieurs bonnes Pieces de ſa façon & qu'il a toûjours donné ſans aucune retribution au Theatre.

A MADAME LA MARQUISE DE TOURNON

MADAME,

Puiſque c'eſt vous qui par votre Approbation m'avez déterminé à donner cette Piece de Theatre au Public, pouvois-je raiſonnablement douter de la réuſſite? Non, MADAME; *perſonne n'ignore la juſteſſe d'eſprit avec laquelle vous penſez, & qu'il eſt peu de perſonnes de votre ſexe &*

de votre condition qui puissent vous être comparées ; ne craignez pas, Madame, en mettant votre nom à la tête de cette Comedie que suivant le stile ordinaire des Epîtres dédicatoires, je m'étende ici sur votre éloge ; cette entreprise est au-dessus de mes forces, je me contenterai de vous avoüer que je compterois pour peu de choses ces graces dont la nature vous a été prodigue, si elles n'étoient accompagnées de cette bonté & de cette affabilité, qui vous gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître ; mais ce qu'il y a de plus admirable en vous, Madame, c'est qu'unie depuis plusieurs années au plus aimable Seigneur de la Cour, vous avez trouvé le secret de conserver & même d'augmenter sa tendresse, cela ne se fait point sans une espece d'enchantement dont vous seule êtes capable ; pardonnez, Madame, si temoin de cette union charmante j'ose ici la publier ; un exemple aussi rare & presque unique, ne peut être

exposé au trop grand jour, je m'estime heureux d'avoir trouvé l'occasion de vous en témoigner publiquement mon admiration, & le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obeissant
Serviteur GEULLETTE.

PANTALON.

SILVIA.

LISETTE.

ARLEQUIN *Valet de Pantalon.*

LEANDRE.

TRIVELIN *Valet de Leandre.*

Eſclaves Turcs danſans, & chantans.

La Scene eſt à Livourne.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

COMEDIE EN UN ACTE.

SCENE I.

Le Theatre repreſente un ſalon de la maiſon de Pantalon.

PANTALON *ſeul.*

QUe je me pique mal-à-propos d'une dangereuſe delicateſſe! tout prêt à me marier, maître abſolu du ſort de la perſonne que j'épouſe, je m'aviſe de vouloir penetrer dans l'avenir, je veux ſçavoir ſi elle m'aime, ſi elle me ſera toûjours fidelle, & ce qui fait encore la ſottiſe de ma curioſité, c'eſt que je ſerois menacé du ſort le plus malheu-

reux que je ne laisserois pas de conclure l'affaire. Voilà les hommes, ils ont plus d'empressement à s'instruire de leur infortune qu'à la prévenir, je suis sûr même que si le Docteur Lanternon qui passe dans tout Livourne pour infaillible dans ses predictions me menace de quelque catastrophe je le traiterai de visionaire; mais en revanche ce sera le plus habile homme du monde s'il flatte ma passion d'un favorable augure, ce qui peut me rassurer dans le peril que je vais tenter, c'est que Silvia depuis l'âge de deux ans que son pere me la laissa en mourant, n'a point vû d'autre homme que moi, j'aurai soin même après notre mariage de lui faire continuer ce genre de vie, & je ne crains point que la compagne que je lui ai donnée puisse lui gâter l'esprit; elle est aussi innocente qu'elle, quoi qu'un peu plus âgée; & toutes deux ont reçû la même éducation : je suis dans une impatience extrême, il n'y à qu'une demie lieüe d'icy chez notre Astrologue, & il y a plus de quatre heures qu'Arlequin y est allé; mais enfin le voici. Eh bien m'apporte-tu de bonnes nouvelles?

SCENE II.

PANTALON ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, Monsieur, je ne sçais rien.

PANTALON.

Comment donc, qu'es-ce que cela signifie? N'as-tu pas trouvé le Docteur?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur; nous nous sommes entretenus ensemble pendant plus de deux heures sur l'Astrologie.... Ah l'habile homme!

PANTALON.

Je le sçais. Allons au fait.

ARLEQUIN.

Il étoit dans son Cabinet la tête appuyée sur sa main, & lisoit tout haut dans un grand Livre : Mercure est en conjonction avec Venus (disoit-il sans me voir.) Bonne année pour les Maris jaloux, lui ai-je répondu.

PANTALON.

L'impertinent! & qu'a dit le Docteur à cette sottise.

ARLEQUIN.

Il n'a pû s'empêcher de rire & m'a fait

asseoir à ses côtés, alors je lui ai presenté le papier que vous m'aviez donné ; il a fait la-dessus plusieurs ronds avec un compas, Jupiter est rétrogradant a-t-il dit, le Capricorne domine, Saturne est son descendant ou son montant ; que diable sçais-je moi. Enfin Mr. il a barbouillé tout cela dans cette Lettre.

PANTALON.

Et donne la donc ! voilà bien des discours inutiles.

Il lit.

» Que tu est heureux ! tu plais par tout » où tu te trouve, ta seule presence inf- » pire la joye, & tu seras marié dans » le jour à l'objet que tu aimes sans » craindre les suites presque ordinaires » de l'himenée.

Je ne me sens pas de plaisir.

ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur, ceci n'a rien qui vous regarde, & c'est mon Horoscope que le Docteur a tiré par-dessus le marché.

PANTALON.

Comment maraut ton Horoscope ?

ARLEQUIN.

Oui Monsieur, voilà le vôtre.

PANTALON *lit.*

» Que qui tu sois, si tu pense au ma-

» riage, ton front eſt deſtiné à d'étran-
» ges avantures, laiſſe à ton neveu le
» ſoin & la gloire de défricher le cœur
» d'une jeune innocente que tu aimes;
» ſon premier abord fera plus d'im-
» preſſion ſur elle que toutes tes froi-
» des careſſes. Ah, ah, ah, c'eſt là mon Horoſcope?

ARLEQUIN.

Apparemment.

PANTALON.

Ou le Docteur n'eſt qu'un aſne, ou tu ne lui as pas donné ma nativité.

ARLEQUIN.

Eh Monſieur la voilà au dos de votre Horoſcope.

PANTALON.

Cela étant, le Docteur malgré cette grande réputation qu'il s'eſt acquiſe, n'eſt qu'un ignorant, je n'ay jamais eû de neveu.

ARLEQUIN.

Et que ſçavez-vous, Monſieur, je vous ai entendu parler d'une Sœur.

PANTALON

Bon, elle eſt morte ſans avoir jamais été mariée; il y a environ vingt-cinq ans qu'elle perit le plus malheureuſement du monde ſur les côtes dans une petite barque, en ſe promenant ſur mer avec ſa gouvernante; ainſi les obſervations

de l'Astrologue sont fausses, & j'épouse Silvia.

ARLEQUIN.

Quelle est cette Sivia ?

PANTALON.

Tu le sçauras bien-tôt.

ARLEQUIN.

Marié à l'objet que j'aime sans craindre les suites presque ordinaires de l'hymenée; o che gusto !

PANTALON.

Comment tu serois amoureux ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, amoureux depuis trois jours, mais amoureux à la folie, & mon cœur s'est envollé par le trou de cette serrure.

PANTALON.

Ohimé. Ce faquin aura vû sans doute Silvia que je lui ay cachée jusqu'à ce jour avec tant de precaution .... & qui vous a permis Monsieur le maraut de regarder par le trou de cette serrure.

ARLEQUIN.

Parbleu voilà une belle demande.... Ah Monsieur la gentille paysanne.

PANTALON.

Ah je respire, c'est de Lizette qu'il est amoureux ; eh bien Arlequin je te promets de te donner cette paysanne pour épouse.

ARLEQUIN.

Que je vous ſerai obligé. Mais Monſieur n'y auroit-il pas moyen de voir cette charmante perſonne de plus près?

PANTALON.

Oui. Mais écoute ; cette Silvia que j'aime eſt une jeune fille dont je veux faire ma femme je voudrois la cacher aux rayons même du jour, c'eſt la raiſon pour laquelle depuis un mois que tu eſt à mon ſervice, je tai laiſſé ignorer mon amour. Elle n'a jamais vû d'autre homme que moi....

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux pour lui.

PANTALON.

Comme elle eſt enfermée dans cet appartement ſecret avec Lizette, dont tu-es amoureux & que je n'apprehende pas que ta figure me faſſe tort, je vais t'y conduire.

ARLEQUIN *à part.*

Pardy je ne donnerois pas ma figure pour la ſienne.

PANTALON.

Mais il faut auparavant que je paſſe dans mon cabinet pour y faire quelqu'arrangement au ſujet demon mariage prochain ; ſuis moi nous reviendrons ici dans le moment.

SCENE III.

Le Theatre change & repreſente l'appartement de Silvia.

SILVIA LIZETTE.

SILVIA.

QUe je m'ennuie, ma chere Lizette, dans ce triſte ſéjour ! quel crime ai-je donc commis pour ſouffrir une ſi longue captivité ?

LISETTE.

Nous ne ſommes pas plus heureuſes l'une que l'autre ; mais le Seigneur Pantalon qui m'a mis dès l'enfance auprès de vous, m'a aſſuré que l'on traite ainſi toutes les filles en Italie.

SILVIA.

Cela peut être Liſette, mais Pantalon nous trompe, & je le ſoupçonne de quelque mauvais deſſein ; malgé l'extrême ſimplicité dans laquelle il m'éleve, je ſuis moins ignorante qu'il ne croit & je ſens que mon cœur n'eſt point fait pour reſter dans l'inaction.

LISETTE.

Je n'entends rien à ce langage là, mais je m'apperçois effectivement que vous êtes toute autre depuis quelques jours.

SILVIA.

Et n'en ai-je pas une juſte raiſon, Pantalon de qui je depends (ſans que je ſçache pourquoi) m'a donné l'éducation la plus commune ; je ſçais à peine lire, écrire, & un peu de Muſique ; encore eſt-ce lui qui m'a ſervi de Maître, mais il a eu grand ſoin de me cacher les choſes les plus eſſentielles de la vie, puiſqu'il ne m'a jamais appris qu'il y ait dans le monde des hommes faits autrement que lui.

LISETTE.

Des hommes faits autrement que lui ! Et comment ſçavez vous qu'il y en ait ?

SILVIA.

Je vais te l'expliquer ma chere enfant ; j'ai découvert derriere la tapiſſerie qui eſt au coin de mon lit, une petite armoire ; il n'y avoit point de clef, j'en ay brizé la ſerrure : & j'ay trouvé un treſor ineſtimable, ce ſont les livres que tu me vois lire tous les jours avec tant d'attention ; ah Liſette les jolies choſes quils contiennent, ils ſont remplis d'évenements ſi tendres qu'ils m'arrachent ſouvent des larmes ; ici un jeune Berger appellé Celadon profite d'une Fête galante, pour voir ſa maîtreſſe Aſ-

trée ; après avoir essuyé de sa part les plus cruelles rigueurs, & prêt à mourir pour elle, ils se trouvent tous deux à la fontaine de verité d'amour, elle leur découvre toute la sincerité de leurs feux, & ils s'épousent.

LISETTE.

Voilà une fin d'Histoire bien jolie.

SILVIA.

Le Chevalier Amadis, fait mille actions incroyables pour plaire à la Princesse Oriane qui le rebute, parce qu'elle le croit infidelle, ils tombent l'un & l'autre au pouvoir d'un malin Enchanteur ; au moment qu'ils vont expirer, une bonne Fée nommée Urgande, les enleve, & les transporte dans le Palais d'Appollidon, Amadis en y passant sous l'arc des loyaux Amants, fait connoître à sa Maîtresse l'injustice de ses soupçons, & ils s'épousent.

LISETTE.

Et ils s'épousent ! cela est charmant.

SILVIA.

Daphnis, & Chloë, deux jeunes enfans exposés & nourris l'un par une Brebis, l'autre par une Chevre sont élevés par des Pasteurs, ils suivent eux-mêmes cette profession ils s'aiment dès l'enfance de l'ardeur la plus pure: Daph-

nis

nis est reconnu pour être fils d'un riche habitant de la Grece, il est au desespoir de voir que sa naissance l'éloigne de Chloé ; cette belle Bergere se trouve par la suite être d'une condition égalle à celle de son Amant, & avec le consentement de leurs parens, & l'applaudissement general de toute la contrée, ils s'épousent. . . . & ils s'épousent.

LISETTE.

Ah, Mademoiselle, ces avantures sont encore plus touchantes que les autres.

SILVIA.

Bon, Lisette, je te passe sous silence nombre d'évenemens & de circonstances de cette Histoire, sur lesquelles j'ai toute l'ignorance possible, je fais mille raisonnements plus confus les uns que les autres sur les endroits que je ne comprends pas dont je n'ose demander l'explication à Pantalon, & je cherche dans mon esprit comment je pourrois m'en instruire.

LISETTE.

Cela n'est pas aisé : mais diantre soit de l'importun.

SCENE IV.

SILVIA, LISETTE, PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

BOn jour aimable Silvia.

ARLEQUIN.

Bon jour belle mignonne.

SILVIA.

Et bien bon jour Monsieur.

LISETTE.

Ah, Mademoiselle, voilà sans doute un de ces jolis hommes que vous aviez tant d'envie de connoître?

PANTALON.

Vous me paroissez de bien mauvaise humeur?

ARLEQUIN.

Vous me paroissez bien semillante?

SILVIA.

N'en ai-je pas raison?

LISETTE.

Votre veüe me fait plaisir.

PANTALON.

Mais encore quel sujet avez vous de vous plaindre.

SILVIA.

Quel sujet, Monsieur, d'être enfermée comme je le suis.

PANTALON.

Il ne tiendra qu'à vous de ne le pas être encore long-temps.

SILVIA.

Ah, Monsieur, il n'est rien que je ne fasse pour sortir de cet esclavage.

PANTALON.

La chose n'est pas si difficile, vous n'avez qu'à vous resoudre à m'épouser.

SILVIA.

Vous épouser, qu'est-ce que cela veut dire?

ARLEQUIN.

Vous ignorez cela?

LISETTE.

Apparamment, qui voulez-vous qui nous l'ait appris?

ARLEQUIN.

Cela est charmant! je vais vous l'expliquer, aussi bien cette jeune païsanne à qui je me marierai aussi, paroît avoir besoin de cette explication.

LISETTE.

Sans doute... mais faites ensorte que cela soit bien clair.

ARLEQUIN.

Bien clair,

PANTALON.

Garde-t'en bien ; tu dirois peut-être quelqu'impertinence qui feroit rougir ces enfans là.

SILVIA.

Oh, Monsieur, nous ne sçavons point encore de quoi il faut rougir.

ARLEQUIN.

Laissez moi faire.... le mariage donc.... écoutez moi bien.

SILVIA.

Oh je vous écoute de toutes mes oreilles.

LISETTE.

Et moi aussi.

ARLEQUIN.

Le mariage est comme.... une souriciere, une souriciere est garnie d'un petit morceau de lard friand.... voilà l'appas pour les jeunes Souris, elles veulent croquer le lardon, le pied leur glisse.... crac, les voilà prises dans la souriciere.

SILVIA.

Je ne comprends rien à cela : & toi, Lisette.

LISETTE.

Ny moi non plus, mais il me semble pourtant, que je ne serois point fâ-

chée de tomber dans la souriciere.

ARLEQUIN.

Eh bien, aimable Lisette, je serai l'heureux matou qui ferai patte de velours, avec une Souris aussi friande.

SILVIA.

Je n'entends point ce galimatias; que je sçache du moins ce que c'est qu'un mary, & à quoi il est propre.

PANTALON.

Ceci m'embarrasse. Un mari c'est un homme comme moi qui s'unit avec une fille de ton âge; cette societé est charmante, le mari reçoit mille caresses de sa femme, elle lui fait cent malices, ils joüent ensemble à mille petits jeux badins; il l'embrasse.....

SILVIA.

Ah, si cela est ainsi, vous ne serez jamais mon mari.

PANTALON.

Et pourquoi.

SILVIA.

Moi vous faire des caresses, moi souffrir que vous m'embrassiés, ah Ciel! je fremis à une pareille proposition.

PANTALON.

Qu'est-ce à dire?

SILVIA.

C'est-à-dire que vous êtes si des-

gréable a mes yeux que je ne ne pourrois me resoudre à vous permettre seulement de me baiser la main.

ARLEQUIN,

O himé! & vous la belle estes vous aussi dégoûtée?

LISETTE.

Pour moi, vos petites manieres me plaisent fort, & je m'y accoutumerai aisément.

PANTALON.

Mais Silvia, pourquoi ne me pas aimer? je suis riche, j'ai dequoy satisfaire votre ambition & vos plaisirs.

ARLEQUIN.

J'en doute.

SILVIA.

Pour de l'ambition, Monsieur, je ne la connois point; à l'egard des plaisirs je ne crois pas que vous soyez capable de m'en donner; votre seule veüe me chagrine, & si tous les hommes sont faits comme vous & ce petit nain, je vous avoüe que j'ai pour eux beaucoup d'aversion.

LISETTE.

Mademoiselle, je ne suis pas si difficile moi, ce jeune garçon me plait beaucoup.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle une fille de bon goût.

PANTALON.

Vous me haïssés donc ?

SILVIA.

De tout mon cœur, & je voudrois que cela fut reciproque.

PANTALON.

Ah, Silvia, vous n'êtes qu'une ingrate. Est-ce-là la recompense de toutes les peines que je me suis données pour votre éducation.

SILVIA.

Il est vrai que je vous dois beaucoup: N'avez vous point de honte de parler ainsi ; tenez je gage que ce garçon là vous donnera le tort, approchez mon amy.

LISETTE.

Au moins, si vous voulez que je vous aime vous direz qu'elle a raison.

ARLEQUIN.

Je ny manquerai pas.

PANTALON.

Si tu veux que je te donne Lizette, il faut prendre mon party.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire.

SILVIA.

Dites-moi. Toutes les filles sont elles aussi gentilles que Lisette & moi?

ARLEQUIN.

Oh que non, il y en a de laides & de malfaites.

SILVIA.

Et qui est-ce qui est assez sot pour les aimer, & pour les épouser les laides & malfaites.

ARLEQUIN.

C'est selon. Si elles ne sont pas riches elles restent pour les gages, si elles ont bien des écus, c'est à qui leur fera la cour, & la plûpart du tems elles se marient à de fort jolis hommes.

SILVIA.

Voilà ce que je voulois sçavoir. De fort jolis hommes; il y en a donc de ces jolis hommes?

ARLEQUIN.

Me voilà pris comme un sot.

PANTALON.

Ces jolis hommes sont faits comme nous, vous dis-je.

SILVIA.

Et comment donc sont bâtis ceux qui sont laids, & desagréables?

PANTALON.

Je vous en ferai voir aujourd'hui, dont je veux faire emplette, ils dansent, & chantent dans la perfection cela vous fera passer le temps.

SILVIA.

Helas, Monsieur, je le passerai toûjours fort mal en ces lieux, je sens qu'il y manque

manque quelque chose à ma satisfaction, mais j'ignore ce que c'est, vous m'avez élevée dans une ignorance profonde, & c'est ce dont je me plains. Ainsi loin de vous rendre graces de mon éducation, je vous sçai tres mauvais gré de la conduite que vous tenez avec moi.

PANTALON.

Qui diantre vous a suggeré tous ces raisonnemens ?

SILVIA.

La nature seule me les fournit, Monsieur ; & mon cœur me dit que nous ne naissons pas pour vivre dans l'esclavage.

PANTALON.

Hé bien ma chere Silvia, il n'est rien que je ne fasse pour gagner votre cœur ; vous serez libre quand il vous plaira, mais c'est à condition que vous me promettrés de m'aimer ; dés ce moment rien ne vous manquera, vous aurez des bijoux detoutes façons. J'ai déja retenu des Esclaves pour vous divertir....

ARLEQUIN.

Allons faites un effort ; tenez quand vous serez venu à bout de l'aimer, vous l'épouserez après sans repugnance.

SILVIA.

Je le croi. (Il faut dissimuler.) Mais

Seigneur Pantalon, me tiendrez-vous parole ?

PANTALON.

Ah je vous le jure par vos beaux yeux, ma chere enfant. Liſette, tâche qu'elle ſe détermine à m'être favorable, je n'en ſerai pas ingrat, & je te ferai épouſer ce petit mauricaud.

LISETTE.

Allez, laiſſez-moi faire.

PANTALON.

Je vais promptement faire les emplettes. Juſqu'au revoir, belle Silvia, je ne tarderai gueres.

SILVIA.

Oh Seigneur Pantalon ne vous preſſez point, mettez-y tout le temps neceſſaire & prenez garde de vous trop échauffer

PANTALON.

Elle s'intereſſe déja à ma ſanté, oh qu'elle ſatisfaction !

LISETTE.

Et vous, revenez bien vîte au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc pas peur que je me fatigue, moi ?

SCENE V.

Le Theatre change & repreſente le Salon de la maiſon de Pantalon.

LEANDRE TRIVELIN.

TRIVELIN.

MOnſieur, puis-je vous demander, ce que nous venons faire ici ?

LEANDRE.

Ne t'ai-je pas dit qu'outre un paquet que j'ai à rendre à Pantalon de la part du Sieur Stephano mon pere, & ſon Correſpondant, j'ai encore une lettre de credit pour y recevoir tout l'argent dont je puis avoir beſoin.

TRIVELIN.

Et vous venez de le voir ſortir, que ne lui parliez vous donc ; vous êtes un homme d'une eſpece toute nouvelle, vous épiez les momens où ceux qui vous doivent, ſortent de chez eux & vous les laiſſer paſſer ſans leur rien demander ; ſi vos Creanciers de Veniſe avoient la même honnêteté, vous ne donneries pas tous les matins de ſi fatiguantes audiances. Mais que regardés-vous, il n'y eſt point, vous le ſçavez.

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, dans quel-

le agitation me trouvai-je ?

TRIVELIN.

Je ne vous comprends point, vous n'entrez dans cette maison qu'avec une timidité qui me glace, vous n'abordez Pantalon qu'en tremblant ; l'autre jour même après m'avoir montré votre Lettre de crédit & un paquet cacheté que vous aviez à lui rendre, vous feignites avec lui de l'avoir oublié, lorsqu'il vous dit qu'il étoit prêt de faire honneur à son Correspondant, je m'y perds.

LEANDRE.

Helas, j'ai des raisons essentielles pour ne me point faire connoître si-tôt à Pantalon. Si j'avois donné mes lettres, quel pretexte pourrois-je trouver pour revenir ici?

TRIVELIN.

Eh, qu'avez-vous besoin de pretexte?

LEANDRE.

Ah, Trivelin, que je suis amoureux.

TRIVELIN.

Amoureux ! Et de qui ? je ne sçache personne dans cette maison. . . .

LEANDRE.

Ah, mon cher ami, apprends quel est l'objet de ma tendresse ; c'est une jeune fille que le Seigneur Pantalon tient enfermée dans cet appartement ; il y a

quinze jours que je l'ai apperçuë pour la premiere fois par une fente de cette porte ; depuis ce temps j'ai reſſenti pour elle l'amour le plus vif & le plus tendre, je languis éloigné du lieu qui renferme tout ce que j'aime, mais je l'apperçois . . . regarde Trivelin.

TRIVELIN.

Oui ma foi, elle eſt des plus gentilles, & il n'eſt pas difficile à preſent de comprendre pourquoi vous évitez ce bon homme.

LEANDRE.

Elle rentre dans un petit cabinet, que mon bonheur eſt de peu de durée !

TRIVELIN.

Il faudroit nous informer ſi ce ne ſeroit point une fille de Pantalon, en ce cas là on pouroit. . . .

LEANDRE.

Pantalon ne paſſe pas pour être marié, & je crois plûtôt que c'eſt quelque jeune perſonne qu'il fait ainſi élever pour en faire ſa femme, ne le ſeroit-elle pas déja ? Ah, ſi cela étoit, je mourrois de douleur, mais il eſt dangereux que je reſte ici plus long-temps ; tiens Trivelin voilà ma bourſe, n'épargne rien pour me faire voir de près cette gentille priſonniere. Pantalon n'a pour

domeſtiques que deux commis pour ſa banque & qu'un Valet des plus balourds, il ne te connoît point, tâche par ſon moyen de me procurer une converſation avec cette adorable perſonne.

Il ſort.

SCENE VI.

TRIVELIN *ſeul.*

VOilà un amour impromptu qui fait un terrible ravage dans le cœur de mon Maître. Quelle vivacité! il faut qu'il ſoit diablement amoureux pour m'avoir ainſi donné ſa bourſe, car il n'a pas plus d'argent qu'il lui en faut, il eſt vrai que le Sieur Stephano ſon Pere nous dit en partant de Veniſe qu'en montrant nos Lettres à Pantalon nous ne manquerions de rien, que même elles lui cauſeroient une ſurpriſe dont il auroit de la peine à revenir... mais j'entends quelqu'un, éloignons-nous un peu... juſtement c'eſt le Valet de Pantalon, tâchons de profiter de ſa balourdiſe.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

O Che gusto ! che consolation ! ô tropheureux Arlequin! j'en mourrai de joye ; voilà la clef de l'appartement de ma maîtresse, & voici des bijoux que Monsieur Pantalon m'envoye porter à Silvia : pendant que cette jeune fille les examinera, j'aurai le temps de faire l'amour avec ma gentille paysanne. Ah, ma chere Lisette que tes caresses me chatouillent l'ame.... il n'en est pas de même du Seigneur Pantalon, sa maîtresse ne répond pas trop à son amour, ma foi aussi c'est un vilain merle, & cette Silvia n'a pas tout-à-fait tort.

TRIVELIN.

J'en ai assez entendu pour le faire jaser.... bondi Signor Arlichino.

ARLEQUIN.

Qui vous a dit mon nom.

TRIVELIN.

Est-ce que vous ne me connoissez pas?

ARLEQUIN.

Nullement.

TRIVELIN.

Je vous connois bien moi, je vous ai vû petit comme cela ; n'êtes vous pas Valet du Seigneur Pantalon ?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Je ſuis de votre pays.

ARLEQUIN.

De Bergame ?

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Ah, caro Bergamaſco ! quel plaiſir de vous embraſſer.

TRIVELIN.

Vous me paroiſſez bien content de votre condition ?

ARLEQUIN.

Plus qu'on ne ſçauroit dire.... je ſuis amoureux à la folie.

TRIVELIN.

Et aimé ſans doute ! vous êtes d'une ſi jolie figure.

ARLEQUIN.

Trés-aimé, & autant aimé, que mon maître eſt hai.

TRIVELIN.

Franchement? auſſi il eſt bien vieux & bien laid.

ARLEQUIN.

Cependant il compte ſe marier bientôt, & voudroit même que ce fût dés ce ſoir.

TRIVELIN

Ouf. . . je le ſçai.

ARLEQUIN.

Il eſt actuellement allé acheter quelques Eſclaves pour en faire preſent à ſa future.

TRIVELIN.

Et cette future eſt une jeune fille qu'il tient enfermée dans cet appartement; N'eſt il pas vrai?

ARLEQUIN.

Oui vraiment. Qui vous a dit cela il m'a bien deffendu d'en parler.

TRIVELIN.

Je ſuis dans le ſecret.

ARLEQUIN.

Et moi je me marie à la Suivante de cette fille; elle s'appelle Liſette, ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ces deux jeunes perſonnes n'ont jamais vû d'homme que le Seigneur Pantalon & moi: elles ſont d'une ſimplicité qui me charme.

TRIVELIN.

Cela eſt en effet très-plaiſant ; mais ſi vous vouliez rendre la choſe encore plus divertiſſante, je vais vous en donner le moyen.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il.

TRIVELIN.

La fille que Pantalon doit épouſer, & qui ſe nomme Silvia (vous voyez bien que je ſçai ſon nom) eſt ſœur de Monſieur Leandre mon maître qui vient exprès à Livourne pour ce mariage, & le plaiſir ſeroit de l'introduire à l'inſçû de Pantalon dans l'appartement où loge ſa maîtreſſe & la vôtre ; cela feroit un effet fort comique.

ARLEQUIN.

Effectivement cela ſeroit bouffon..... mais Monſieur Pantalon ne m'a point parlé de ce frere.

TRIVELIN.

On ne penſe pas à tout ; mon maître vient pourtant ici pour vaincre la repugnance que cette jeune fille peut avoir pour le mariage.

ARLEQUIN.

Ecoutez, cela ne ſera pas aiſé.

TRIVELIN.

Parbleu, je payerois pinte & le meil-

leur plat de macarons pour pouvoir faire cette petite malice à Pantalon.

ARLEQUIN.

Pinte & un plat de macarons ! ah caro paesan, touchez là ; voici la clef de l'appartement que mon maître m'a confié, vous n'avez qu'à faire venir le Seigneur Leandre je lui ouvrirai aussitôt la porte.

TRIVELIN.

Le voilà fort à propos.

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LEANDRE.

J'Ai vû Pantalon prendre le chemin du port, & Arlequin rentrer ici avec une boëte sous son bras ; sans doute que mon Valet est en conference avec lui.

TRIVELIN.

Votre impatience vous ramene en ces lieux, Seigneur Leandre, vous avez tout lieu d'être content, (*à part* j'ai déja gagné bien du terrain.)

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Tenez voilà la clef de l'appartement. Votre sœur sera ma foi bien surprise, quand elle vous verra.

LEANDRE.

Quelle Sœur?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, qui doit épouser le Seigneur Pantalon.

LEANDRE *à part.*

Oh Ciel!

TRIVELIN.

Je n'ai pas crû de voir en faire mistere à Arlequin, je lui ai appris que vous veniez ici pour la déterminer à la nôce.

LEANDRE.

Puisque tu lui as tout dit....

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur, je suis dans la confidence, & si vous n'êtiez pas frere de Mademoiselle Silvia, je ne serois pas assez duppe pour vous laisser ainsi entrer.

TRIVELIN.

Je le crois bien. *A Leandre* (profitez de ce moment) nous allons Arlequin & moi au Cabaret le plus prochain renouveller la connoissance & boire à votre santé.

Arlequin ouvre la porte de l'appartement

de Silvia, fait entrer Leandre, referme la porte & emporte la clef.

SCENE IX.

Le Theatre change & represente le Jardin de l'appartement de Silvia.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE *caché.*

SILVIA.

OUi ma chere Lisette, je te l'ai déja dit, rien n'est si tendre dans ces Livres que les conversations de ceux qui y sont les principaux personnages; leurs expressions sont si vives, si passionnées, que je ne puis comprendre par quelle raison la plûpart de ces filles sont si cruelles à leurs Amans.

LISETTE.

Je l'ignore comme vous, & je voudrois bien le sçavoir.

SILVIA.

Je me perds dans mes réflexions.... pourquoi ne pas répondre à la tendresse de leurs Amans, ils sont si bienfaits, si gracieux.

LISETTE.

Est-ce que vous les avez vûs?

SILVIA.

Oui vraiment : mais ce n'eſt qu'en peinture, tiens ma chere Liſette, il y en a qui paroiſſent vêtus tout de fer, à cheval, & l'épée à la main ; ceux là me font peur, je te l'avoüe ; d'autres tiennent un chien en leſſe, gardent leurs troupeaux & careſſent leurs moutons favoris, ceux-ci me plaiſent d'avantage ; mais il y en a une troiſiéme eſpece vêtus je ne te ſçaurois dire comment, & leurs habillemens me paroiſſent ſi galants que je meurs d'envie de les connoître.

LISETTE.

Et vous appellez tous ces gens là?

SILVIA.

Des Amans.

LISETTE.

Des Amans ! cela eſt drolle, & parmi tous ceux que vous avez vûs, n'y en a t-il pas qui ſoient faits comme ce petit noir de tantôt, je me ſens toute autre depuis qu'il m'a fait des careſſes ; ah, je voudrois bien être certaine que ce fût la un Amant.

SILVIA.

Ah, Liſette, c'en eſt un ſans doute, ton cœur te le dit, & tu l'aimes déja, que j'envie ton bonheur ; pour moi je n'ai que des ſentimens d'averſion pour

Pantalon que j'amuſerai de belles paroles juſqu'à ce que je puiſſe ſortir de ſa puiſſance ; mais pour me deſennuyer & diſſiper mon chagrin, donne-moi ce livre de muſique qui fait partie de ceux que j'ai trouvez ici.

LISETTE.

C'eſt celui où il y a des airs ſi tendres?

SILVIA.

Juſtement.

LISETTE.

Le voilà.

SILVIA.

Celui-ci convient à merveille à l'état ou je ſuis.

Elle Chante.

Premier Couplet.

Tandis que chaque jour,
Oiſeaux, dans ce bocage
Je vous vois à l'Amour
Offrir un libre hommage,
Me verra-t-on toûjours,
Sous un dur eſclavage,
Des plus beaux de mes jours
Ne pouvoir faire uſage.

Deuxiéme Couplet.

Amour n'eſt il pas temps
Que ma contrainte ceſſe ?
Viens finir mes tourmens,
Ton interêt t'en preſſe ;
Quand j'oſe t'implorer,

Je n'ai point d'autre envie
Que de te consacrer
Tous les jours de ma vie.

L'on joüe un air de flutte douce.

SILVIA.

D'où provient cette charmante musique! ah, Lisette, il y a ici quelque chose de surnaturel.

LISETTE.

Vous m'avez raconté qu'il y a des enchantements qui se terminent par une musique douce & tendre, ah si c'étoit cette Urgande de tantôt qui vient à notre secours.... Car depuis ce moment je me suis imaginée que nous étions toutes deux sous la puissance de Pantalon par quelqu'effet de la magie, & qu'il est peut-être lui-même quelque vilain enchanteur.

SILVIA.

Hélas cela pouroit bien être; on les dépeint à peu près tel que lui, mais cette musique recommence: écoute je te prie.

Après un petit prélude sur la flutte douce, Leandre chante.

L'Amour est touché de vos larmes,
Jeune beauté comptez sur son secours,
Ce Dieu qui veille sur vos jours
Par le plus tendre Amant va finir vos allarmes.

Meritez

Meritez ſes faveurs par un juſte retour,
Le cœur ſeul peut payer les bienfaits de l'Amour.

SILVIA.

Qu'entends-je, Liſette ? c'eſt un oracle prononcé par l'Amour même ; ah j'ai lû de pareilles avantures dans les livres dont je t'ai parlé..... eh bien Dieu puiſſant, j'executerai vos ordres, ne me faites pas languir après cet Amant que vous me promettez, je bruſle d'impatience de le voir : Mais Ciel n'eſt-ce point une illuſion ?... ah, ah, ah.

LEANDRE.

Non, belle Silvia, croyez-en l'Amour, je ſuis un Amant ; mais le plus tendre, le plus ſoûmis & le plus paſſionné ; je vous aime charmante perſonne ; que dis-je, je vous adore ; tout mon bonheur dépend de me voir aimé de vous, & je mourrois de douleur à vos pieds, ſi j'étois aſſez malheureux pour que mes vœux fuſſent rebuttez.

SILVIA.

Vous êtes un Amant..... c'eſt vous qui devez me procurer la liberté, & aux volontés duquel l'Amour vient de m'annoncer que je devois être ſoumiſe.....

LEANDRE.

Oüi adorable Silvia, ne soyez point rebelle aux ordres d'un Dieu qui ne veut point qu'on lui resiste, c'est lui qui m'a conduit en ces lieux pour vous y arracher de l'esclavage où vous retient injustement un vieillard indigne de vous posseder; & je suis prêt à affronter la mort la plus terrible plûtôt que de lui ceder un objet sans la possession duquel je renoncerois à la vie .....

SILVIA.

Ah, Lisette, la joye m'étouffe .... délasse moi je te prie... voilà tout le langage de mes livres.... l'Amour même n'y est pas dépeint avec plus de graces qu'en a cet aimable Cavalier... qu'elle difference de la peinture avec la réalité.... non Seigneur, non, vous ne mourrez point je vous en assure, il y y a trop long-temps que je souhaitte voir un Amant d'une figure aussi charmante pour le rebuter .... d'ailleurs je dois obéir au Dieu qui vous amene dans ces lieux; ah, je le fais sans repugnance, je ne vous aime déja que trop... ai-je tort Lisette?

LISETTE.

Non vraiment, jamais je n'ai rien vû de si beau & de si brillant.

LEANDRE.

Rien ne peut égaler ma joye.

SILVIA.

Comment vous nomme-t'on ?

LEANDRE.

Leandre.

SILVIA.

Que voilà un nom séduisant ! Leandre ! je l'aurai toûjours à la bouche. Mais j'ai lû que les hommes étoient quelquefois infidelles, ah, Leandre ne me tromperez-vous point ; m'aimerez vous toûjours ?

LEANDRE.

Ah, belle Silvia pouvez-vous en douter sans m'offenser mortellement.

SILVIA.

Eh bien ne vous fâchés pas, mon cher Leandre, je vous crois...

LEANDRE.

Qu'il y auroit de cruauté à vous abuser ? Non, je le repete, je vous adore, & je suis prêt à vous épouser dans le moment même. Voilà ma foi, que voulez-vous de plus ?

SILVIA.

Je la reçois volontiers.... mais cela n'est pas tout-à-fait dans les regles.

LEANDRE.

Comment !

SILVIA.

Bon, dans la plusspart des livres que j'ai lû, on n'épouse qu'au cinq, ou sixiéme Volume; & il y a presque toûjours un enlevement qui précede.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela; je vous enleverai; partons sans differer.

LISETTE.

Pour moi Mademoiselle, je ne vous suivrai pas.

SILVIA.

Eh pourquoi Lisette?

LISETTE.

Je ne veux point partir sans mon petit brunet.

LEANDRE.

Hé bien nous l'emmenerons avec nous, puisque ce brunet sans doute n'est autre qu'Arlequin ami de mon Valet; mais je les apperçois l'un & l'autre.

SCENE X.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

AH, gentille Lisette, est-ce bien vous que je revois?

LISETTE.

Oui mon cher petit ami, c'est moi-même.

ARLEQUIN.

Que je suis aise; tenez, mettez la main sur mon cœur, vous y sentirez une agitation si violente que je suis sûr que cela vous fera pitié.

LISETTE.

Effectivement. Mais je ressens presque les mêmes mouvemens.

ARLEQUIN.

Que je voye. Hélas oüi.

LISETTE.

Qu'est-ce que vous portez dans ce coffre?

ARLEQUIN.

Ce sont des bijoux que Monsieur Pantalon envoye à cette belle fille, (qui n'est pourtant pas si drolle que vous,) mais je ne pensois seulement pas à elle. Tenez, Mademoiselle, voilà ce que mon maître vous envoye.

SILVIA.

Ah, je ne veux rien recevoir de ce vilain homme.

TRIVELIN.

Mademoiselle, prenez toûjours, nous en aurons peut-être besoin.

LEANDRE.

Le conseil de mon Valet est sage, belle Silvia.

SILVIA.

Je le reçois donc parce que cela paroît vous faire plaisir, & que je ne cherche qu'à vous en faire, mais je vous avertis, mon cher Leandre, que je ne suis point du tout sensible à ce present, & qu'une simple fleur que je recevrois de votre main me seroit mille fois plus chere.

LEANDRE.

Que cette simplicité a de charmes pour moi !

LISETTE. *à Arlequin.*

Hé vous ne me faites aucun present, vous ?

ARLEQUIN.

Moi ? Pardonnez-moi. Que lui donner (il reprend le coffre à Silvia,) & bien Lisette je vous donne tout cela.

TRIVELIN *reprend le coffre.*

Hé mais ! Vous n'y pensés pas Arlequin, ceci n'est point à vous.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc ?

SILVIA.

Tenez mon ami, voilà de quoi contenter votre maîtresse, faites lui present de ces bagatelles.

ARLEQUIN.

Grand merci Mademoiſelle. Que Liſette va être belle avec tout cela.

LEANDRE.

Allons belle Silvia, profitons de l'abſence de votre Geolier, partons ſans differer d'avantage.

SCENE XI.

SILVIA, LIZETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON,

PANTALON.

CIel! que vois-je! un Cavalier avec Silvia, je vous trouve bien temeraire Monſieur, d'entrer ainſi chez moy.

LEANDRE.

Monſieur?

PANTALON.

Et vous bien hardi de parler à un homme ſans ma permiſſion.

SILVIA.

Appellez vous cela un homme, Monſieur, il ne vous reſſemble pourtant en aucune maniere.

PANTALON.

Hé ventrebleu, il ne s'agit point icî

de faire l'innocente, je vois bien que je suis trahi. (*à Arlequin*) Et toi malheureux de quoi ris-tu ? Je ne sçais à quoi il tient que je ne te donne cent coups de batons.

ARLEQUIN.

O che bestia, che ignorante !

PANTALON.

Comment Maraut !

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne connoissez pas ce Cavalier, c'est le frere de votre maîtresse.

PANTALON.

Qu'elle extravagance ! Silvia n'a point de frere.

ARLEQUIN.

Et si vous dis-je. Je ne lui aurois point ouvert la porte moi-même sans cela, demandez lui plûtôt?

LEANDRE.

Mon Valet s'est servi de cette ruse pour me donner entrée dans ces lieux ; & l'amour y secondant mes intentions, a fait approuver ma passion à cette belle personne que je viens d'épouser.

ARLEQUIN.

O che furbo!

PANTALON.

Epouser ?

SILVIA.

Oui, Monsieur, vous m'avez dit tan-

tôt qu'il n'y avoit que le mariage, qui put me tirer de captivité, je me suis mariée pour en sortir.

PANTALON.

Mais c'est en m'épousant que vous pouviez devenir libre.

SILVIA.

Vous épouser ! ah, Monsieur, j'aimerois mieux cent fois rester dans l'esclavage.

PANTALON.

Ah ! je suis au desespoir. Et toi coquine?

LISETTE.

Moi, Monsieur, voilà mon petit mari.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, je suis aussi son liberateur.

PANTALON.

Fort bien. Et je souffrirois un pareil affront? Morbleu, Monsieur, délogez promptement de chez moi, ou par la mort....

LEANDRE.

Très-volontiers, Monsieur; je ne pretends point rester ici malgré vous, mais vous me permettrés s'il vous plaît d'emmener ma femme.

PANTALON.

Votre femme.. . si vous ne vous retirez..?.

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, c'est votre beau frere.

PANTALON.

C'est un fourbe, & un avanturier.... La fureur qui m'aveugloit d'abord m'empeschoit de le reconnoître, mais je me souviens qu'il rode dans ce quartier depuis quinze jours, que l'ayant trouvé dans ma maison, il m'a fait accroire qu'il avoit une lettre de change ou de credit du Seigneur Stephano mon Correspondant, & quand il a fallu me la montrer, le drosle s'est tiré d'embaras en disant qu'il l'avoit oubliée.

LEANDRE.

Je ne vous en imposois point, Seigneur Pantalon. Voici sa lettre, lisés

PANTALON.

Je reconnois sa signature.

Il lit. De Venise.

» Je vous adresse mon fils, Seigneur » Pantalon. (Vous êtes fils du Seigneur Stephano ?)

LEANDRE.

Oui, Monsieur, pour vous servir.

PANTALON.

(Je me ferois bien passé de ses services !)

Il lit.

» C'eſt un Cavalier aſſez bienfait, (que trop, dont j'enrage) & qui me» rite toute votre tendreſſe, (oui vraiment, il s'y prend fort bien,) puiſqu'il » eſt votre neveu. . . .

Mon neveu ! le Seigneur Stephano ſe moque de moi. . . .

Il jette la lettre, Leandre la ramaſſe & la lui rend.

LEANDRE.

Continuez s'il vous plaît.

PANTALON.

» Le naufrage de la Signora Pandora » votre Sœur fut imaginaire. (Cela ſeroit» il croyable !)

ARLEQUIN.

Pourquoi non ?

PANTALON.

» Nous nous aimions.

ARLEQUIN.

Rien de plus naturel.

PANTALON.

» Je l'enlevai de concert avec ſa Gou» vernante, nous nous épouſâmes à » Veniſe.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à dire à cela.

PANTALON.

» Et Leandre eſt le fruit de nos amours.

ARLEQUIN.

Les enfans de l'Amour ſont plus beaux que les autres.

PANTALON.

» Je me flatte que vous me recon-
» noîtrés pour votre beau frere, ſinon
» je vous prie de remettre à mon fils
» les cinquante mille écus de fonds
» que vous avez à moi. (Ohimé... mais je ne ſuis pas obligé d'adjouter foi aveuglement à la lettre du Seigneur Stephano?

LEANDRE.

Pourſuivez je vous prie.

PANTALON.

Il lit.

» J'aimois, je connoiſſois la ſeverité de
» mon Pere, Stephano ſçut vaincre
» mes ſcrupules, je ſuis ſa femme & il
» ne manque rien à mon bonheur,
» mon cher frere, que la ſatisfaction
» de vous voir approuver mon maria-
» ge *Pandora*.

PANTALON.

Ah maudit Docteur Lanternon, ta prediction ne ſe trouve que trop veritable.

LEANDRE.

Hé bien Seigneur Pantalon, êtes vous bien convaincu que vous êtes mon Oncle ?

PANTALON.

Que trop, pour mon malheur : voilà donc mon Horoſcope accompli ; qui diable auroit pû s'imaginer que ma Sœur m'eut joüé un pareil tour.

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit moi.... Oh il faut ſe defier des femmes juſqu'après leur mort.

LEANDRE

Hé bien donc, mon cher Oncle, ayez quelque bonté pour un neveu qui en ſera éternellement reconnoiſſant, conſentez que cette aimable perſonne ſoit mon épouſe, auſſi bien pourriez-vous être heureux ſans poſſeder ſon cœur.

SILVIA.

Tenez, Seigneur Pantalon, je vous adorerai comme mon Oncle ; mais il n'y a point d'extremité à laquelle je ne me portaiſe plûtôt que de devenir votre femme.

PANTALON.

Voilà qui eſt decidé. Oui Silvia je renonce à votre poſſeſſion, au deffaut de votre amour je veux avoir toute votre

eſtime ; je conſens à votre himen avec mon neveu & je vous aſſure tout mon bien.

LEANDRE.

Ah charmante Silvia, que ma joye eſt parfaite ; mon bonheur paſſe toutes mes eſperances . . . mon cher Oncle, que je vous ſuis obligé.

ARLEQUIN.

Et Liſette que vous m'aviez promiſe . . . . . vous ſçavez là-deſſus la prediction du Docteur.

PANTALON.

Hé bien je te l'accorde.

Je vous avois, belle Silvia, acheté des Eſclaves qui ſçavent chanter & danſer ; je vous en fais preſent. Arlequin fais-les venir & prenons tous part à l'union de ces aimables époux.

Les Eſclaves Turcs forment un divertiſſement de danſes.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, j'ai tant d'averſion pour l'eſclavage que je vous prie de trouver bon que je donne la liberté à ces Eſclaves ils me plaiſent beaucoup, mais j'aime mieux m'en priver que de les retenir contre leur gré.

PANTALON.

Voilà des sentimens bien nobles. Trés-volontiers qu'ils jouissent de la liberté; mais c'est à condition, qu'ils resteront ici pendant quelques jours pour nous procurer tous les divertissements dont ils sont capables.

Deux Esclaves chantent.

Du bonheur des mortels, arbitre souveraine;
Liberté, douce liberté,
Que notre cœur est enchanté,
Du sort heureux qui vous rameine.

Dans les plaisirs faites couler nos jours,
Terminez à jamais nos peines,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaines
Que celles du Dieu des Amours.

UN ESCLAVE.

La Liberté d'elle même est charmante,
Par tout on vante
Ses attraits flateurs,
Mais elle est mille fois plus aimable,
Quand on la tient d'un objet adorable
Qui la ravit à tous les cœurs.

UN AUTRE ESCLAVE.

Le plaisir de vous rendre hommage
Nous dédommage
De tous les maux que nous avons soufferts;
Un doux pouvoir sous vos loix nous entraîne,
Et quand vos mains ont brisé notre chaîne,
Vos yeux nous ont donné de nouveaux fers.

I. VAU DEVILLE

D'un jeune plumet vif & tendre
Philis voulant combler les vœux,
Fut à l'oracle pour apprendre
S'il auroit toûjours mêmes feux ;
On lui dit que, ſuivant l'uſage,
Son bonheur le rendroit volage ;
Beautez ſenſibles ſongez-y,
Cet Horoſcope eſt accompli.

☼

Un Mari languiſſant débile
D'heritiers étant dépourvu,
Pour en avoir vit la Sibile,
Voici ce qui fut répondu :
Le grand air te ſeroit utile,
Pour quelques mois quitte la ville ;
Il eſt ſix jours hors de chez lui,
Et l'Horoſcope eſt accompli.

☼

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procez,
Eut recours à l'Aſtrologie
Pour en apprendre le ſuccez ;
On lui predit victoire entiere,
Si Madame ſuivoit l'affaire ;
Il le permit en bon Mari,
Et vit l'Horoſcope accompli.

☼

On prédit à certaine prude
Que l'Amour vaincroit ſa rigueur ;
Elle redouble ſon étude
Pour rendre l'oracle menteur ;
Gens d'élite viennent chez elle ;
Aucun ne flechit la cruelle ;
Il ſe preſente un étourdi,
Voilà l'Horoſcope accompli.

Un vieux & grave perſonnage
Dans l'himen voulant s'engager,
L'oracle lui dit qu'à ſon âge
On doit craindre certain danger;
Toûjours rempli de ſa folie,
Un beau matin il ſe marie,
Hélas avant le jour fini,
L'Horoſcope étoit accompli.

Sur le point de faire un voyage
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de ſon tendre hommage,
Ne le mettroit pas en oubli;
On lui prédit que ſa climene,
L'oubliroit avant la quinzaine;
Il part Dimanche & le Lundi
L'Horoſcope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France,
L'oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connoiſſance
Des Spectateurs judicieux;
Mais que ſouvent votre indulgence,
Ranimeroit notre eſperance;
Puiſſions nous encore aujourd'hui
Voir cet Horoſcope accompli.

UN ESCLAVE chante.

Dans l'univers
Rien n'eſt exemt de fers,
Un Heros qui fuit la victoire
Se rend eſclave de la gloire;
Au Dieu de l'Or, immolant ſon repos
Le commerçant s'expoſe à la fureur des flots;
Le mortel même le plus ſage
Dans les liens de la raiſon ſauvage,
Souffre la gêne nuit & jour,

Puiſqu'il faut ſubir l'eſclavage,
Je choiſis celui de l'Amour.

II. VAUDEVILLE.

Quand une mere trop ſauvage
Vous tient en cage,
Jeunes beautez je vous plains fort,
Quel eſclavage!
C'eſt une mort.
Mais quand la mere moins chagrine,
Chez la voiſine
Laiſſe aller par fois ſon tendron,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un Mari d'un caractere
Bruſque & ſevere,
Toûjours veille & jamais ne ſort,
Quelle miſere!
C'eſt une mort.
Mais quand un époux débonnaire
Peu ſedentaire,
Veut qu'on ſoit libre en ſa maiſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Lorſque l'on ſert une Climene
Trop inhumaine
Qui s'effarouche à notre abord,
Ah, quelle peine!
C'eſt une mort.
Mais quand Iris devant ſa Bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en ſecret elle eſt mouton,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toûjours dort,
La triſte vie !
C'eſt une mort.
Mais pendant le temps qu'il ſommeille,
Si l'Amant veille
Pour la conſoler du griſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✡

Quand un objet ſexagenaire
Qui cherche à plaire
Veut qu'on lui marque un doux tranſport;
Quelle miſere !
C'eſt une mort.
Mais lorſque la Nimphe à lunette,
A pour ſoubrette,
Une jeune & fraiche don don,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✡

Quand il faut ſouffrir la preſence
Et la licence
D'un Traittant qui fait le Milord,
Quelle ſouffrance !
C'eſt une mort.
Mais quand le riche perſonnage,
Nous dédommage
Des mauvais tours du Pharaon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✡

Quand un Amant ſous notre Empire
Toûjours ſoupire,
Et par ſes plaintes nous endort,
Ah, quel martire !
C'eſt une mort.

Mais quand un Galand ſçait nous dire,
Le mot pour rire,
Avec la petite chanſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorſqu'en ces lieux l'Echo reſonne,
Et que perſonne,
N'y vient malgré tout notre effort,
Ah j'en friſonne !
C'eſt une mort.
Mais quand il faut que l'on ſe ſerre
Dans le parterre,
Et que l'on garnit le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

VEu & examiné par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22 Novembre 1728.

DANCHET.

AVIS.

L'on trouve dans la même Boutique le Nouveau Theatre Italien en huit Volumes in douze.

LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

Par Mr. F.

Repreſentée pour la premiere fois, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 31. May 1728.

A PARIS.
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niece d'Oronte.

JULIE,

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

*La Scene eſt dans la maiſon d'*Oronte.

LE RETOUR DE TENDRESSE, OU LA FEINTE VERITABLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OUy, Monsieur, je soutiens que vous allez faire un fort mauvais Mariage, Julie est jeune, riche, & jolie, mais... enfin ce n'est point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monsieur Arle-

quin ce qui le fait penser de cette maniere ?

ARLEQUIN.

Tout.

DORANTE.

Mais encore.

ARLEQUIN.

Tout vous dis-je.

DORANTE.

Il convient que Julie eſt aimable ?

ARLEQUIN.

Oüi.

DORANTE.

Qu'elle eſt riche,

ARLEQUIN.

D'accord.

DORANTE.

Qu'elle eſt jeune,

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

DORANTE.

Sage ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ai pas dis cela.

DORANTE.

Comment maraud !

ARLEQUIN.

Ah ! je ſçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, reſtons en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiſelle Julie eſt très ſage, mais êtes vous aſſez ſimple pour lui tenir compte de ſa vertu ?

DORANTE.

Quel raiſonnement ?

ARLEQUIN.

Il eſt des plus ſenſez, ne voyez vous pas que cette jeune perſonne eſt une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçû aucunes attaques, il ne faut pas beaucoup s'étonner ſi elle n'a jamais capitulée ?

DORANTE.

Tu m'ennuyes, je voudrois bien ſçavoir les raiſons qui t'obligent à t'oppoſer ſi fort à ce Mariage ?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiſelle Lucinde autrefois ?

DORANTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

J'aimois ſa ſuivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point ſa ſuivante Marton.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde eſt la plus aimable perſonne du monde, car vous conviendrez que Spinette eſt bien jolie ?

DORANTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, ſi votre penchant pour Spinette eſt ſi rapide, vous pouvez vous y abandonner, je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez ſa Maîtreſſe ?

DORANTE.

Cela vous empêche-t'il de voir ſa ſuivante ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous n'avez pas plutôt été broüillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contrecoup ; que je ſuis malheureux ! je me ſouviens que mon amour étoit le ſinge du

vôtre, & lors que vous étiez aimé de cette adorable Lucinde, que nous vous entendions soupirer tous deux dans son Cabinet, nous faisions Spinette & moi chorus dans l'antichambre, & quand vous pestiez contre l'heure qui vous chassoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire; je voudrois bien sçavoir quel rat vous a pris de ne vous plus aimer? cela étoit si joly!

DORANTE.

Je ne sçai comment j'ai fait pour me dégager d'elle, il faut avoir autant de force que j'en ai sur moi-même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas crû.

ARLEQUIN.

Cela n'est peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal, j'épouse ce soir Julie sa Cousine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épousera t'elle? car, elle est bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'est de quoi je ne me suis pas informé; si elle m'en croioit, elle épouseroit Eraste, ou Clisandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Messieurs dont vous étiez si jaloux? oh! pour le coup vous n'étes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jalousie, il me semble que Lisimon affecte de suivre partout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a longtems que je m'en apperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort serieusement de cesser ses poursuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses assiduitez me gênent, & Julie qui n'est pour ainsi dire qu'un enfant, ne sçait point encore à quelles consequences cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui apprendra.

DORANTE.

Tais toy.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce soir. Diantre!

DORANTE.

Il là connoît dès sa plus tendre jeunesse, & cette habitude, de se voir fomente une certaine familiarité, de certaines liaisons....

ARLEQUIN.

Oüi, cela ne vaut pas le diable, retournez à Lucinde.

DORANTE.

Tais toy te dis-je, avec ta Lucinde, en serois-je le maître, l'amour éteint, peut-il se rallumer ?

ARLEQUIN.

C'est selon : je compare l'amour à une lampe, si elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer ; ainsi l'amour ne peut plus renaître quand il meurt de sa belle mort, mais aussi si un coup de vent souffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu : de même si le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point gueri, c'est la raison.

ARLEQUIN.

Bon, la raison se mêle bien de ces sortes de choses là, on fait la folie de s'aimer sans sçavoir pourquoi, & l'on se quitte sans en devenir plus raisonnable.

DORANTE.

Vois si Julie est éveillée.

ARLEQUIN.

Sa Cousine doit l'être, car je viens de voir entrer Spinette dans sa Chambre.

DORANTE.

Il est bien question de sa Cousine.

ARLEQUIN.

Quoi vous ne voulez pas donner le bon jour à Lucinde ?

DORANTE.

Non.

ARLEQUIN.

Il le faut pourtant bien, car la voilà.

SCENE II.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

OUy Spinette, vous êtes la plus grande étourdie...

ARLEQUIN.

Qu'a-t'elle fait la pauvre Spinette ?

LUCINDE.

Je vous avois dis que c'étoit pour ce soir.

SPINETTE.

En verité, Madame.

LUCINDE.

Taiſez vous, on ne peut compter ſur rien avec cette fille; ah vous voila Dorante, vous me voyez en colere.

DORANTE.

C'eſt ce qui m'empêchoit de vous aborder Madame; vas voir ſi je puis parler à Julie.

LUCINDE.

C'eſt ce ſoir que vous vous mariez, n'eſt-ce pas?

DORANTE.

Oüi, Madame.

LUCINDE.

Vous le voyez, Mademoiſelle.

DORANTE.

Quoi, mon Mariage ſeroit le ſujet de votre courroux?

LUCINDE.

Allons, il faut prendre mon party.

DORANTE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

SPINETTE.

Si cela vous fait tant de peine, Madame, on peut y remedier.

LUCINDE.

Non, non, voila qui eſt fini, je n'y

penſe plus ; vous allez vous mocquer de moi, Dorante, de m'avoir trouvée ſi fâchée pour une bagatelle.

DORANTE.

En effet, cela ne vaut gueres la peine...

LUCINDE.

Pardonnez-moi, les femmes ont des fantaiſies.

DORANTE.

Je le ſçai.

LUCINDE.

Mais heureuſement qu'elles ſe paſſent.

DORANTE.

Il eſt vrai.

LUCINDE.

Ne pourriez-vous pas remettre votre Mariage ?

DORANTE.

Cette queſtion m'embarraſſe, Madame, quelles raiſons pourrois-je avoir de le differer ?

LUCINDE.

Tant pis pour vous, vous y perdrez la plus jolie maſcarade du monde, que j'avois fait preparer pour vos nopces.

DORANTE.

Comment ?

LUCINDE.

Je l'avois ordonné pour aujourd'hui...

mais l'attention de Mademoiselle Spinette....

DORANTE.

Je vous rends mille graces, Madame, je vous en tiens un égal compte.

LUCINDE.

C'étoit la plus jolie chose du monde, mais n'importe, nous ne nous en réjoüirons pas moins.

SCENE III.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JUlie est à sa toillette, vous pouvez entrer, elle n'est pas en grande compagnie; il n'y a que Monsieur Lisimon.

DORANTE.

Que me dis-tu?

LUCINDE.

Je ne vous retiens point, Dorante, puisque Julie est visible.

ARLEQUIN.

Ma chere Spinette.

SPINETTE.

Finissons.

DORANTE.

Madame, pardonnez moi cette incivilité, suis moi.

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne vous suis point necessaire.

DORANTE.

Viens te dis-je.

SPINETTE.

Vas, vas, trouver ta Marton, elle t'appartient de droit.

ARLEQUIN.

Je n'en voudrois pas, quand elle seroit aussi jolie que toi-même.

SPINETTE.

Cela est trop galant.

ARLEQUIN.

Madame, ayez pitié d'un miserable, faites en sorte que Spinette m'aime.

LUCINDE.

La commission me fait honneur.

ARLEQUIN.

Peignez-lui ma constance, & s'il le faut, mon merite.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Vous n'en sçauriez trop dire.

LUCINDE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Elle m'aimoit autrefois, . . . Ouf, pourquoi vous êtes vous broüillée avec mon Maître.

SCENE IV.

LUCINDE, SPINETTE.

LUCINDE.

LE pauvre Dorante a bien des affaires, je le plains, & ma Cousine aussi.

SPINETTE.

Mais vous ne l'aimez donc plus.

LUCINDE.

N'en es tu convaincuë que d'aujourd'hui seulement?

SPINETTE.

Son Mariage ne vous pique point?

LUCINDE.

Tu le vois.

SPINETTE.

Qu'est donc devenu votre amour propre?

LUCINDE.

L'hymen de Dorante ne lui porte aucune atteinte.

SPINETTE.

Quel flegme, oh! je crains bien que ce calme là ne nous ameine l'orage.

LUCINDE.

Mais Spinette tu est folle, est-ce ma faute à moi, si je ne suis point piquée?

SPINETTE.

Vous croyez ne le pas être? mais vous ne vous êtes broüillée avec Dorante que par une extravagance de sa part, & un entêtement de la vôtre; un frivole point d'honneur vous arrête, vous en êtes sur le ceremonial, personne ne veut faire les premiers démarches, & vous serez la dupe de votre fiereté l'un & l'autre.

LUCINDE.

Ah, ah, ah!

SPINETTE.

Oüi cela est fort risible, mort de ma vie, je ne vous plaindrai pas au moins, quand vous viendrez me dire, Spinette, c'en est donc fait? tout espoir est perdu, je pouvois d'un seul mot me conserver mon cher Dorante, & je suis cause de son malheur, & du mien. Car je suis seure qu'il vous aime toûjours, & qu'un seul regard....

LUCINDE.

Tu nous fait plus malheureux que nous

nous ne le sommes, il se mariera sans repentir, & le verrai sans jalousie; d'ailleurs, ne voudrois tu pas que j'allasse le conjurer de renoüer notre chaîne? cela me conviendroit fort en verité, mon sexe m'auroit des obligations infinies, je lui traceroit une jolie route; non il ne sera pas dit que j'aboliſſe les privileges, & quand j'aurois tort, ce n'eſt point à moi à revenir la premiere.

SPINETTE.

Voila des privileges qui font beaucoup d'honneur à notre sexe assurement, eh Madame! de pareils avantages ne nous sont accordez qu'en consequence de notre folle vanité, & les hommes qui nous connoiſſent, & qui ne cherchent que les moyens de nous vaincre, n'en pourroient trouver de plus sûrs que de flatter notre orgeüil

LUCINDE.

Vous nous accommodez bien, Mademoiselle.

SPINETTE.

Comme vous devez l'être, Madame. N'aurez vous pas lieu de vous reprocher toute votre vie, votre rupture avec Dorante? il vous demandoit pour toute grace, que vous ne viſſiez plus Eraſte &

Clitandre, vous ne les aimez ni l'un ni l'autre, mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant cheri, que d'en congedier deux indifferens.

LUCINDE.

Il appartenoit bien à Dorante de m'imposer des loix, n'étoit ce pas assez que je lui eusse fait l'aveu de ma tendresse, pour qu'il fut sûr de ma fidelité; mais les Amans ne se contentent pas de si peu de chose, il leur faut des preferences autentiques, nous devons les rassûrer sur le moindre de leurs soupçons, par un mépris évident pour le reste des hommes; non Messieurs, non s'il vous plaît, cet empire sur nous vous rendroit trop vains, & vous rallentiroit même, & quoique l'on ait nulle envie de vous devenir infidele, il faut toûjours s'en conserver la prochaine occasion pour vous tenir en respect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en respect! & ne voyez-vous pas que cette politique fait deserter tous ceux qui vous aiment avec delicatesse?

LUCINDE.

Il faudroit toûjours les perdre ma che-

re Enfant, la legereté des hommes eſt auſſi grande que la nôtre, & du moins eſt-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur merite.

SPINETTE.

Quelle methode bizarre? & que deviendroit le Mariage avec ces beaux préceptes-là, on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaiſir de ſe ſeparer dans les regles de l'art?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonné ſi bruſquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos refus ne lui auroient pas été ſi ſenſibles.

LUCINDE.

J'admire ſon caractere.

SPINETTE.

Et moi le vôtre.

LUCINDE.

Prendre ſon parti au pied levé, Monſieur ſe marie.

SPINETTE *à part le premier mot.*

Bon, & à votre Couſine encore.

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je ſuis

fort trompée si elle n'a pas quelque penchant pour Lisimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et moi aussi pour punir Dorante: après tout je ne suis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis tu de mon Oncle qui lui a accordé sa fille à la premiere demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'est qu'il a crû le party avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il sçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne se détache pas si facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura assuré sans doute, qu'il vous avoit entierement oublié.

LUCINDE.

Je suis outrée contre mon Oncle, allons, allons, il faut rompre ce Mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez vous.

LUCINDE.

En faisant épouser Julie à Lisimon.

SPINETTE.

Vous épouserez donc Dorante ?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal ! j'aimerois mieux... Mais voici Julie.

SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Cousine, je n'y puis plus tenir, je suis au desespoir.

LUCINDE.

Qu'avez vous donc ?

JULIE.

Le moment fatal me menace de trop près, il faut enfin que j'éclatte, dût-il m'arriver... vous sçavez qu'on me veut faire épouser Dorante aujourd'hui ?

LUCINDE.

Oüi, hé bien ?

JULIE.

J'aime Lisimon.

LUCINDE.

Je m'en doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'avise pas de se ser-

vir de l'autorité de mon Pere, car ...., enfin je ne l'épouserai pas.

LUCINDE.

Mais il me semble que pour une jeune personne qui a si peu d'experience, vos resolutions sont vives.

JULIE.

C'est qu'elles ne sont point dissimulées; si j'avois cette experience dont vous me parlez, j'épouserois peut-être Dorante, pour avoir tout le tems & tout le plaisir de le punir, de ne m'avoir pas obtenuë de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon Pere, oh! c'est avec moi qu'il faut conclure, où le marché ne tiendra pas sur ma parole.

SPINETTE.

Voilà une petite personne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'est qu'il ne m'aime pas non plus lui, il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mary, il est d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas vous auroit-il recherchée aussi serieusement.

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change, c'est vous qu'il aime, mais vous êtes

broüillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivalle jeune & jolie,

SPINETTE.

Quelle rusée !

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela, Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi, & toutes les douceurs que je recevrois de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même ? hom...

LUCINDE.

Vous ne meritez pas cela, je vous plains.

JULIE.

Ce n'est pas assez de me plaindre, il faut me servir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous.

JULIE.

Me debarrasser de Dorante, il est sûr que s'il ne se dégage lui même d'avec mon Pere, il faudra que je l'épouse, ou que je retourne au Convent, & je crains autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre Pere ne paroissoit pas s'opposer aux soins que Lisimon vous rendoit.

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante se fut proposé, mais vous connoissez les Peres, c'est le bien qui les détermine. Celui-ci est plus riche que l'autre, Mademoiselle, il faut que vous l'épousiez; que leur répondre vous dépendez d'eux, oh! si jamais je suis Veuve....

LUCINDE.

Ma chere Cousine, les Peres consultent nos interêts lorsqu'ils nous marient, & sçavent que pour nous rendre heureuses, ils doivent nous unir à des personnes riches.

JULIE.

Bon, riche, faut-il l'être tant, Lisimon à dix mil livres de rente, est-ce que cela n'est pas bien honnête pour un gaçon?

SPINETTE.

Dix mil livres de rente, il faut qu'il soit l'aîné de dix familles!

JULIE.

Et d'ailleurs n'est-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on est avec ce qu'on aime?

SPINETTE.

Oüi, mais on ne s'aime pas toûjours.

JULIE.

Eh bien on se separe, & en ce cas chacun reprend le sien.

SPINETTE

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Debarraſſez moï de Dorante, vous dis-je, ma chere Couſine!

LUCINDE.

Comment voulez vous que je m'y prenne?

JULIE.

Faites ſemblant de revenir à lui, & rengagez-le, il ne faut qu'un moment pour le rendre plus paſſionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne penſois, Mademoiſelle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aimerois, pourrois-je me reſoudre....

JULIE.

C'eſt à cauſe que vous ne l'aimez plus que cela ne vous doit rien couter: lorſque mon Pere ſçaura qu'il eſt retourné à vous, pour s'en venger il me donnera Liſimon: allons ma petite Couſine.

LUCINDE.

Et ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir, quelle honte pour moi!

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire

à tout le monde que c'eſt moi qui vous en avoit conjurée.

LUCINDE.

Et s'il revient à moi de bonne foi, quel embarras !

JULIE.

C'eſt pour lors que vous lui direz vous même, que vous vous êtes mocquée de lui, quelle gloire !

LUCINDE.

J'ai bien envie de me venger de mon Oncle.

SPINETTE.

Vous ferez fort bien.

LUCINDE.

Je vous aime Julie, & je me reſous à vous rendre un ſervice que je refuſerois à tout autre.

JULIE.

Que je vous ai d'obligation !

LUCINDE.

Ce rolle va me coûter cher à joüer, il faut que je m'y prépare.

JULIE *elle ſort.*

Je la ſuis, car Dorante vient, & je ne veux point le rencontrer : il eſt pourtant avec Liſimon, n'importe.

SCENE VI.

DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NOn, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'interêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très suspect, & je vous prie fort serieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aime point mon cher, tu ne l'aime point!

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

Hé bien, je serai de la Nôce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre ami on passe sur les ceremonies.

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'épouses ce soir, eh donc? que deviendroit Lucinde; tu l'aimes toûjours petit dissimulé, je veux renoüer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des premiers pas, vous ne demandez qu'à vous rejoindre, il faut vous rendre ce service.

DORANTE.

Oh! parbleu c'en est trop. Lisimon, vous sçavez que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie, & je vous declare une fois pour toutes, que la visite que vous venez de rendre à Julie, est la derniere qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te crainderai encore moins Mari que Rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je serai son ombre.

DORANTE.

A la fin....

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minutte, d'une seconde, sandis!

ARLEQUIN.

Voila un Gascon bien tenace. Monsieur ne sera pas d'ordinaire chez lui.

LISIMON.

J'y ferai porter le mien.

ARLEQUIN.

Oh je m'y oppose.

DORANTE *l'Epée à la main.*

C'est pousser trop loin l'importunité, Lisimon.

LISIMON.

Dorante.

DORANTE.

Eh bien ?

LISIMON.

Remets ton épée.

DORANTE.

Comment ?

LISIMON.

Je te conserve pour Lucinde.

DORANTE.

Vous n'avez point avec moi la ressource de la gasconade, je sçai que vous avez du cœur.

LISIMON.

Eh cadedis qui en doute ? il sçait que j'ai du cœur, si je voulois tu l'aurois bientôt oublié.

DORANTE.

Voyons.

LISIMON.

Allons du respect pour la maison du

beau pere, Seigneur Dorante: je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais sçachez donc que vous allez sur mes brisées, & que vous risquez autant à me la disputer, que si vous me contestiez mes titres de noblesse. Je l'aime, jugez de ses sentimens pour moi, j'ai crû jusques ici que ce n'étoit qu'un jeu; mais si dans un quart d'heure, vous ne me la cedez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied où à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée jusqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe!

DORANTE.

Il ne faut pas attendre si longtemps, & j'accepte à l'instant même....

LISIMON.

Tout doux, réflechissez mûrement sur ce que j'ai l'honneur de vous avancer, il sera tems de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre ressource.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponse.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

PArbleu, quand ce ne seroit que pour braver son impertinente audace, je vais signer le Contrat tout à l'heure. Où vas tu ?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monsieur Lisimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable est le premier en date une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'épouse.

ARLEQUIN.

Vilaine époque : car si vous voulez que je vous dise ce que je pense, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jalousie, & je

crains qu'on ne vous donne dequoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux, point du tout : je n'ai fait cette deffense à Lisimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je suis revenu de cette malheureuse frenesie, & je sens bien que je ne suis pas à beaucoup près si jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'est que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monsieur Oronte est-il sorti ?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

QUoi mon Gendre, vous êtes seul, où est donc ma fille, je croiois la trouver ici ?

DORANTE.

Elle est peut-être avec sa Cousine,

ORONTE.

Je ſuis ſûr que les habits de maſque ſont ſur le tapis ?

DORANTE.

Cela peut être, mais Monſieur, me permettrez vous de ceder à une impatience que vos bontez autoriſent ; plus mon bonheur eſt proche, & plus les momens qui le retardent me ſont inſupportables, nous avions remis à ce ſoir la ſignature du Contrat, ſignons le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah ! que je vous ſçai bon gré de cette précipitation, j'en ſuis charmé pour ma fille, voila comme je fis quand je pris ma deffunte, je ne voulus pas ſeulement lui donner le tems d'acheter ſes habits de nôces ; peſte ! j'étois un vert galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit propoſée de danſer toute la nuit avec ſes compagnes, mais après que nous eûmes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis diſparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard !

ORONTE.

La Courante étoit dans ce tems-là en vogue, & je la danſois auſſi bien que mon maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir juſques à demain ?

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déja payé de ma perſonne à trois Sieges, un blocus, deux batailles, ſix eſcarmouches, ſans compter les duels qui n'étoient pas encore deffendus.

ARLEQUIN.

Ah nous ſommes perdus !

ORONTE.

Je vous ferai ce ſoir à table le détail des occaſions où je me ſuis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela ſera fort intereſſant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat ſur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas !

ORONTE.

Et je veux que nous le ſignions ſous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'il a dit de meilleur, eh

bien Monsieur., c'en est fait, vous allez sauter le fossé, le cœur ne vous bat-il pas?

DORANTE.

Helas!

ARLEQUIN.

Il soupire, haie, haie, haie.

SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oserois Cousine!

JULIE.

Allons, allons, folle?

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque chose à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame! où est elle?

LUCINDE.

Dans mon appartement.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé, Madame.

LUCINDE.

Dorante !

DORANTE.

Madame !

LUCINDE *soupire.*

Quoi vous ne me regardez pas ? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi ?

DORANTE.

Moi Madame ! je conserverai toûjours pour vous la plus tendre estime. . .

LUCINDE.

Ah ! vous feignez de ne pas entendre, vous sçavez que ce fatal mariage

DORANTE.

Hé bien ?

LUCINDE.

Me desespere, m'assassine, & vous allez l'achever.

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous étiez d'une gayeté.

LUCINDE.

Fort bien, Monsieur, fort bien, si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte ou me jettoit cette malheureuse gayeté que vous me reprochez.

DORANTE.

Où cela va-t'il nous mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce soit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuses bienséances où notre sexe nous oblige, ah ? puisque nous naissons plus tendres, & plus sensibles que les hommes, pourquoi nous impose-t'on sa cruelle necessité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers.

DORANTE.

Juste Ciel elle m'aimeroit encore !

(*à part.*) LUCINDE.

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions nous pas, si nous ne craignions de redoubler vos mepris ; mais vous que pouvez vous risquer, votre sexe charmant n'est-il pas toûjours sûr de sa victoire, quelques sujets que nous ayons de nous plaindre de lui pour peu qu'il hazarde un regard, il fait moins éclater sa foiblesse que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne sommes pas si redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oserois-je vous demander, Ma-

dame, à quoi tend cette entrevûë, est-ce pour jetter sur le reste de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir? est-ce pour me faire sentir toute la rigueur de votre perte, que vous feignez d'être sensible à la mienne? ah! si vous aviez été vrayement touchée de ma resolution, vous ne m'auriez pas laissé engager si avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire! ah insensée! pourquoi comptois tu si fort sur le retour d'un volage; étois-tu assez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ses yeux, (je crois que je pleure tout de bon.)

DORANTE.

Quelle situation! il ne me falloit plus que ses larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les, voyez-les couler, Monsieur, elles doivent flatter votre orgüeil, le triomphe n'est pas commun, & ce sont les premieres que l'amour m'a fait reprendre.

DORANTE.

Ah! quelles me sont précieuses, mais

que dois-je faire ma parole eſt donnée? & d'un autre côté mon rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté?

à part. LUCINDE.

(Il eſt bien longtems à ſe rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne;) Dorante, pardonnez à ma foibleſſe, renfermez la dans votre ſein, vous êtes galant homme, que du moins ma rivalle n'en ſoit point inſtruite, épouſez-là: puiſſiez vous être auſſi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous.

DORANTE.

Ah! malheureux Liſimon, ſans tes menaces, & tes gaſconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouſer ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi vous ne pouvez vous empêcher un moment de prononcer ce nom? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de temps qu'il me reſte à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez vous pas que je reſtaſſe? que je viſſe rendre à une autre ces mêmes ſoins qui flattoient autrefois

ma tendresse ? non, non, & je vous aime trop pour vous exposer aux remords que mon desespoir feroit naître dans votre ame, je vais le cacher à tout l'univers; heureuse si je pouvois me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis resister à tant de charmes, & à tant de tendresse.

LUCINDE.

Je vous deffends absolument de me suivre, (cela va à merveille, mais il me semble que la chose devient aussi un peu serieuse de mon côté.)

SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH c'en est fait, je vais me dégager de Julie, ma chere Lucinde! oüi, oüi, le gascon peut croire tout ce qui lui plaira, & s'il en veut tirer avantage, nous trouverons les moyens de rabattre sa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment

moment fortuné, voila le Notaire que mon Pere amene avec lui.

DORANTE.

Quel funeſte embarras ?

JULIE.

Comment vous ſemblez recevoir cette nouvelle avec chagrin ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Vous repentiriez vous d'avoir trop précipité les choſes ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes vous point charmé d'unir votre ſort au mien ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non !

DORANTE.

Je vous demande pardon, je ſuis ſi troublé, ma chere Lucinde !

JULIE *à part.*

Mon ſtratageme a réuſſi, que je ſuis heureuſe !

SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON, LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

TOut étoit prêt quand je suis arrivé chez Monsieur, venez mon gendre, vous êtes servi à point nommé; quoi voici encore Monsieur Lisimon, je vous vois prié aussi bien que Dorante de cesser vos visites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus interressantes. Eh bien, Monsieur, le resultat vîte.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez moi Monsieur le Notaire; venez ma fille, allons mon gendre.

SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'Ai laissé Lucinde dans l'état le plus triste, allons l'informer de la resolution que j'ai prise.

ARLEQUIN.

Où allez vous Monsieur.

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle ?

ARLEQUIN.

Pas grand chose, elle est évanoüie, voulez vous que je la fasse descendre.

DORANTE.

Comment évanoüie.

ARLEQUIN.

Non, non, la voila.

SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

LAiſſez moi Spinette, laiſſez moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guerir !

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me deſeſperent, je ne pourrois les ſupporter, quand elles vous ſeroient cauſées par un rival, jugez des effets quelles produiſent dans mon ame, lors que je m'accuſe d'en être l'auteur, je vais en votre preſence rompre tout engagement avec Oronte, & Julie; qu'allois-je faire ! m'auroit-il été poſſible de vivre un moment ſous d'autres loix que les vôtres? ah belle Lucinde, lors que je me repreſente que c'eſt vous-même qui m'avez empêché de courir à mon infortune, &

que par un retour dont ma jalousie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeller à tant de charmes, je ne me possede plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la situation où vous me trouvez vous attendrit, mais je crains que votre seule generosité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce soupçon est injuste!

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eû trop de peine à vous déterminer pour que je croye votre repentir sincere.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les transports qui éclattent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas cruelle, & vous lisez trop bien dans mon cœur pour douter de ma sincerité; mais vous voulez me punir de l'offense que j'ai faite à vos attraits, vous avez raison, elle est impardonnable: songez pourtant si la vengeance vous est si douce, songez qu'au moment que l'on cesse de vous rendre des soins, le coupa-

ble est assez puni par les efforts qu'il se fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voila ce qui s'appelle tirer avantage de l'infidelité même : hé bien, Monsieur, profitez de toute ma foiblesse, & retirez votre parole s'il en est tems encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous ? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouserois pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le seul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE.

Spinette, ce pauvre garçon a donné tout de bon dans ma feinte, je ne sçai comment faire, moi.

SCENE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, JULIE, LUCINDE, SPINETTE, ARLEQUIN.

JULIE.

VOyez, voyez, mon Pere.

ORONTE.

Dorante aux genoux de ma Niece sur le point d'épouser ma fille ?

LISIMON.

Ah Monsieur, l'action n'est pas d'un preux Chevalier !

ARLEQUIN.

Aussi sommes-nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monsieur, comment recevrez vous les excuses que je vais vous faire ? je sçai que mon procedé vous offense, cependant si j'achevois l'himenée ce seroit vous outrager encore, votre fille est trop aimable pour lui donner un époux prévenû d'une passion violente pour une autre ; la demande que je vous en ai faite étoit sin-

cere, mais enfin j'ai revû votre Niece.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

JULIE.

Ne vous fâchez point, mon Pere.

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouse la Veuve, mais vous sçavez les avantages quelle doit faire à un garçon.

ORONTE.

Je suis trop piqué pour vous la refuser, & si ma fille y consent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour reparer le tort que Monsieur fait à ma gloire; voyez, petit perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame....

ORONTE.

Eh vous ma Niece ne rougissez vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce quelle a fait n'étoit que pour se mocquer de Dorante.

DORANTE

DORANTE.

Comment.

JULIE.

Oüi, Monsieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entens-je!

ORONTE.

J'en suis parbleu charmé. Vous avez ce que vous meritez, Monsieur; venez Lisimon, venez signer le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Lisimon, vous entrez pour quelque chose dans la piece qu'on me jouë, mais vous sçavez...

LISIMON.

Oh je ne me bat plus, je dois rendre compte de ma race à la posterité.

SCENE XV.

LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que

vous venez de faire, avez vous pû joüer un personnage si indigne de vous ?

LUCINDE.

Effectivement le trait est un peu noir, voyez à quoi m'expose ma folle de Cousine, vous verrez que pour reparer tout cela il faudra que je vous épouse.

DORANTE.

C'est à dire que je ne devrai votre main nu qu'à votre delicatesse sur les bienséances.

LUCINDE.

Je vous conseille encore de faire le difficile, ne voudriez vous pas qu'on allât vous avoüer qu'on a été charmé de trouver l'occasion de vous ramener sans paroître se commettre ? qu'on a saisi le pretexte de vous parler, & d'entamer une matiere si délicate, parce qu'on avoit sa restriction toute prête, si vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faisoit ?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes sont fines ?

DORANTE.

Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée sur un motif aussi charmant ?

LUCINDE.

Oüi, mais ne nous amusons pas da-

vantage, ma gloire m'eſt chere auſſi à moi, & je ne veux pas que l'on penſe que j'aye pû la ſoüiller par une trahiſon ; venez Dorante, le Notaire eſt encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.

SCENE DERNIERE.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t'il ?

SPINETTE.

Tout ſuccede au gré de nos deſirs ?

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtreſſe vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oüi.

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien.

SPINETTE.

Le sot animal.

ARLEQUIN.

Attendez, je ne suis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment tu pourois differer?

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finissions l'affaire, il faut que tu t'évanoüisse, ou que tu en fasse le semblant.

SPINETTE.

Ah? je te conseille de vouloir marcher sur les traces de ton Maître, touche toûjours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voila une feinte qui nous aura mené au tout de bon.

FIN.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris ce 22. Novembre 1728.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3e Novembre 1728.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France, & de Navarre : A nos amez & feaux Cónseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé HENRY-SIMON-PIERRE GISSEY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre : *Nouveau Theatre Italien*, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprim-

en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sur notredit contre-scel, de le vendre & faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage cy-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'a-

mende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, & un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & nottamment à celuy du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre tres cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que

la copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ces contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-septiéme jour du mois de Décembre, l'An de grace mil sept cens vingt-huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil. S. HILAIRE.

J'ai cedé à Monsieur Briasson, Libraire à Paris, le present Privilege, suivant les conventions faites entre nous. A Paris le 20 Décembre 1728.

GISSEY.

Registré, ensemble la cession, sur le Registre VII de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 284. fol 239. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celuy du 28. Février 1723 à Paris le vingt-deux Décembre mil sept cens vingt-huit.

COIGNARD *Syndic.*

PQ
1231
I5N6
1729
t.8

Le Nouveau théâtre italien

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY